

ELISABETH MASSICOLLI

LA BOUCHE PLEINE



LA

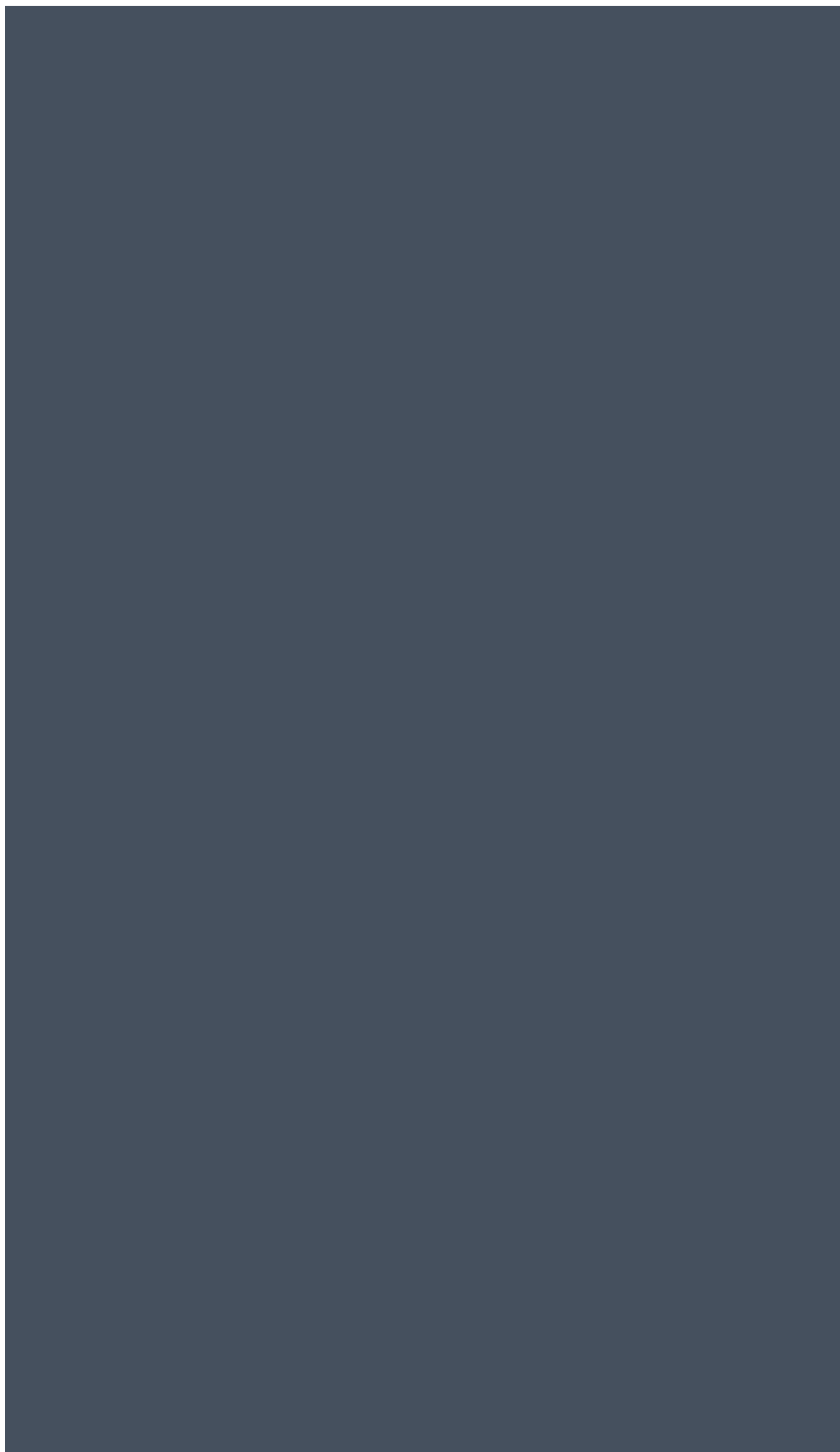
ELISABETH MASSICOLLI

LA BOUCHE PLEINE



LA

OceanofPDF.com



LA

OceanofPDF.com

PREMIÈRE IMPRESSION

Québec Amérique est fière d'offrir un espace de création aux auteurs émergents ; avec la mention « Première Impression », elle souligne la parution de leur premier livre.

LA BOUCHE PLEINE

OceanofPDF.com

Projet dirigé par Stéphane Dompierre, éditeur

Conception graphique : Nathalie Caron
Mise en pages : Marylène Plante-Germain
Révision linguistique : Isabelle Rolland
En couverture : SEIJU / stock.adobe.com
Conversion en ePub : Fedoua El Koudri

Québec Amérique
7240, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec) Canada H2R 2N1
Téléphone : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.

We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.

Nous tenons également à remercier la SODEC pour son appui financier. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC

Québec



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La bouche pleine / Elisabeth Massicoli.

Noms : Massicoli, Elisabeth, auteur.

Collections : Collection Littérature d'Amérique.

Description : Mention de collection : Littérature d'Amérique

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200079042 |

Canadiana (livre numérique) 20200079050 |

ISBN 9782764440858 (couverture souple) |

ISBN 9782764440865 (PDF) | ISBN 9782764440889 (EPUB)

Classification : LCC PS8626.A79899 B68 2020 | CDD C843/.6—dc23

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2020

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives du Canada, 2020

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© Éditions Québec Amérique inc., 2020.

quebec-amerique.com

ELISABETH MASSICOLLI

LA BOUCHE PLEINE

Québec Amérique

OceanofPDF.com

Hey dad, check ça, j'l'ai fait.

OceanofPDF.com

Vendredi 25 novembre

12 h 27, à la cafétéria des bureaux de GDC.

— Voyons, Ju, sacrement.

— Quoi ?

— Attends donc deux secondes avant de t'énervier l'poil des jambes.

Elle me lance une tomate cerise et mange d'un trait une énorme bouchée de sa salade pleine de croûtons pas santé pantoute.

— Tu comprends pas, regarde-le !

Elle dégaine son téléphone et me montre une à une les photos floues semi-artistiques de son nouveau match Tinder, petite tuque roulée en haut des oreilles et lunettes rondes comprises. Y en avait eu tellement, des supposés matchs parfaits, au cours des deux dernières années, que j'aurais pas pu en nommer trois par leurs prénoms, même si ma vie en dépendait. Je me souvenais vaguement du chef-cochon, du Saguenéen-précoce, de la Parisienne-en-vacances, du voisin-cute-pis-pratique-mais-finalement-en--couple, du roux-bisexuel, de l'avocate-trop-cheap...

— Non, mais lis sa description, Cam ! Pas de fautes d'orthographe, pas de citation québécoise. Il a zéro photo en chest pis son miroir de salle de bain a même l'air propre !

— Meh.

— T'es pessimiste.

— Le dating pool de Montréal, moi, j'y crois juste pu'. Sorry !

— Lis donc notre conversation.

Elle m'écrase son cellulaire dans la paume. Je fais rapidement défiler leur échange, qui ressemble à tous ceux qu'elle m'a fait lire auparavant. Je me retiens de soupirer.

Même si ça me tape souvent sur les nerfs, j'envie l'enthousiasme de Julianne. Elle est encore capable de trouver le bon dans le monde, sans grand effort. À côté d'elle, j'ai l'impression d'être une vieille mégère aigrie, pas capable de guérir de ses blessures du passé.

Je suis célibataire depuis deux ans. Elle aussi. Mon dernier chum était un musicien menteur, alcoolique et, je l'avais appris sur le tard, cocaïnomane. Après presque trois ans de vie commune, ses niaiseries avaient fini par ruiner ma santé mentale – déjà fragile après la mort de mon père. À bout de souffle, je l'avais crissé là, j'avais ramassé mes affaires et je m'étais trouvé un petit trois et demi près de la rue Masson, la tanière dans laquelle j'avais essayé de reprendre mes esprits. Avec du recul, je pense que mon break-up avait donné le courage, pas longtemps après, à Julianne de laisser son chum : un tata menteur, alcoolique et cocaïnomane, lui aussi. Semblerait que c'est pas ce qui manque, des wannabe artistes poudrés pas fiables, dans notre belle métropole.

Elle et moi, on s'était donc ramassées à découvrir la vie de jeunes femmes professionnelles célibataires ensemble. On était passées de simples collègues à siamoises attachées par la hanche, ou presque. La première année avait été difficile, mais divertissante. Jaser, boire, danser, rire, swiper, frencher, fourrer. Pis pleurer, souvent, après le verre de trop. C'est d'ailleurs Ju qui m'avait poussé dans le cul pour que j'aille consulter un psy quand la solitude avait repris le dessus et que brailler était devenu mon activité préférée.

Au fil des mois et des matins à rentrer travailler avec un mal de crâne post-brosse assez solide, on avait rencontré une ribambelle de gars qui s'en foutaient trop ou pas assez, qui nous refilaient le bill, qui avaient rien à dire, qui se la fermaient pas, qui baisaient mal, qui mentaient, qui ghostaient, qui textaient pas, qui mansplaignaient, qui nous donnaient une chlamydia. Avec, une fois de temps en temps, une perle rare qui nous allumait les papillons dans le bas du ventre pendant une couple de semaines, avant de se remettre avec son ex ou de déménager en Arizona.

Un an presque jour pour jour après avoir téléchargé Tinder, j'avais décidé de supprimer l'app'. Le vase avait débordé après ma dernière date avec un ingénieur de trente-trois ans qui, en pleine session de neckage sur mon sofa, m'avait demandé sans plus de cérémonie de le croquer avec mes pieds. Ça m'avait coupé l'envie drette-sec de continuer cette succession sans fin de rencontres weird qui menaient jamais à rien. Depuis, près de trois cent soixante-cinq jours plus tard, j'avais pas baisé. Julianne, elle, continuait allègrement de swiper.

Je la critiquais souvent, dans sa face ou dans son dos, pour sa façon de passer d'une personne à l'autre sans que son cœur fripe, mais, dans le fond, je la jalousais – comme on jalouse la première fille qui fourre, en secondaire trois. Je m'haïssais de la juger, mais je trouvais pas ça fair. C'était comme si son break-up à elle l'avait moins maganée, lui avait donné un coup de pied dans le cul qui la faisait rayonner. Moi, j'avais l'impression de m'être fait rouler dessus par un truck rempli de mes décisions mal éclairées, prises quand j'étais mêlée, endeuillée, et sous l'influence d'un humain toxique qui m'empêchait de penser à autre chose qu'à lui. Mon père était mort un peu plus d'un an après ma rencontre avec mon ex, alors que je commençais tout juste à comprendre à quel point il était malsain. Je m'étais écroulée de peine, et accrochée à lui, ma bouée pleine d'épines, trop faible pour faire quoi que ce soit d'autre. En bon vautour, il avait profité de ma détresse. S'en étaient suivies deux années d'enfer, de manipulation, de colère, de crises de jalousie, de pleurs, de menaces, de violences. De solitude et de honte, aussi. Étonnamment, c'est quand j'avais découvert qu'il m'avait trompée – avec une petite chanteuse punk de dix-neuf ans – que j'avais mis la clef sous la porte. Mon ego était égratigné en ta', mais encore là, malgré tout, sous toute la marde et les insultes. Deux années et des poussières après l'avoir quitté dans un vacarme de cris et de larmes, je me sentais encore comme si j'essayais de réapprendre à marcher, à peine sortie d'un coma artificiel dans lequel je m'étais moi-même plongée à l'aide de nombreuses bouteilles de vin.

J'essayais quand même de pas trop être rabat-joie quand je parlais à l'enthousiaste Julianne, en tout cas la plupart du temps. Mais la pô-fine en moi était contente, genre un tout petit peu, quand ses histoires marchaient pas. Au moins, dans ce temps-là, on avait mal ensemble.

— Okay, faque ça nous prend juste ça, ast’heure ? Qu’un gars soit capable d’aligner une couple de phrases sans nous parler de sa rock hard graine ?

— Tu gosses. Tu devrais vraiment réinstaller Tinder, t’es due pour une baise.

— I’m good, merci. J’suis bien avec moi-même.

— Pis avec ton vibreur.

— Of course, jamais sans.

— T’es conne. Bon, faut retourner travailler, là...

Julianne jette ce qui reste de nos lunchs, puis appuie sur le bouton de l’ascenseur qui nous ramène au quatrième étage, où se trouvent nos bureaux.

— Pour vrai, j’sais pas comment tu fais. Moi, après trois semaines d’abstinence, j’vire folle ! Suffit que j’ovule pour avoir le goût de baiser le chauffeur de bus.

— J’pense que c’est comme la drogue : quand t’as passé la phase de désintox, ça va.

— Mais t’as pas envie, des fois, qu’un gars te rentre dans le mur ?

— Ben, oui. Ça m’arrive.

— Remets-toi donc à la chasse, d’abord.

— Non, j’tannée. De toute façon, j’frenche en masse.

— Okay, frencher des filles à la Taverna parce que t’es rendue à ton cinquième gin-tonic, ça compte pas. Surtout que t’as même pas l’intention de te les ramener, t’es juste une agace.

— J’ddevrais peut-être essayer. Sortir avec des filles, m’semble que ce serait moins compliqué.

— Aaaah, ben oui. L’homosexualité rend les vies plus simples, c’est connu !

— Niaiseuse. Penses-y : on pourrait sortir ensemble.

— T’es pas mon genre. Trop chialeuse.

— C'est pas ça que t'avais l'air de me faire comprendre, quand tu me frenchais, samedi soir à la Taverna...

— Ça compte pas ! J'te l'ai dit !

Elle rit en faisant semblant de me donner une pichenotte dans le front. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et on en sort avec peu d'entrain, en se traînant les pattes jusqu'à nos cubicules gris.

Vendredi 25 novembre

19 h 17, dans un resto semi-fancy apportez-votre-vin du Plateau.

Comme toujours, je suis arrivée quinze minutes d'avance. Je suis toujours en avance sur tout, ça fait partie de la vie d'une angoissée. Ce soir, c'est notre party de Noël. Tous les employés de chez GDC sont invités dans un resto récemment rénové pour ressembler à tous les autres restos branchés, modernes et très instagrammables de Montréal, loué au complet pour l'occasion. Comme on est vendredi, Ju et moi avions prévu faire acte de présence, boire beaucoup et finir la soirée sur le dancefloor de la Taverna. Tant qu'à faire.

J'ouvre ma bouteille de vin juste-assez-chère-pour-pas-avoir-l'air-cheap et je me sers un verre pendant que l'endroit se remplit tranquillement pas vite de monsieurs à cravate et de madames qui ont sorti leurs petits kits à paillettes du temps des fêtes. Julianne arrive en dernier, of course, la broue dans le toupet. Je lui fais signe de venir me rejoindre, comme je lui ai féroceement gardé une place à côté de moi, pour pas faire de small talk avec les Jocelyn pis les Denise qui composent principalement le staff de l'agence, spécialisée dans la création de sites Web corporos. Not tonight, leurs conversations sur la première bordée de neige, la finale de *District 31* pis les étranges avec leurs voiles qui nous envahissent.

— S'cuse, j'me maquillais, relax, pis j'ai pas vu le temps passer !

— What's new, mon loup ? Mais ç'a valu la peine de t'attendre, en tout cas, ton eye-liner est parfait.

— Merci, j'le sais. Sers-moi donc un verre.

On était contentes d'avoir une job, Ju et moi. Un neuf à cinq pas pire payant, permanent, avec une assurance dentaire, quand t'es rédactrice, ça court pas les rues. Mais on travaillait pour l'empire GDC, dirigé par un imbécile qui aurait vendu sa mère pour faire fructifier son entreprise. On l'haïssait, encore plus quand on le pognait à nous regarder le cul comme un sundae aux fraises entre deux réunions, mais on déversait toujours notre fiel en secret. Les Denise pis les Jocelyn, ça bavasse. Pis comme on n'avait pas assez d'argent pour payer nos traitements de canal, on prenait les précautions nécessaires pour pas perdre nos chèques de paie – même si la job était plate longtemps. Mettons qu'écrire les textes de sites Web de dentistes pis d'émondeurs, c'était loin de mon rêve de cégépienne de devenir une romancière-poétesse-journaliste idolâtrée. Mais, bon. Au moins je gagnais ma vie avec les mots, et c'était déjà ça.

Julianne cale sa coupe de vin blanc en deux gorgées. Je prends mon temps ; j'ai ma semaine dans le corps. Et ce soir, j'ai une mission. Ju m'a joué dans la tête, ce midi. C'est vrai qu'après un an de sexe exclusivement avec moi-même, il est temps que je me déniaise. D'ici la fin de la soirée, je vais ramener un chanceux à la maison. J'ai mis toutes les chances de mon bord en enfilant une robe noire au décolleté plongeant qui, à peine le souper entamé, m'a déjà valu une couple de commentaires déplacés de la part de collègues chaudailles.

Ma dernière bouchée de canard confit trop-gras-trop-cher avalée, je vais aux toilettes pour retoucher mon rouge à lèvres – un petit rose glossy délicat pour pas rebuter de potentiels frencheux –, en essayant au possible d'éviter tous ceux qui pourraient avoir envie de me piquer une jasette. Je suis trop tipsy pour être polie. Vessie vide et bouche impeccable, je retrouve Ju, accotée au bout d'une table, en grande conversation avec un vendeur dont le nom m'échappe toujours.

— Camiiiiille ! Mon dieuuuu ! Samuel est en train de m'dire qu'il est pas féministe. Eh qu'il est con, hen ? Dis-lui, toi, qu'il est con !

Samuel, got it.

— Voyons, Sam. Les vrais hommes sont féministes. Tout le monde sait ça.

— Moi, les filles, j’pense que c’est pour ça que vous avez pas de chums. Vous êtes cute, mais y a personne qui veut dater ça, des féminiss’s. C’est ben trop de troubles.

— Pis toi, pourquoi t’as pas de blonde, Sam ?

— Non, mais, écoute, c’est vrai. Le féminisme, c’est d’la bullshit. Les femmes sont *génétiquement* différentes des hommes, leurs cerveaux sont juste pas pareils. C’est pour ça qu’elles pourront jamais être égales avec nous autres, les hommes.

Ça me tente absolument pas de m’obstiner avec un piètre avocat du diable, ce soir.

— Ah, ben cou’donc. Okay.

— Fâche-toi pas, là, ce que j’dis, c’est scientifique. C’est pas moi qui invente ça.

— J’m’fâche pas, j’ai juste dit okay.

— Tu vois, c’est pas parlable, une féministe !

— Mais voyons, t’es ben cave, j’ai rien dit !

— Bon, elle s’énarve...

— Ah, okay ! J’comprends pourquoi t’es célibataire, ast’heure : t’as pas juste une face de cul, mais une personnalité de marde, itoo.

Ju pouffe de rire. Samuel m’envoie chier et s’éloigne en grognant. *Toutes des folles !* Je vole ce qui reste d’une bouteille de rouge sur la table et je tire mon amie par les ouïes jusqu’à nos places respectives.

— Esti, Cam ! T’es conne ! J’aurais pu me le ramener !

— Quoi, Samuel ? T’es soûle à ce point-là ?

— Non, j’ai juste envie de fourrer. Pis ça semble pas se donner avec Tinder boy. Il arrête pas de repousser notre rencontre.

— Mais làààà. Qu’est-ce qui se passe avec votre connexion incroyâââble ?

— Sers-moi un gros verre, tu m’as cock-blocked.

— J’t’ai rendu service. On sacre-tu notre camp à la Taverna ?

— Mets-en.

Elle cale son verre d’un trait. Je l’imite.

— Va chercher nos manteaux, j’call un Uber.

Samedi 26 novembre

0 h 34, tipsy à la Taverna.

Comme d’habitude, la place est bondée. Sur la piste de danse s’amasse une foule éclectique de mononc’ aux mains baladeuses, de Ghislaine trop bronzées aux mèches mauves et de twenty-something, venus danser ironiquement sur du Shania Twain, les dents tachées de vin rouge. J’ai pas encore compris ce qui attire autant de monde, week-end après week-end, sur la minuscule piste de danse de ce trou, rue de Bellechasse, mais ça vire tout le temps. C’est toujours notre meilleure chance de danser et d’avoir du fun sans devoir payer nos cocktails quinze piasses ou se mettre en talons hauts. Pis pour une raison inexplicable (ou sûrement à cause de la bière pas chère), ça frenche toujours en masse, entre la table de billard, les vieux tabourets de bar et le booth du DJ à la queue de cheval grisonnante.

Dans cette mer d’humains suintants, j’aperçois pourtant personne que je pourrais embrasser. Encore moins baiser.

— Veux-tu un shooter ?

— Qu’est-ce t’en penses ?

Deux shots de tequila.

Deux doubles gin-tonic.

31,00 \$

Merci.

— Eille, finalement mon dude de Tinder s’en vient nous rejoindre !

— Ah, really ? Fuck, là faut j’mme trouve quelqu’un à frencher aussi, d’abord.

Y a rien qui me tente moins que de passer la soirée à danser toute seule en regardant un gars d’Ubisoft grinder mon amie sur *Despacito*. Me semble

que ça rendrait mon déhanchement maladroit encore plus awkward.

— As-tu vu un gars qui a de l'allure ?

— Pas vraiment.

— Il est juste minuit et demi.

— Ouin.

On sirote notre drink trop fort en silence, pendant qu'une vieille toune de JLo fait gigoter les gens sur le dancefloor collant. Les yeux de Julianne se posent soudainement sur la porte d'entrée. Un grand dadais aux cheveux noirs avec un coat en jean délavé vient d'entrer.

— Ju, dis-moi pas que c'est lui ? On dirait Carl Le Cat Charest !

Elle éclate de rire en s'éloignant.

— Ta yeule ! Bonne chance, beiiii.

Je me ramasse toute seule au bar pendant que Ju se pitche sur sa rockstar des années quatre-vingt-dix. Je cale mon drink pour me donner du guts et faire taire mon angoisse qui me dit d'aller me coucher, puis je me retourne, les coudes sur le comptoir, décolleté bien en vue. Je sais que ça prendra pas trop de temps avant de me faire payer un verre, reste juste à savoir quel poisson je vais attirer. Avec la foule dans la place ce soir, je serais vraiment chanceuse de pogner autre chose qu'un Georges bedonnant pis colleux.

France Gall chante fort dans mes oreilles qu'Ella, elle l'a. Un grand gars, les cheveux rasés et une chaîne en or dans le cou, s'approche de moi, visiblement en état d'ébriété avancé.

— Heyyy ! Are you alone ?

— Oui. Pis j'parle français.

Franglais. Whatever.

— Veux-tu un verre, la franco ?

— Okay. Double gin-tonic, s'te plaît.

Grosse 50.

Double gin-tonic.

17,50 \$

Merci.

— Je m'appelle Keven. Avec un e.

— Good to know. Eille, cheers !

— Ben là, tu t'en vas ? J viens de t payer un verre.

— J feel pas jaseuse.

— On peut faire d autre chose que jaser.

Il s'approche en me fixant droit dans les yeux d'une façon qui, j'imagine, se veut sexy. Il sent le parfum cheap, et même si je suis soûle et horny, il a pas la moindre chance de mettre ses mains sur moi. J'ai peu de standards, ce soir, mais y a toujours ben des limites. Je ricane et le repousse.

— You wish.

Bitch. Devant le regard outré du tombeur à la bouche molle, irrité que je repousse ses avances malgré les gros douze dollars qu'il vient d'investir dans mon futur lendemain de veille, je me dirige vers les toilettes, une porte au fond du bar, où un line-up de filles tente de consoler la pô-chanceuse qui vient de vomir sur ses souliers. Je scrute la pièce du regard : toujours pas de candidats intéressants en vue. Dire que j'ai mis une brassière pas confortable qui matche avec mes bobettes pour rien. Ugh.

Une Julianne essoufflée d'avoir dansé sur un vieux hit d'Enrique Iglesias vient me rejoindre dans la file d'attente, dépassant cinq fêtardes trop paquetées pour s'en rendre compte.

— Camiiiiille ! Viens danser, j vais te présenter Steve.

— Oh god, c'est vrai, il s'appelle Steve. C'est pire que j pensais.

— Viens t'en donc, vieille gréliche.

— Bof, j pense que j vais aller pisser, me caller un Uber pis aller dorm...

Sans me laisser finir ma phrase, elle m'empoigne par le bras, renversant au passage la moitié de mon tout nouveau cocktail sur ma robe, et me traîne jusqu'au milieu du plancher de danse, où tout le monde se déhanche de plus en plus mollement, à mesure que l'heure avance et que les verres se vident.

— Steve, ça c'est Camille. Camille, Steve !

— Allô, Camille. Comme ça, tu te cherches quelqu'un à frencher ?

Je regarde Ju de travers.

— Oui, c'est ça. Et plus si affinités.

Avant que je puisse ajouter quoi que ce soit, il m'attire vers lui et pose sa bouche sur la mienne. Il goûte la cigarette, mais il embrasse bien. Je le repousse un quart de seconde trop tard pour avoir l'air désintéressée.

— Dude, qu'est-ce tu fais là ?

— Quoi ? J'ai demandé à Julianne. Elle m'a dit que c'était correct...

À quelques pas de nous, mon amie, les yeux dans la graisse de bîne, se frotte lascivement sur un clone de Keven-avec-un-e, et nous regarde en riant.

Je cale ce qui reste de mon gin-tonic.

Oh well. Carl, fais de moi ta Maria Lopez.

Samedi 26 novembre

4 h 02, quelque part sur Saint-Laurent.

— Okay, okay, okay, okay. Non. Ç'a pas d'allure.

— Awaille, on est presque rendus !

Les deux pieds dans les feuilles mouillées sur le trottoir, Ju, son Tinder boy et moi, on marche croche sur la Main, direction l'appart' – ou plus précisément le lit probablement pas fraîchement lavé – de Steve. Je sais pas trop comment, mais ils m'ont convaincue, post-last-call, qu'un threesome était une bonne idée pour me remettre la tête (et tout le reste) dans la dating game.

Sauf que le vent froid de novembre me fait dégriser et finit de me démotiver. J'ai envie de baiser, mais pas tant que ça.

— Ju ! Wô, minute. Attends.

Elle s'arrête, vacille sur ses bottes à talons compensés et se retourne.

— Qu'est-ce qu'y a ? Grouille donc, j'ai frette.

— Ju, j’t’aime pis toute, mais c’est trop weird. On fait pas ça, c’est niaiseux. Vas-y toi, chez Steve. J’m’en vais m’coucher moi, okay ?

Ses neurones imbibés de gin prennent trois secondes pour traiter cette nouvelle information.

— Mmmmmm, t’as raison. On va-tu se chercher des hot-dogs, à ’place ?

— Ouais, okay. Fuck Steve.

Elle répète un senti *fuck Steve* pendant que je hèle un taxi, alors même que notre plan-cul-no-more se rend compte qu’on est déjà loin derrière lui. Il fait demi-tour en titubant.

— Hey les filles ! Attendez, vous faites quoi ? Come on, esti, j’habite juste au coin de la rue ! Câlisse !

Il lève les bras au ciel, découragé. On doit lui avoir dit de fermer sa yeule, je sais pas, je m’en souviens pu’.

Samedi 26 novembre

**5 h 16, dans ma salle de bain,
après avoir vomi mes moutarde-chou.**

Note dans mon iPhone :

Bois pu’ jamais de tequila
esti de grosse épaisse,
tu vas finir par te faire tuer,
ou pire,
par pogner l’herpès.

Samedi 26 novembre

18 h 26, évachée dans mon lit.

J’ai à peu près pas bougé de la journée. J’ai les cheveux en bataille, le mascara étampé jusque dans le front. Je porte des culottes à l’élastique pété, pis un vieux t-shirt de camp de jour dont j’ai coupé les manches. La classe, quoi.

J'ai mal au cœur.

J'ai soif.

J'ai l'angoisse post-brosse dans le tapis.

Mon ventre grogne.

J'ai rien à manger.

Je décide de me commander un club extra-bacon du Royal, avec une frite et un coke diète. Je réponds à Julianne, qui me bombarde de messages depuis quelques heures, faisant vibrer mon téléphone plus fort que mon Lelo.

Allô ! Tout va bien.

Calme tes shorts.

Dude ! J'pensais que t'étais morte étouffée par ton hot-dog ou
attachée dans le coffre
du chauffeur de taxi !

Pas loin. I'm barely alive.

J'bois pu' jamais.

Avant que le livreur arrive avec mon premier (et probablement seul) repas de la journée, j'enfile un pantalon de jogging et une grosse laine grise. J'ai pas envie de me faire regarder les mamelons dans mon chandail en coton aminci par le temps.

Dimanche 27 novembre

11 h 24, (encore) dans mon lit.

Je me réveille toute croche, l'anxiété qui m'écrase le chest, les vieilles frites sur la table de chevet, l'ordi dans le lit, et Netflix qui me demande : *Are you still there ?* Ben oui, encore là, comme une épave. Dehors, il fait gris pis il pleut. Au moins, je me sentirai pas mal de passer la journée à rien crisser.

Je traîne ma grosse couverte jusque dans le salon et je m'écrase en bobettes sur mon vieux sofa moelleux. Je scrolle Instagram : des gens qui

brunchent, des gens qui cuisinent santé, des gens qui gravissent des montagnes, des gens qui lisent, des gens qui se promènent en amoureux dans le Vieux-Port. Je tombe sur une image de Julianne, devant une toast à l'avocat d'un resto lumineux du Mile-End. Comment ça se fait qu'elle a de l'énergie de même, alors que j'ai encore mal au foie ? Moi, mes cheveux gras, mon haleine de cheval et mon trait d'eye-liner d'y a deux jours, on se sent soudainement pas pire pathétiques.

Ma tête se met à spinner.

Je devrais arrêter de boire trop, de sortir dans les mêmes bars trash, d'essayer de frencher à tout prix, de chercher l'attention du monde qui s'en crisse. Je devrais me concentrer sur moi, faire du sport, du yoga peut-être, ou du crossfit. Je devrais cuisiner plus souvent, et mieux, genre faire mon propre hummus, y paraît que c'est facile et économique. Je devrais prendre mieux soin de ma peau, m'acheter de bons produits bio, me démaquiller tous les soirs, me crémér le corps à grandeur, faire mes propres baumes à lèvres avec des huiles essentielles. Je devrais lire tous les livres qui traînent dans ma bibliothèque au lieu de perdre mon temps sur Instagram, suivre un cours de coding en ligne au lieu de gosser sur Twitter.

Je devrais écouter des documentaires pis des films d'auteur à la place de binge watcher *Vampire Diaries* sur Netflix. Je devrais lâcher *Buzzfeed* pis lire le *New York Times*. Je devrais refaire mon CV, apprendre l'espagnol, recommencer le piano, méditer, faire du bénévolat à la SPCA.

Je continue de faire défiler un vortex d'images qui me font sentir comme une humaine inadéquate pendant une bonne heure, quand je suis dérangée par des miaulements qui proviennent de la cuisine. Emmitouflée dans ma couette, je vais ouvrir la porte du patio au chat du voisin, qui entre furtivement. Je l'aime parce qu'il est fluffy et qu'il s'appelle Tourtière. Ça me fait toujours rire.

Je m'assois devant mon vieux four brun. Je remarque les coulisses d'huile sur la porte et les mottions de poussière pognés sous le tiroir de métal, et je me dis que je serais due pour un grand ménage... un moment donné. Tourtière est tout trempé, mais il vient se rouler en boule entre mes cuisses. Je le réchauffe dans ma couverture, même si ça m'écœure un peu, et il se met à ronronner. *Coucou ma grosse Tourtière pas d'ketchup, t'as passé la*

nuît sur la corde à linge, hen ? Il est doux, et ce petit instant de zoothérapie me fait du bien... jusqu'à ce que je réalise que le seul moment d'affection que j'aurai eu ce week-end, je l'aurai partagé avec un chat.

Même pas le mien, en plus.

Parle-moi d'une crazy-cat-lady.

Tourtière doit sentir mon ingratitude, parce qu'il se sauve et va se cacher sous mon lit. Faudrait que je le fasse sortir, j'ai pas envie d'avoir des puces dans mon appart', mais je dealerai avec ça plus tard. Je décide d'aller me recoucher. Ce sera pour une autre fois, les résolutions namasté-véganes--ménagères-littéraires. J'ai juste envie de mettre ma tête à off.

Dimanche 27 novembre

14 h 13, (encore encore) dans mon lit.

Je suis réveillée depuis une bonne vingtaine de minutes, déjà, mais j'arrive pas à me lever, prise dans un état de torpeur. J'ai l'énergie d'un vieux kleenex. Je me sens toute seule, molle, lâche pis pas en santé. Au bout de mon lit, Tourtière dort, roulé en boule. Il a l'air bien. Ça doit être l'fun, pareil, être un chat, des fois. Pas se sentir mal de dormir dix-huit heures par jour pis de passer la nuit dans la ruelle, à se chercher un snack pis une chatte, comme un bum.

Je prends la miette de motivation qui me reste pour me faire couler un bain, extra-plein, extra-chaud, avec de la mousse à la lavande. J'ai lu quelque part que les célibataires prennent plus de bains, parce que la chaleur de l'eau remplace la chaleur de la peau, des bras, des caresses. Ça doit être pour ça que j'ai la peau toute gercée, à force de me faire tremper dans un substitut de relation humaine.

Pendant que la baignoire se remplit, je me démaquille et me brosse les dents pour la première fois depuis vendredi soir, puis je m'y glisse en frissonnant. Pour me donner bonne conscience, j'ai apporté un livre de poésie féministe que je prends la peine de photographier featuring mes jambes nues dans les bulles immaculées, et de publier sur Instagram. Je lis deux pages, je me tanne, je le dépose sur le tapis de bain, où se prélasser le matou, qui semble pas pressé de quitter mon appartement. J'empoigne mon

téléphone : rien de neuf, juste quelques messages insignifiants auxquels j'ai pas envie de répondre, dont un de ma mère, qui me demande des nouvelles. Ça ira à plus tard.

Je pense à ce qu'a dit Julianne. Je pourrais peut-être remettre Tinder ? Ça me ferait quelque chose à faire pendant que j'ai encore le cerveau dans le jell-o.

— Qu'est-ce t'en penses, ma tourtière au canard ? On swipe-tu des faces ?

Je télécharge l'application, mais le processus de réinscription me démotive. Me décrire en quelques mots aujourd'hui ? Tout ce qui me vient à l'esprit, c'est : grosse larve cherche un peu d'attention et, ultimement, quelqu'un avec qui faire son propre hummus, le dimanche matin. J'ai l'impression que c'est moyen vendeur.

Je décide plutôt d'ouvrir YouPorn sur mon téléphone, question de booster mes endorphines et de me faire passer l'envie de superliker des gars en bedaine. Avant de m'atteler à la tâche, je lance quelques gouttes d'eau au chat. Il se sauve et me laisse toute seule avec mes dix doigts (même si j'en ai juste besoin de deux).

Je me masturberai certainement pas sur du rough gay porn devant le félin d'un inconnu. Ce serait weird.

Lundi 28 novembre

18 h 03, au bureau de Dre Gauvin.

J'ai passé la journée en mode zombie, encore dans le brouillard de mon week-end sombre et trop arrosé. Ju était en réunion toute la journée avec son équipe, il a donc fallu que je lunche toute seule. C'est correct, je feelais pas pour jaser de toute façon.

Pis ça adonne mal, parce que j'entre chez la psy.

Sur la table d'appoint de la salle d'attente de la clinique, rue Laurier, traîne une vieille revue sur laquelle on annonce des conseils pour *find the one and make him stay*. Je la remarque chaque semaine, quand je patiente en essayant de pas croiser les yeux des autres clients dans la pièce. Me semble que dans le bureau d'un psy, il devrait y avoir des magazines de

développement personnel, de plein air, de nutrition, je sais pas. Avec, sur la couverture, une femme blanche et blonde qui rit à pleines dents devant un bol de salade. Une image qui donne envie de se lever de bonne heure, de s'acheter des Merrell, de faire son granola maison, d'habiter en Estrie. Je suis sûre et certaine que ça existe pas, un dépressif-anxieux lève-tôt, qui porte des souliers de randonnée kaki, qui a un chalet à Magog pis qui fait ses propres barres tendres aux canneberges achetées en vrac dans une épicerie zéro déchet. C'est impossible.

Ma psy, Dre Gauvin, une femme dans la soixantaine aux cheveux courts poivre et sel qui refait probablement sa garde-robe chaque année au Salon des métiers d'art, ouvre sa porte et me fait signe d'entrer, avec son habituel petit sourire doux, mais pincé. Elle s'assoit dans sa grande chaise en cuir, l'air zen et professionnel, pendant que je m'installe sur le long canapé en face d'elle. Quand j'ai commencé à consulter, y a un an, je faisais la conversation en m'installant, comme pour briser la glace. Je parlais du trafic, de la météo, de l'odeur de l'encens qui brûlait dans le bureau. Ast'heure, je plonge direct dans ma marde avant même d'avoir fini d'enlever mon manteau. Pas le temps de niaiser.

Je suis toujours sa dernière patiente de la journée. Des fois, je me demande si Dre Gauvin a hâte que je finisse de raconter ma vie de fille--qui-va-pas-bien-mais-qui-fait-pas-tant-pitié pour aller manger du risotto avec son mari, qui doit l'attendre avec un verre de Chablis devant le foyer, dans leur grosse maison d'Outremont.

— Bonjour Camille.

Ce sera probablement les deux seuls mots qu'elle prononcera de toute la séance. Ça fait cher de la syllabe, quand tu y penses. Mais faut bien qu'elle le paye, son foyer, tsé.

— Faque, ouin. J'ai pas été au top de mon estime personnelle, dans les derniers jours. J'bois trop, j'sors trop. C'est pas sain, j'pense. Ou c'est normal, à mon âge ? Peut-être que j'me juge sévèrement... Mais c'est surtout que, ces temps-ci, j'sors de chez nous pas mal juste avec l'idée d'aller me trouver une bouche pas pire pour frencher. C'est pathétique, non ? C'est-tu cave, avoir besoin d'affection de même ?

— ...

— J'ai juste vingt-six ans, tsé. C'est correct d'être encore un peu sur le party, hen ? J'veux dire, j'rencontrerai pas l'homme de ma vie dans ma salle de bain, pendant que j'suis en train de me faire un masque d'argile ! Pis j'travaille beaucoup, c'est normal que j'aie envie de décompresser, la fin de semaine, non ?

— ...

— Mais c'est-tu vraiment ça que j'veux, rencontrer l'homme de ma vie ? J'veux dire, ma vie va pas si pire, même sans gars dedans : j'ai une job, des amis l'fun, un appart' à moi toute seule. J'pourrais me concentrer sur d'autre chose, genre devenir bonne au tennis, apprendre à tricoter ou écrire un livre. De toute façon, ce serait surprenant que j'rencontre the one dans un bar crasse. J'ai plus de chances sur un terrain de tennis...

— ...

— Pis tsé, j'les haïs, les gars. J'le sais, ça l'air rough, dit comme ça, mais c'est vrai. C'est toujours la même crisse d'affaire. Pis pas juste pour moi ! On se parle entre nous, les filles célibataires. J'tannée qu'on navigue entre les épais qui se pensent plus brillants que nous, qui font juste parler d'eux--mêmes, qui disent n'importe quoi juste pour fourrer, qui veulent pas se caser, qui capotent la seconde qu'on se montre un brin trop excitée. Pis ça, c'est sans compter la schnoute, la vraie. Les dangereux : ceux qui savent pas se faire dire non, qui s'essayent, qui te font peur, qui te pognent dans un coin, qui retirent leur condom quand t'as le dos tourné. Des fois, j'me demande sincèrement si ça vaut la peine.

— ...

— En même temps, j'les trouve caves en règle générale, mais j'ai envie de les frencher, de les toucher... pis qu'ils m'aiment. Comme du monde, pour une fois, pour que j'puisse les aimer aussi. C'est paradoxal. *Aimez-moi même si j'vous haïs*. C'est là que tu comprends que l'orientation sexuelle, c'est vraiment pas un choix, hen...

— ...

— I guess que, même frue, c'est correct d'avoir besoin d'amour ? C'est humain, m'semble. Avec l'ex du diable que j'ai, pis tout ce qui s'est passé dans les dernières années, j'imagine que c'est normal, d'avoir du ressentiment. Ma vie sentimentale – ma vie tout court ! – a pas battu des records de bonheur, récemment, mettons.

— ...

— Julianne pense que j'devrais réessayer Tinder. J'sais pas. C'est vrai que j'suis peut-être due pour une couple de belles dates. Tsé, des dates tranquilles de jeudi soir, avec des jeunes pros en chemise Frank and Oak. Tu bois pas trop, tu te couches pas tard...

— ...

— Ça se peut-tu encore, des belles dates l'fun ? J'suis pu' certaine.

— ...

— Ouin. J'pense que j'vais réessayer. Pour voir. J'ai pas grand-chose à perdre, anyway... à part du temps.

— C'est tout pour nous aujourd'hui.

Une heure de chialage.

100,00 \$

Merci.

Lundi 28 novembre

**19 h 14, dans ma cuisine, en attendant
que ma pizza congelée finisse de cuire.**

Nouvelle bio sur Tinder :

J'suis drôle, intelligente, curieuse, attentionnée, sarcastique, féministe, anxieuse, bossy, aventureuse, bébé lala, passionnée, paresseuse, orgueilleuse, émotive pis quand même assez cool, la plupart du temps. Ah, pis j'suis honnête, aussi.

Here for a good time (aren't we all). J'irai nulle part avec toi après un échange de trois mots, ou si tu m'écris u up à deux heures du mat'. Okay, bye !

Traduction :

J'ai mis le mot féministe dans ma description pour éloigner les plus tatas, mais j'ai quand même ajouté que j'étais là pour avoir du fun, pour pas trop turner off les quelques utilisateurs potables de l'app', et qu'ils sachent que je suis down pour baiser, si ça adonne. Pas si farouche que ça, la féminiss', hen ?

Brûle ma brassière, baby.

Mardi 29 novembre

**18 h 46, au bar où y a des huîtres
à une piasse.**

J'attends impatiemment Julianne qui devait passer chez elle après le travail pour aller chercher sa coupe menstruelle, avant de venir me rejoindre pour manger deux douzaines d'huîtres de pauvres. Je suis presque toute seule au bar, qui vient d'ouvrir, et je bois un bloody extra-spicy-extra--cornichon en regardant par la grande fenêtre qui laisse passer les rayons du réverbère du coin de la rue. On est même pas encore en décembre et je m'ennuie déjà du soleil. L'hiver va être long.

Le serveur, un pic à lunettes au toupet à la Dolan, s'affaire autour de moi. Je sens qu'il veut attirer mon attention, mais j'essaie d'éviter son regard. Je veux juste boire mon cocktail trop salé en silence. Il s'approche et me demande pour une deuxième fois si mon drink me plaît.

— Hum, oui, oui. Il est encore super bon, merci !

— S'cuse-moi, j'veux pas te gosser, c'est juste que j't'ai vue sur Tinder, tantôt.

— Sur l'app' ?

— Non, j'veux dire, j't'ai vue utiliser Tinder quand j't'ai apporté ton verre.

— ... et ?

— Ben, on a déjà matché. Ça se peut-tu ?

— J'pense pas, ça fait comme deux minutes que j'l'ai réinstallée.

— Ah ouais, tu remarques sur le cheval ?

Il me fait un clin d'œil. Je baisse les yeux vers la branche de céleri qui dépasse de mon verre. Pas moyen d'avoir la paix trente secondes, quand t'es une fille toute seule accotée au bar, crisse. J'aurais dû y penser pis m'apporter un livre.

— ... ouais, on peut dire ça, I guess.

— En tout cas, j'suis célibataire. J'dis ça de même !

— Okay, euhm, cool, mais là j'attends mon amie...

Une joke plate ou deux plus tard, devant mon désintérêt que je veux flagrant, il finit par me sacrer patience. Je serai discrète, à l'avenir, avec mon app' de célibataire dans les lieux publics.

Julianne pousse finalement la porte du bar et vient s'asseoir sur le tabouret à côté du mien en enlevant son long manteau en laine grise.

— Esti qu'y fait frette ! On va ben mourir, cet hiver.

— Yep.

Elle me donne deux becs sur les joues, comme si ça faisait plus que trente-cinq minutes qu'on s'était pas vues.

— Faque, qu'est-ce que tu voulais me montrer ?

— J'avais une surprise, mais là j'suis pu' sûre que c'est une bonne idée.

— Ben là... shoot.

— Okay, c'est juste que, ben, j'ai décid...

— Attends, attends ! J'vais aller faire pipi ! J'reviens.

Elle s'éclipse et je finis d'un trait mon verre. Sans perdre une seconde, le barman vient me l'enlever des mains.

— J't'apporte autre chose ? C'est sur mon bras.

— Euh, j'sais pas là, j'peux payer...

— J'insiste !

— Okay euh, j'vais prendre une bière blonde avec un chaser de Clamato.

— Pis ton amie ?

— Tu l’offres aussi ?

— J’m sens généreux, pour deux belles filles comme ça...

J’suis trop cheap pour refuser, alors j’essaie de pas eyeroller à en faire rougir mon optométriste et je souris. Ce qu’on ferait pas pour économiser quinze piasses. Je lui commande aussi une couple de mollusques et il s’éloigne, fier de son coup, alors que Julianne se rassoit sur son siège.

— T’as commandé pour moi ?

— Oui ! Le serveur nous offre nos drinks parce qu’on est dont chix. Pis parce qu’il m’a espionnée pendant que j’utilisais Tinder et qu’il pense qu’on m’achète au jus de tomates.

— Free drinks avant dix-neuf heures ! T’es en feu, ma chum. Pis arrête donc de chialer, prends ça comme un compliment.

— Y a pas moyen de boire un verre tranquille !

— Ben là, c’est quoi le problème ? T’es célibataire, il est cute, pis il te paye un verre. Qu’est-ce t’as à chigner ?

— J’sais pas, j’m sens envahie...

— Ma farouche, va !

Je ravale mon malaise. Le serveur nous apporte deux blondes et deux contenants de jus de tomates et de palourdes. Il réitère d’un clin d’œil suave. On fait clinker nos pintes et on s’enfile une grosse gorgée avant de verser quelques onces du liquide salé dans nos verres.

— Attends, t’as dit Tinder ? Tu t’y es remise ? Y était temps, fille !

Entre deux huîtres bien arrosées de jus de citron et de Tabasco, que le serveur nous a apportées en précisant que c’est un aliment qu’on dit aphrodisiaque, Julianne, bien emballée, décide que c’est le temps de me trouver quelques matchs. Elle fait défiler les Guillaume pis les Vincent sur l’écran de mon téléphone à la vitesse de l’éclair.

— Oh my god que j’m’ennuyais pas de ça ! Le monde est laiiiiiite !

— T'es difficile, Cam. Tsé, le physique, c'est pas tout. Faut laisser des chances, des fois. Les meilleures baisers, c'est toujours les 6 sur 10.

— Pardon ?

— Oui, les 6 sur 10. Corrects, mais pas vraiment beaux. Ils ont toujours dû travailler deux fois plus fort pour se pogner des filles, faque ils travaillent aussi fort pour les garder. C'est logique.

— Tu m'écœures. Imagine si un gars disait ça : on trouverait ça terrible !

— Mon chat, j'veux pas péter ta balloune, mais c'est certain que les gars disent ça. Rassure-toi, though, t'es au moins un 8,5 !

Eille, fiou.

Mardi 29 novembre

**11 h 56, assise sur la toilette,
dans ma salle de bain.**

Message reçu sur Tinder :

*hey sexy
i got big dick
for your mouth*

...

hello ?

— Mike, 34 ans.

Mercredi 30 novembre

**11 h 02, au bureau,
en train de tout faire sauf travailler.**

Message envoyé au groupe de filles célibataires sur Facebook :

Yo, les filles ! J'ai jasé à un certain Alexis sur Tinder.

Il a l'air d'avoir de l'allure pis

il veut me rencontrer demain. C'est un cute massothérapeute
de 32 ans au Bota Bota.

Célibataire #1 :
Seems like a good catch.

Est-ce qu'une d'entre vous est
déjà allée sur une date avec lui ?
Est-ce que c'est un creep ?

Célibataire #2 :
Damn, un masso. J'suis jalouse !
Dis-moi si jamais ça marche pas entre vous hehehehe.

Célibataire #3 :
MOI. You're in for a ride !

HAHAHA. Ah ouais ?
Tu te l'es déjà pogné ?

Célibataire #3 :
Oui, ça fait longtemps !
Y est un peu nono, mais gentil.
C'est un hot fuck, sauf qu'il aime vraiment le cul.

Ouin pis ? Moi aussi !

Célibataire #3 :
Non, mais le cul... genre, le cul !

Le sexe anal ?

Célibataire #3 :
Yes. Very into ton anouss'.
De toutes les façons possibles !
J'veux dire, c'est cool, mais y faut que ce soit ton truc.

Célibataire #1 :
Buy lube, babe.

Loooooooool. Bon, merci du cue.
J'en prends note !

Célibataire #3 :
Prends une douche juste avant.
Pis mange pas trop lourd
durant la journée, lol.

Célibataire #2 :
Ça m'écœure.

Célibataire #1 :
Un anus averti en vaut deux !

Saint-sacre que vous êtes nouilles.

Mercredi 30 novembre

20 h 56, dans ma salle de bain.

Je me coupe les ongles d'orteil, enlève mon vieux vernis écaillé, m'exfolie et applique un masque d'argile sur mon visage, puis me fait couler un bain, dans lequel je verse assez d'huile parfumée pour faire frire un poulet. Je me lave les cheveux, me rase les aisselles, les jambes, l'intérieur des cuisses, les grandes lèvres et, comme c'est un cas particulier, l'anus. Ce qu'on ferait pas pour être toujours prête, comme une scout.

Je sors de la baignoire et m'enduis de lotion raffermissante. Je me scrute dans le miroir derrière la porte de la salle de bain. Je tâte, masse, remonte, étire, twist, écarte. Ça va : j'ai du petit mou, mais ça pourrait être pire. J'enfile un bas de pyjama en satin et je frissonne quand il glisse doucement sur mes jambes lisses. Je devrais me raser plus souvent. Je passe ma main sous mes seins, mes aisselles et inspecte chacun de mes grains de beauté. Tout me semble sous contrôle. Faut ce qu'y faut : j'ai pas l'intention de mourir d'un cancer à quarante-cinq ans. J'ai d'autres choses à faire, et comme c'est déjà arrivé à mon père, il y a quatre ans, ce serait pas très original, comme mort. Ni très agréable, d'ailleurs. J'ai longtemps eu les

images de son grand corps faible et émacié tatouées dans le cerveau, et ça m'a tout pris pour finir par les remplacer par des souvenirs plus heureux.

Je me sèche les cheveux, me brosse les dents et recouvre mon visage et mon décolleté d'un sérum hydratant antirides. J'en ai pas encore, des rides, mais vaut mieux prévenir que guérir, ç'a l'air. Je prépare ma tenue du lendemain – sans surprise, une robe noire mi-cuisse à manches longues et des collants opaques – et je prends soin de fourrer dans ma sacoche des serviettes humides, des condoms et des bobettes de rechange. On sait jamais, ça peut servir.

Je sens la madame, et après une heure de gossage, je suis date-ready. J'éteins toutes les lumières de mon appartement, j'allume le diffuseur d'huiles essentielles dans ma chambre et j'entre sous mes draps et ma couette chaude. Je sors mon vaillant vibreur du premier tiroir de ma table de chevet et me masturbe rapidement par-dessus le tissu soyeux de mon pyjama, en regardant des photos soft-sexu sur Instagram. Trois minutes et un orgasme express plus tard, le cerveau plein d'endorphines et le pyj' humide, je ferme les yeux. Il est tout juste dix heures, mais si mon plan fonctionne comme je le souhaite, je dormirai pas beaucoup la nuit prochaine. Prendre des forces m'semble pas une mauvaise idée.

Jeudi 1^{er} décembre

**13 h 15, au Tim Hortons
en face des bureaux de GDC.**

— As-tu des condoms ?

— Oui, j'en ai au cas où, mais j'espère quand même qu'il va en avoir sur lui.

— Ça nous coûte assez cher de même d'aller sur des dates. On peut-tu pas en plus payer les condoms ? Genre, on se bourre déjà le corps d'hormones pour être certaines de pas avoir leurs bébés...

— Amen, man. Bon, tu veux quoi ?

Deux grands cafés pas de lait pas de sucre.

5,50 \$

Merci.

On est zéro productives, Julianne et moi, aujourd'hui. On en est déjà à notre troisième break de la journée, et l'après-midi commence à peine. Entre deux gorgées de café dilué, on fait le tour des internets pour trouver les miettes d'informations laissées par le coquin Alexis, vraisemblablement pas un gourou des médias sociaux. Facebook, Instagram, Twitter, LinkedIn, Google Image : tout passe au peigne fin, mais malgré nos recherches en profondeur, on a peu de leads intéressants. Il semble aimer la pêche et le plein air (selon des photos de camping datant de 2012), et il a tweeté pour la dernière fois en 2010 (une mention aux @canadiensdemontreal). Décidément un homme entouré de mystère (ou pas), avec des intérêts aux antipodes des miens.

Ça fait un an que je suis pas allée sur une date et, même si je m'attends à absolument rien de la part du pêcheur-hockeyeur, j'ai quand même l'estomac à l'envers. J'espère posséder encore un peu de mon pouvoir de séduction, et savoir comment faire pour qu'il ait envie de mettre sa langue dans ma bouche (ou ailleurs). Je tente de me rassurer en me disant que *c'est comme faire du bicik*. Elle me gosse, avec son enthousiasme, et je lui rappelle que j'ai jamais enfourché de vélo de ma sainte vie.

Quelques heures plus tard, sur le point de quitter le travail, je passe me donner du courage pour une dernière fois au cubicule de Julianne, bien occupée à se peindre les ongles d'un vernis rose pailleté.

— Souhaite-moi bonne chance !

— Tu vas voir, ça va bien aller. Mange bien, avant, pis prends des pintes de bière légère, pour être certaine de pas être trop soûle. Emmène ton cell aux toilettes, pour me donner des nouvelles !

— Promis. T'auras un play by play. Tu sais comment j'suis pisse-minute.

— Si tu me textes pas avant minuit, j'vais juste assumer que c'est un tueur en série et qu'il a enterré ton corps quelque part sur le mont Royal. Peux-tu me léguer ton char, si jamais ?

— Of course, mais il est dû pour un changement d'huile. Tu t'en occuperas.

— Deal.

Pressée, je coupe court à la conversation et je file vers la sortie.

Jeudi 1^{er} décembre

19 h 19, à la brasserie au coin de ma rue.

Il est déjà en retard de vingt minutes, ça augure mal. Je suis sur le point de régler la bière sûre à la framboise que je me suis enfilée à grosses gorgées pour faire descendre mon rythme cardiaque quand je le vois entrer, avec sa petite barbe pas faite, ses épaules de quart-arrière, les joues rouges et un casque de vélo en main.

Il est beau.

En tabarouette.

Je lui pardonne sa ponctualité défaillante et m'étampe un sourire dans la face.

Après les présentations d'usage et quelques minutes de conversation un peu maladroite avec une nouvelle bière entre les mains, je me rends compte que les avis sur GuyAdviser© étaient plutôt justes : il est gentil, mais niais. Et il a une mâchoire carrée à faire pâlir Superman d'envie. Parfait pour un one-night-stand, finalement.

Parle, parle, jase, jase. *J'aurais pu être pro au hockey, mais j'me suis fait mal au genou. J'suis pas vraiment ça, la politique. Connais-tu la terrasse Bonsecours ?* Deux heures passent. Je suis soûle, et j'ai de plus en plus de misère à faire semblant de m'intéresser à la moto sport qu'il compte s'acheter, le printemps prochain.

Aux toilettes, je texte Julianne.

Oh man. Si beau, mais si con.

Arrête, tu juges toujours les gens
trop vite ! Il est sûrement nerveux.

Ça fait deux heures qu'on parle, et il a au moins dit trois
si j'aurais.

Laisse donc une chance
au coureur.

En tout cas, il m'semble pas assez intelligent pour être un tueur
en série. C'est déjà ça.

Tu vois ! T'arrives à trouver
du positif, quand tu t'y mets.

Je sors de la salle de bain, bien déterminée à mettre mes préjugés grammaticaux de côté. Pour pas perdre ma motivation, je l'invite prestement à venir boire un dernier verre chez moi. Il accepte et règle. On affronte les quelque trois cents mètres qui nous séparent de mon lit presque en silence. Il marche en tenant le guidon de son fixie, qu'il attache fermement à la clôture devant mon appartement, pendant que je texte Julianne que le beau nono est sur le point d'entrer chez moi. Je prends pas de chance : better safe than sorry.

À peine le pied dans le portique, il me plaque au mur et m'embrasse. On est décidément sur la même longueur d'onde : la bière de sofa, ce sera pour une autre fois. Il frenche avec juste ce qu'y faut de langue pour me faire ramollir les genoux et mouiller mes bobettes. Il est grand et je me sens petite. J'aime ça.

Il se déshabille et enlève mes vêtements comme un pro, en continuant de m'embrasser. C'est manifestement pas son premier rodéo. Pendant que je suis toujours accotée sur le mur du hall d'entrée, il glisse ses doigts en moi, je gémis. *Damn, t'es tellement mouillée.* Il s'agenouille devant moi et pose sa bouche chaude sur mon sexe. J'espère que je goûte bon, j'ai pas eu le temps d'aller me rafraîchir dans la salle de bain. Il appuie trop fort avec sa langue sur mon clitoris, et m'envoie des décharges électriques jusque dans la colonne vertébrale. Je lui empoigne la (sacrée) mâchoire et tire son visage vers le mien pour l'embrasser et, surtout, pour qu'il arrête son cunni 220 volts sans que j'aie à froisser son ego. Je lui glisse à l'oreille que j'ai envie de lui là, tout de suite, maintenant. Il m'agrippe par la nuque, dominant, et m'entraîne jusque dans mon lit, fait et propre en prévision de ce qui est en train de se passer. Il m'embrasse encore plus intensément – la bouche, le cou, les seins – en se masturbant. Je prends la relève, crache dans

ma paume et commence à le branler en prenant le temps d'analyser ce avec quoi je travaille : gros, large, pas très long, circoncis, rasé, mais pas de très près. Il a aussi des abdos d'enfer, ce qui me rend soudainement self-conscious.

Comme s'il lisait dans mes pensées de fille-avec-une-petite-bedaine--molle, il me retourne subitement sur le ventre, et me pénètre de nouveau avec ses doigts. Puis, sans m'avertir, il passe sa langue entre mes fesses. Je sursaute, ça semble l'exciter.

Il recommence et se donne véritablement à cœur joie, la face enfouie dans ma craque. Il a donc véritablement un pattern, ce fameux Alexis : la langue qui tente maintenant de s'introduire dans mon anus le confirme. C'est l'un – j'étais avertie de sa passion, après tout –, et je mouille encore plus. Je me félicite de m'être rasée partout, et d'avoir pris une douche en profondeur, il y a quelques heures à peine, avant d'aller le retrouver au bar.

Même si ça me déplaît pas, ça commence à faire son temps, et j'ai pas envie de faire semblant. Je lui demande de mettre un condom. *J'ai envie de toi maintenant.* Il sort un Magnum de la poche de son pantalon qui traîne sur le plancher, s'exécute d'une main habile, puis me pénètre alors que je suis encore couchée sur le ventre, la tête dans l'oreiller. Comme ça fait une éternité que j'ai pas baisé, je suis serrée et sensible, mais c'est quand même délicieux. J'en profite. Il semble pas pressé de stimuler mon clitoris, alors je m'y mets toute seule, la main entre mon entrejambe et le matelas. Je pense pas avoir d'orgasme, mais sait-on jamais. Je sens ses doigts qui se promènent entre mes fesses et je me prépare à ce qui s'en vient en tentant de me détendre. Inspire, expire. Je courbe le dos, et il entre son pouce dans mon cul. Doucement, les premières secondes, puis plus violemment, dans un mouvement sec de va-et-vient. *T'aimes ça, hen ?* Ouais, correct. Je crie quand même de plaisir pour l'encourager, ça finit de l'exciter. Il jouit fort en grognant, retire tous ses membres de mes orifices, et s'écroule sur moi.

Bon, ben cou'donc. J'en aurais pris plus, mais ç'a l'air que je vais devoir me contenter de ça pour l'instant.

Vendredi 2 décembre

7 h 02, dans mon lit (et pas toute seule).

Courriel envoyé :

Allô René !

Je suis désolée, je ne pourrai pas rentrer au bureau, ce matin. Je pense que je commence une gastro, et je n'ai pas envie de contaminer tout le monde.

Je vais prendre la journée à mes frais, mais je reste joignable par courriel et sur mon cellulaire, si jamais besoin il y a.

Merci et à lundi !

Camille

Traduction :

Allô René !

J'ai bu trop de bières hier, parce que j'avais vraiment envie de fourrer avec un inconnu, mais que j'suis pas capable de me déshabiller devant quelqu'un que j'connais pas avant de voir croche.

D'ailleurs, l'inconnu est encore dans mon lit, et j' compte bien le baiser de nouveau ce matin, s'il est pas trop pressé.

J'serai donc pas là aujourd'hui et, pour être bien honnête, j'm'en câlisse un peu.

Merci et à lundi,

Camille

Vendredi 2 décembre

9 h 37, dans mon lit

(encore en bonne compagnie).

Je me réveille pour une deuxième fois, pas reposée du tout. Je dors toujours mal quand quelqu'un est dans mon lit : j'ai peur de ronfler, de baver, de péter, d'être trop collée. Lui, ça semble pas trop le déranger. Il dort encore comme un loir, et je prends le temps de l'observer. Il a l'air moins niaisieux quand il est endormi. Je remarque qu'il a un bouton sur le bord d'une lèvre. L'angoisse me prend aux tripes. Fuck, j'espère que c'est pas un feu sauvage !

Il doit sentir mon inspection labiale parce qu'il ouvre les yeux. Il s'étire, bâille bruyamment et me demande si j'ai bien dormi.

— Oui, oui. Comme un bébé.

Il empoigne son cellulaire, regarde l'heure, répond à quelques messages, un sourire en coin.

— Bon, faudrait pas que j'tarde. Mais avant...

Il me retourne pour que je lui fasse dos, et m'embrasse dans le cou. Son haleine sent le matin. Ses mains se baladent sous le gros t-shirt que j'ai enfilé la veille, avant de m'endormir. Je gémis un peu pour l'encourager dans son projet. Il descend mes bobettes jusqu'à mes genoux, et je le sens dur contre mon cul – qu'il tente d'ailleurs encore de pénétrer d'un doigt.

— Euh, non. Pas ce matin.

Il s'arrête.

— Pourquoi ? T'aimais ça, hier ?

— Oui, mais là, c'est le matin, j'sais pas, ça m'tente pas...

— Mmmhm okay.

— Tsé, c'est pas toutes les filles qui tripent là-dessus. Tu devrais peut-être demander, avant, si c'est vraiment ton truc.

— De quoi, mon truc ?

— Ben... le sexe anal ?

— C'est pas mon truc.

Il se décolle, frustré ou insulté, je sais pas.

— Euh, okay. Si tu le dis.

— C'est quoi, tu voulais pas, hier ?

— Nonon, c'est pas ça que j'ai dit. C'est juste qu'y a la question du consentement, là-dedans, pis...

— Ah, okay ! J'suis un violeur, ast'heure ?

— Hen ? Non, c'est pas ç...

Il se lève, ramasse son linge sur le plancher et se rhabille en quatrième vitesse pendant que je le regarde, hébétée.

— J'en ai plein mon casque des filles comme toi. C'est rendu qu'on peut pu' rien faire !

— Pardon ? J't'ai juste dit que ça m'tentait pas de m'faire jouer dans le cul avant d'avoir pris mon premier café. M'semble que c'est compréhensible ?

— Whatever. Faut qu'j'y aille.

Il prend à peine le temps de remettre ses bottes, et claque la porte. Je suis bouche bée.

Sérieux, si cet esti-là m'a refile l'herpès, je le tue.

Vendredi 2 décembre

15 h 37, chez moi, en train de faire pipi.

Message reçu sur Tinder :

Ce sublime regard ! Ces yeux ! Ces lèvres !

Vous m'excuserez, mademoiselle, mais vous me donnez l'eau à la bouche...

...

Aurais-je le plaisir de recevoir une réponse de votre part ?

— James, 42 ans.

Samedi 3 décembre

11 h 06, au resto Greenspot.

— J'vais prendre deux-œufs-tournés-bacon-pain-brun. Et un café.

— Même chose pour moi !

La serveuse revient rapidement avec une carafe de café brûlant et remplit nos tasses. Ma mère ajoute deux crèmes et deux sucres au sien, je bois le mien noir.

— Veux-tu ben me dire comment ça se fait que tu pèses cent livres, mom ? Tu manges tellement mal.

— Laisse-moi donc faire.

Un samedi par mois, ma mère et moi allons déjeuner ensemble. Toujours à la même place, dans Saint-Henri, à distance égale entre son condo, à Lachine, et mon appartement rosemontois. On s'installe sur une des grosses banquettes en cuir vert magané par le temps, près de la fenêtre. C'est réconfortant, comme endroit. Les menus sont collants, ça sent le bacon et le sirop de poteau, et les serveuses, mi-soixantaine, nous appellent *les pitounes* en réchauffant nos cafés trop forts.

— J'te dis, m'man. J'ai jamais été insultée comme ça. T'imagines ?

— Ça doit être une affaire de génération. La porno, peut-être ? J'peux pas croire que les gars de ton âge pensent que c'est normal, de faire ça, la première fois.

— Ils s'essaient pas mal tous, en plus...

— Seigneur ! Tu te protèges, j'espère ?

— Franchement. Tout le temps !

— Pis fais attention aux... accidents, quand tu fais ça. C'est jamais ben l'fun...

— Ouache, Louise !

— Eille, c'est toi qui es en train de parler de sexe anal à ta mère !

Elle feint l'indignation et se trempe les lèvres dans son café pâlotte, encore trop chaud. Depuis la mort de mon père, il y a quatre ans, ma mère et moi étions plus proches que jamais. On se ressemblait beaucoup, ce qui faisait qu'on se tapait souvent sur le système, mais on pouvait presque tout se dire, tant que ça tombait pas dans le trop profond. Comme moi, elle avait de la difficulté avec l'expression de ses émotions, pis savait pas trop où se mettre quand je commençais à m'épancher sur mes états d'âme. Je les gardais donc pour ma psy. Elle suivait malgré tout avec attention ma vie de jeune célibataire ; elle trouvait ça à moitié drôle, à moitié dégoûtant. Triste, des fois.

De mon côté, je l'avais encouragée à se remettre sur le marché, après quelques années passées à rien faire d'autre que de travailler, jardiner ou

boire du vin en pleurant devant la télé. Elle en avait parlé à ses amies de plein air, qui avaient tôt fait de lui présenter Philippe, un beau quinquagénaire divorcé, un charpentier sportif qui l’emmenait à son chalet, un week-end sur deux, quand ses trois enfants partaient chez leur mère. J’avais eu droit, moi aussi, au récit de leurs premiers ébats même si, franchement, ça me levait le cœur. Je me disais que c’était donnant--donnant, alors je réprimais ma grimace lorsqu’elle me parlait *des belles grosses mains d’homme* de son nouvel amant.

— Comment ça se passe au travail ? Comment va Julianne ?

— Ça va, c’est toujours aussi plate, mais ça paye. Ju va bien. Tout le temps un peu en train de tomber en amour, comme d’habitude.

— Arrête de la juger, c’est beau de la voir aller. Votre génération, vous êtes tous blasés, ast’heure...

— Vas-tu m’sortir un *moi, dans mon temps* ?

— C’est juste que c’est dommage, y a pu’ de romantisme, avec les applications pis toutes vos patentes. Moi, j’arrêteraï ça, ces niaiseries-là, si j’étais toi.

— T’as quel âge, déjà ? Quatre-vingt-douze ans ?

— Regarde, moi. J’l’ai rencontré dans la vraie vie, Philippe !

— Ah, bonne idée, m’man. Moi aussi j’vais me mettre à la recherche d’un divorcé de cinquante-deux ans. Avec un chalet, en plus ! J’vois pas pourquoi j’y ai pas pensé avant. Il va pouvoir être chum avec Phil !

— T’es de mauvaise foi, là. J’dis juste que Tinder, c’est peut-être pas la façon la plus efficace de rencontrer des hommes qui cherchent autre chose que du sexe facile.

— Bon.

La serveuse dépose nos quatre-œufs-tournés-bacon-pain-brun sur la table. On prend quelques bouchées en silence.

— Sinon, t’as pensé à envoyer des CV ailleurs ? J’suis sûre qu’il y a quelque chose d’autre de moins plate qui t’attend, quelque part.

— J’regarde toujours un peu...

— Tu devrais écrire à ton oncle, Gilles, tsé, il travaille dans le gros cabin...

— C'est un bureau d'avocat, ç'a pas rapport avec ce que j'fais. Tu sais pas ce que c'est, le marché du travail, présentement. J'suis déjà chanceuse d'avoir une job qui paye pas pire en rédaction. Ça pleut pas.

— Bon.

Elle beurre sa toast de confiture aux fraises avec un peu trop d'attention, puis se met à me parler des rénovations qu'elle envisage dans sa cuisine. Un sujet moins épineux, sur lequel on est presque certaines de pas s'obstiner.

Samedi 3 décembre

21 h 56, en direction de chez Julianne.

Ce soir, Ju organise une petite soirée chez elle pour célébrer la sortie du premier EP d'un de ses amis que je connais plus au moins. Après avoir entendu parler en long et en large de mon aventure avec le trou-de-cul (c'est le cas de le dire), elle m'avait fortement conseillé de venir faire un tour. À son avis, y allait avoir du beau monde, et ça me remettrait sur le piton.

J'arrive dans son trois et demi de la Petite-Patrie la première. Elle est encore en bobettes et en robe de chambre, et retouche son mascara dans le miroir de la salle de bain, qui déborde de vêtements en train de sécher, accrochés un peu partout. Je tasse un pull humide sur le bord du bain, et m'y assois.

— Il est temps que tu fasses réparer ta sècheuse, hen ?

— Bah, c'est pas plus mal. Ça garde le linge plus beau plus longtemps. As-tu apporté quelque chose à boire ?

— Yep ! Des bulles et de l'Aperol. J'feelais italienne.

— That's my girl ! Va donc mettre une playlist et me servir un verre, les gens devraient arriver bientôt. J'vais aller m'habiller.

J'ai à peine le temps de verser deux verres – que j'ai dû nettoyer parce que le lave-vaisselle est défectueux, lui aussi – que la porte s'ouvre en coup de vent, laissant entrer trois-quatre amis d'université de Julianne, dont je

reconnais les visages, mais dont les prénoms m'échappent. Ça parle fort, ça range les bouteilles de vin de dép' dans le frigo, ça pitche les manteaux et les sacoches sur le sofa. Tout le monde s'installe dans la cuisine, même si on manque de chaises.

Le musicien qu'on fête ce soir – un gars aux cheveux longs qui porte une chemise ornée de dragons chinois – nous fait entendre sa musique. C'est bon, je pense, mais c'est pas trop mon style. Trop slow, trop électro. Le genre de tounes que j'écouterai en trame de fond, dans un souper d'amis que j'essaie d'impressionner par mes goûts musicaux indie. Je suis plus du type vieux Britney, honnêtement.

Rapidement, le mini appart' se remplit d'amis. C'est vrai qu'y a du beau monde, et l'ambiance est relaxe. Julianne est en mode social butterfly et passe d'un groupe à l'autre, à l'aise. Pour ma part, je suis coincée entre deux filles qui chialent sur le dernier concert d'un band que je connais pas.

— C'était trop crowdé ! Les gens écoutaient même pas la musique, ils checkaient leurs cells ou filmaient des stories.

— Marie, t'étais sur Snapchat tout le long.

— Hen, même pas !

Pour calmer mon angoisse sociale, je cale ce qui reste de mon Aperol spritz, qui est en train de se réchauffer entre mes mains humides, et je me fraie un chemin jusqu'au frigo. Ma bouteille d'alcool orange vif est ensevelie sous une tonne de six packs de bières. Ça me tente pas de me casser le bicik', alors j'agrippe une bouteille de vin blanc déjà entamée qui traîne dans la porte du fridge, et je me sers un grand verre.

— Eille, eille, eille ! Qu'est-ce tu fais là, avec mon vin ?

Je me retourne, prise sur le fait. Un très grand gars avec une tuque orange fluo et un long t-shirt blanc me regarde, l'air sérieux.

— Euh, je... C'est juste que ma bouteille est dans le fond, je...

— Tu le sais que c'est une bouteille à deux cents piasses, ça ? C'est ma mère qui me l'a donnée, juste avant de mourir...

Alors que je réalise qu'il me niaise comme y faut, je prends mon air le plus sérieux.

— Ah, c'est une drôle de coïncidence... Ma mère vient juste de mourir, moi aussi...

Son visage se décompose.

— Oh, my god ! J'm'excuse, j'disais de la marde, j'avouais pas...

Je lui réponds par un grand sourire de coquine. Il catche et rit fort. Je lui emboîte le pas. Il a un rire franc, grave, et de grands yeux verts expressifs. Je le trouve tout de suite sympathique.

— Bon, bon, fini le niaisage. Je t'offrirais ben un verre, mais tu sembles avoir pris ça en mains.

— J'suis une femme indépendante.

— J'vois ça. Veux-tu fumer un joint, d'abord ?

Samedi 3 décembre

23 h 57, dans la petite cour de chez Julianne.

— J'te crois pas !

— J'te jure ! Si j'ai pas vu Céline en show cinq fois, j'l'ai pas vue une fois. C'est ma girl !

Je m'esclaffe. Pierre-Étienne, ou Pete, le grand gars à qui j'ai volé de l'alcool sans gêne, m'explique sa passion invétérée pour la reine de la pop québécoise, entre deux puffs de son gros joint. Je sais à peu près rien de lui : c'est un ami de cégep du musicien, il connaît peu Julianne, il conduit un pick-up et travaille comme gérant d'une salle de spectacles. J'ai le cerveau mêlé et j'ai froid, mais, assise dans le petit jardin éclairé par des guirlandes de lumières de Noël, j'ai du fun.

On est installés sur deux petits bancs en métal, et nos genoux se touchent depuis un bon moment. Ça commence à me donner chaud, même s'il fait sous zéro. Il a une beauté un peu particulière, mais un magnétisme fou. Je le trouve charmant et, surtout, ça me fait quelqu'un à qui jaser pendant que Julianne est occupée à papillonner parmi ses invités.

Les fêtards à l'intérieur s'agitent soudainement. Une fille aux cheveux courts dont je connais pas le prénom passe sa tête dans l'embrasure de la porte du jardin.

— Hey, Pete ! On s'en va à la Taverna. Viens-tu ?

— Euh, laissez-moi deux minutes. J'arrive.

Il tire une dernière fois sur ce qui reste du bat, et l'écrase dans une plante morte gelée.

— Ah, vous sortez ?

— J'sais pas trop. Feel-tu pour venir faire un tour ?

— Mmm. Pas vraiment. J'ai comme mon quota de la Taverna pour un p'tit bout...

— D'abord, ça te tente-tu de venir voir ma collection de vinyles de Cél' ? J'habite à dix minutes à pied.

Score.

On donne quelques becs sur les joues des invités, occupés à diviser les Uber pour que tout le monde se rende sain et sauf au bar, et on part vers son condo, rue Saint-Vallier, les joues rougies par le froid et les quelques verres qu'on a dans le corps.

Je reçois un message texte de Julianne, à qui j'ai presque pas dit bye.

J'te l'avais dit que c'était une
bonne idée que tu passes.

Have fun ! xx

Dimanche 4 décembre

0 h 45, dans la salle de bain de Pete.

Devant le miroir de la pharmacie, je retouche mon eye-liner, qui a coulé sous mes yeux à cause du vent glacial, ébouriffe mes cheveux pour leur donner du volume, me brosse les dents avec mon doigt et un pois de pâte à dents, et emprunte un coin de la vieille serviette rose derrière la porte pour

me faire une petite toilette intime. Je m'excuse en pensées à la prochaine personne qui l'utilisera : faut ce qu'y faut pour se sentir fraîche.

Je sors de la salle de bain, et Pete m'attend sur le canapé du salon avec deux bières et un autre joint au bec. Il avait raison, sa collection de vinyles et de CDs est impressionnante et son appart' est décoré avec goût. On s'obstine en riant sur l'ambiance musicale, et on finit par choisir la compilation *On ne change pas*, qu'il dépose dans un lecteur sorti tout droit des années 90. Je me dis qu'un disque est plus pratique qu'un vinyle : on aura pas besoin de se lever pour le changer de bord, pendant qu'on sera occupés à se manger la face.

— T'as pas de coloc ?

— Non, j'habite tout seul, comme un grand.

— T'as pas chaud, avec ta tuque ?

— T'en poses des questions, toi.

Il sourit et enlève son bonnet un peu à contrecœur. Je remarque un pas pire début de calvitie, et je me sens mal. Pour lui montrer que c'est pas quelques cheveux en moins qui vont refroidir mes ardeurs, et pour combler le silence qui vient de s'installer entre nous, je m'approche de lui en le regardant dans les yeux, pose ma main sur sa nuque et le tire vers moi.

— T'es belle.

Il m'embrasse à pleine bouche pendant que Céline chante qu'une petite fille maigre marche à Charlemagne, inquiète.

Je le renverse sur le sofa et m'installe sur lui à califourchon, en continuant de l'embrasser. Il sent bon – un mélange de déo de gars, de pot et de sueur – et j'ai envie de le lécher à grandeur. Ses mains agrippent mon cul, et j'espère secrètement que j'ai pas affaire à un autre obsédé. Je lui mordille un lobe d'oreille, passe ma langue dans son cou. Il me repousse doucement pour retirer son t-shirt et dévoile un torse mince, mais musclé, avec juste ce qu'y faut de poils.

J'enlève aussi mon chandail – j'ai mis une brassière en dentelles, après tout. Il prend mes seins dans ses mains et les regarde comme un assoiffé dans le désert. Il dévoile mes mamelons, qu'il s'empresse de mettre dans sa

bouche. Je frissonne. Je le recouche fermement sur les coussins moelleux. Je suis en contrôle, et il aime ça : c'est clairement écrit dans ses grands yeux. Je fais descendre mes lèvres le long de son ventre, ce qui le fait gémir. Mes mains s'affairent à ouvrir sa braguette. Je descends ses boxers, tranquillement, en frôlant chaque nouveau bout de peau que je découvre du bout de ma langue. Puis...

Rien.

Il est mou comme de la guenille.

Fuck.

J'essaie de ne rien laisser paraître de ma déception, et je me mets au travail avec l'application d'une première de classe qui veut une étoile dorée sur son devoir. Mes mains semblent lui faire de l'effet et j'ai une lueur d'espoir. Il a les yeux fermés, l'air concentré. Je continue de le branler et j'utilise ma langue à bon escient. Team work. Il échappe un grognement, c'est bon signe. Comme il est pas complètement bandé, je le prends au complet dans ma bouche, et je le suce fort en y mettant tout mon talent et en le regardant dans les yeux. Ses mains agrippent mes cheveux. Après quelques minutes, je perds patience, et on est toujours pas plus près d'une érection qui a du bon sens. Je m'arrête.

— Euh... Est-ce qu'y a quelque chose que t'aimerais que j' fasse ?

— J'suis désolé, Camille. J'ai fumé beaucoup, j'pense que ça marchera pas, ce soir.

— Oh, j'comprends. C'est pas grave.

Sans proposer de me rendre la pareille, il enchaîne.

— Veux-tu rester dormir ?

— J'sais pas trop...

— Mon lit est vraiment confo, j'te jure.

Il me tasse un peu pour remettre ses boxers, puis me couche sur lui et m'enlace. J'ai la tête lourde à cause du joint et de l'alcool et ça me tente pas de ressortir dans le froid. J'accepte.

— Viens, j’vais te prêter un de mes t-shirts. Ça va te faire comme une jaquette !

Pas exactement le sexy talk que j’espérais.

Dimanche 4 décembre

10 h 03, dans le lit

(effectivement très confortable) de Pete.

Je me réveille, mon vieux eye-liner tout collé. À côté de moi, Pierre--Étienne dort la bouche ouverte, en ronflant discrètement. Je décroûte mes yeux, replace mes cheveux en me regardant dans l’écran de mon cell, et vérifie que mon haleine du matin ressusciterait pas un mort. Puis, je me recouche sur l’oreiller douillet. I woke up like this, quoi.

Il doit sentir ma bougeotte, puisqu’il ouvre soudainement les yeux. Il s’étire en lâchant un gémissement exagéré et se tourne vers moi, tout sourire.

— Bon matin, madame ! Bien dormi ?

— Oui, vraiment full.

Cette fois, je mens même pas.

— Ton lit est fou ! Un nuage !

— J’le sais. C’est un peu morbide, mais c’était à ma grand-mère. Elle venait juste de l’acheter quand elle est morte, et mes parents me l’ont laissé. Le couvre-matelas est en vraies plumes d’oie pis toute !

— Fancy ! Oh, faque, si on est dans le lit de ta grand-mère morte, penses--tu qu’elle va venir nous hanter si j’té frence ?

Il rit.

— Pantoute. Elle était ben ouverte d’esprit !

On s’embrasse doucement. Il goûte le vieux joint et j’haïs pas ça. Je pense à essayer une manœuvre pour initier un deuxième round, après ma flasque déception d’hier, mais il m’en laisse pas le temps.

— Ça te tente-tu que j’té fasse à déj’ ?

C'est pas l'envie qui manque. Je resterais bien avec lui pis son grand corps chaud un petit bout de la journée. Mais un détail m'en empêche : mes intestins s'énervent. Et j'irai certainement pas faire plus qu'un petit-pipi--de-fille-cute dans la toilette adjacente à sa chambre aux murs en carton.

— Hum, c'est gentil, mais j pense que j vais retourner chez moi. J'suis un peu barbouillée d'hier. On pourrait déjeuner ensemble une autre fois ?

— Ben oui, pas de problème. Mais reste au moins pour un café ?

Mon transit en retenue ne survivra jamais à une dose de caféine.

— J'dirais pas non à un jus d'orange. J'ai la bouche sèche en ta'.

— Deux jus d'orange, coming up !

Il se lève, enfle son grand chandail de la veille, ouvre les rideaux pour laisser entrer un peu de la lumière du matin et sort de la chambre. Je l'entends verrouiller la porte de la salle de bain. Les bruits qui émanent des murs-papier-de-soie ne laissent aucune place à l'interprétation : lui, il a pas le rectum gêné pour une cenne. Ça m'écœure un peu, mais je l'entends se laver les mains. C'est déjà ça.

Il revient une dizaine de minutes plus tard.

— Bon, j'pensais avoir du jus, mais non. J'ai des clémentines, par exemple. Et de l'eau, pour les bouches pâteuses.

Il dépose les verres sur la table de chevet, me lance un fruit et s'installe dans le lit. On pèle nos agrumes les jambes entrelacées, au chaud sous sa couette lourde. Je lui montre comment je suis capable d'éplucher ma clémentine entièrement, pour laisser la pelure presque intacte. Il fait semblant d'être impressionné et suggère, pince-sans-rire, de mettre à jour mon CV pour y ajouter ma compétence extraordinaire. Je déteste habituellement les sleepovers, encore plus les matins d'après, mais là, je suis bien – même si pleine de gaz.

— Raconte-moi donc ta vie, pendant qu'on déjeune. À part être une experte de l'épluchage, elle fait quoi, la belle Camille ?

Je me dis que je peux bien me retenir une couple de minutes de plus.

Dimanche 4 décembre

12 h 22, dans le Uber en route vers mon appart’.

— Ouin, ç’a pas l’air d’avoir dormi beaucoup ! Grosse nuit, mam’zelle ?

Le chauffeur du Uber, un gars dans la quarantaine avec des lunettes de soleil sport en plastique rouge, me fait un grand sourire grivois, dévoilant ses dents bien jaunies par la cigarette. Je décide de pas répondre, et je lui fais une moue pincée dans le rétroviseur.

— Bon, on s’en va sur De Lorimier. C’est chez vous, ça ?

Drôle de question. Je prends pas de chance : better safe than sorry.

— C’est chez mon chum.

— Un maudit chanceux, lui !

Y a rien comme appartenir à un autre mâle, même imaginaire, pour être certaine de se faire crisser patience. Il se la ferme et monte le volume de la radio. L’animateur chiale sur quelque chose une couple de décibels plus fort.

Mon chauffeur tente quelques remarques sur la météo et le trafic, mais je reste coite : j’ai juste envie de chier, me démaquiller, prendre un long bain et manger la boîte de Kraft Dinner qui m’attend sagement dans mon armoire. No small talk pour moi aujourd’hui, mon homme. Il me dépose devant chez moi et, sur le trottoir, je fais semblant d’être occupée à chercher mes clefs dans ma sacoche – même si elles sont dans mes poches – jusqu’à ce qu’il disparaisse au coin de la rue. Puis, je débarre la première porte à gauche et m’enferme dans mon repaire.

Dimanche 4 décembre

23 h 35, dans mon bain plein de mousse.

Message reçu sur Tinder :

hey

u up ???

wanna fuck

...

bitch

ur not even pretty

— Alessandro, 36 ans.

Lundi 5 décembre

9 h 17, au bureau.

Courriel reçu :

Bonjour ma belle nièce,

J'espère que tu te portes bien...

J'ai quelque chose à te proposer. Veux-tu m'envoyer ton CV ? On travaille avec une agence de relations publiques ici, et le président est mon grand chum. On joue au golf ensemble. Il cherche une nouvelle conseillère, je lui ai dit que tu serais parfaite pour la job...

Il veut te rencontrer. Je pense que ça pourrait être vraiment bon pour toi d'aller lui parler.

Envoie-moi ça quand tu as deux minutes...

Dis bonjour à ta mère !

Gilles

Traduction :

Ta mère m'a dit que tu haïssais ta job, pis comme j'suis pas full présent dans vos vies depuis la mort de mon beau-frère, j'me sens coupable de pas t'aider, même si, au fond, j'm'en fous un peu. Voici une perche, tu pourras pas dire que j'ai jamais rien fait pour toi !

Lundi 5 décembre

12 h 41, au gym.

— Vas-tu lui envoyer ton CV ?

— J'sais pas...

— Tu devrais.

— T'es tannée de m'voir la face tous les jours, dis-le donc !

Chacune sur un vélo stationnaire, on jase plus qu'on s'essouffle. Une fois par semaine, Ju et moi allons nous donner bonne conscience au gym du building, dont l'abonnement nous est gracieusement fourni par GDC. Des employés crevés après une session de course en pente sur un tapis roulant, ça chigne moins, j'imagine.

J'augmente la cadence.

— Come on, J-dog. Faut suer tout l'alcool qu'on a bu dans les dernières semaines !

Elle pousse le levier de résistance de son vélo en lâchant un cri de désespoir exagéré.

— Justement, parlant d'alcool pis de mauvaise décision : j'ai revu Steve, hier. On est allés boire un verre.

— Ah ouais ? Pourquoi tu me l'as pas dit avant ?

— T'es tellement obnubilée par le beau Pete, j'pense même pas que l'info se serait rendue à ton cerveau.

— Hen, même pas !

— Cam, chaque message texte que tu m'as envoyé hier commençait par *Pete a dit que*.

— Pfff. Non.

— De toute façon, j'avais pas besoin que tu me refasses chier avec tes analogies de *Radio Enfer*.

— Tu comprends pas mon humour. C'était l'fun, au moins ?

— C'était okay.

— Juste okay ?

Elle arrête subitement de pédaler et change de sujet.

— On va-tu faire des redressements assis ou quelque chose ? J'me sens molle.

On se déplace vers les tapis matelassés au fond du gym, près desquels des gars en camisoles fluos se checkent les pecs dans le miroir, David Guetta dans les oreilles. Je m'étends sur le dos, Julianne s'installe à mes pieds et pose ses mains sur mes running shoes pour me tenir au sol.

— Okay, give me fifty, champ !

Je commence ma série avec entrain, mais m'épuise rapidement. Good god que je suis pas en forme. Ju appuie un peu plus fort sur mes souliers et m'encourage à continuer. *Awaille, guédaille !* Une bretelle de sa grande camisole en coton glisse sur son épaule. J'entrevois son soutien-gorge de sport qui cache mal de gros bleus sur ses seins. Je sursaute.

— Mon dieu, c'est quoi ça ?

— Ah, euh... C'est hier, on a...

— Il aime ça rough, notre Stev-o ?

Je m'esclaffe. Elle replace rapidement sa bretelle, détourne le regard et me répond sèchement.

— On peut dire ça comme ça.

— Ça fait-tu mal ? Es-tu correcte ?

Elle répond un *oui, oui c'est pas grave là*, la gorge serrée. Mon sourire s'éteint et l'envie d'aller briser des jambes me prend soudainement.

— Ju, raconte...

— Bah. J’sais pas.

— Niaise pas.

— Après la bière – on est allés juste à côté de mon appart’, sur Beaubien – j’l’ai invité chez nous. On neckait sur mon sofa, c’était ben correct, mais il a commencé à être un peu rough. Tsé, tu me connais, j’haïs pas ça, le rough sex, habituellement. Mais il a fini par vraiment me faire mal, faque j’lui ai dit d’arrêter...

— Pis là ? Il a arrêté, j’espère ?

— Pendant un bout, oui, mais il a recommencé. Il a mis ses mains autour de mon cou pis... il a commencé à genre... me mordre, esti. Comme un chien. J’sais comme pas comment l’expliquer.

Sa voix tremble.

— Pardon ?

— Ouin. C’est des marques de dents, que j’ai. C’est un débile, sérieux. Y a fallu que j’m débattre pour qu’il arrête. Pis, après, j’l’ai mis dehors cul par-dessus tête : il a même pas eu le temps de remettre ses souliers !

— Oh, seigneur ! J’suis tellement désolée, mon chat. T’aurais dû m’appeler !

— Le pire, c’est qu’il avait même pas l’air de comprendre pourquoi j’capotais. Il m’a regardée comme si c’était moi, la câlisse de folle.

Je me sens affreusement mal d’avoir ri, de pas avoir compris. J’essaie de me rattraper.

— Est-ce qu’y a quelque chose qu’on peut faire ?

— Qu’est-ce t’en penses ?

— Ben, on sait où il travaille...

— Pis on va faire quoi ? Écrire à son boss que son employé pense que les filles sont des chew toys ? Ça changera rien...

— Ouin... Envoie sa photo au groupe de filles célib’, au moins. Esti, hen.

Un ange passe. Je lui arracherais les ailes tellement je bous par en dedans. Des fois, j’aimerais ça, être un grand gars de six pieds mille plein de

muscles pis aller casser des yeules. Je sais ni quoi dire ni quoi faire, alors je me tais. Ju brise le silence.

— Tsé, j’aurais peut-être dû être plus ferme, plus claire. Ou le mettre dehors plus tôt...

— Julianne, franchement. Tu l’sais très bien que c’est pas ta faute.

— Ouais, ouais...

Dire que j’ai passé la matinée à lui parler du courriel de Gilles pis du pénis de Pete, sans me rendre compte qu’elle était pas dans son assiette, alors qu’elle, elle devine mes états d’âme presque avant moi. Je m’haïs, des fois, d’être toujours autant dans ma tête.

Une maudite narcissique à marde.

Je m’approche pour la serrer dans mes bras, mais elle m’arrête.

— Si tu me fais une caresse, j’vais pleurer. Pis mon eye-liner est parfaitement symétrique, aujourd’hui. Faudrait pas gâcher ça.

Elle rit jaune, je vois rouge.

— Si j’le vois quelque part cet enfant de chienne là, j’lui casse les deux palettes. Il pourra pu’ mordre personne, j’té le jure.

— Bon, okay. Tasse-toi, la justicière, c’est à mon tour de me faire des abdos.

Elle remet son masque de guerrière, attache ses longs cheveux en chignon haut et s’enfile cinquante redressements assis sans broncher. J’ai même pas besoin de lui tenir les pieds.

Julianne s’arrange toujours toute seule.

Lundi 5 décembre

**17 h 02, en direction du bureau
de Dre Gauvin.**

Avant de quitter le bureau, je passe par le cubicule de Ju et lui laisse une barre de chocolat au beurre de pin’, sa préférée, et un Post-It sur lequel j’ai

écrit *all boys are bastards*, mais au moins on s'a pis je t'aime. J'espère que ça m'absoudra de mon manque d'empathie et de mots de tout à l'heure.

J'arrive à la clinique de Dre Gauvin avec une douzaine de minutes d'avance, comme d'habitude. Étrangement, j'ai hâte de monologuer devant elle, aujourd'hui. Y m'semble que j'ai beaucoup de trucs à me sortir de la tête.

Elle m'ouvre la porte, vêtue d'un grand châle laineux en patchwork. Je suis certaine qu'il sent le parfum de madame cher, capiteux et réconfortant, mais je vais quand même pas la sniffer pour m'en assurer. Je m'installe sur le canapé sans même enlever mon manteau. Je grelotte encore : dehors, on commence vraiment à geler.

— J'ai eu ma première date depuis longtemps : c'était de la marde. Pire que j'pensais. Ça m'a angoissée sur le coup, mais on dirait que ça me tente pu' d'en parler. J'ai fait le tour. Thank you, next, comme dirait l'autre, hen.

— ...

— Il s'est passé quelque chose avec Julianne, aujourd'hui. Elle a vécu de quoi de pas l'fun, pis j'ai pas vraiment été là pour elle. J'ai de la misère à être présente. On dirait que j'ai les yeux tournés par en dedans, fixés sur mon cerveau en permanence. Ça me fait sentir cheap as fuck, quand j'ai l'impression de pas bien lire le monde que j'aime. Pis maudit que ça m'arrive souvent. Ça doit être l'anxiété ? Ou j'suis juste une grosse égoïste ? Peut-être les deux.

— ...

— Julianne est toujours là pour me ramasser. J'pourrais vraiment être une meilleure amie... mais en même temps, elle est tellement secrète ! Moi, j'suis un livre ouvert, j'parle tout le temps. C'est plus facile. Quand elle parle, elle, on dirait toujours que tout va numéro un. Je l'envie, souvent, à cause de ça...

— ...

— En tout cas. J'aurais dû moins mémérer sur Pete pis l'écouter plus. Ah, Pete ! Fallait que j'parle de ça, aussi. Dans le fond, en fin d'semaine, Ju m'a invitée à une soirée avec plein de monde que j'connaissais pas. Long story

short : j'ai rencontré quelqu'un de pas pire intéressant, j'pense. C'est un peu tôt pour dire, mais maudit que c'est rafraîchissant de rencontrer quelqu'un dans la vraie vie ! M'a dire comme ma mère, le monde se parle pu'...

— ...

— Donc, Pierre-Étienne, son nom. Il est grand pis beau pis l'fun. Il a pas l'air trop tata. J'ai dormi chez lui, mais y s'est rien passé. C'est pas faute d'avoir essayé... J'avais même pas trop bu, en plus ! Là, j'attends de ses nouvelles. J'suis pas mal certaine qu'on va se revoir, mais c'est pas moi qui vais lui écrire en premier ! Non, madame.

— ...

— Ou peut-être que j'devrais ? Des fois, ma fierté m'empêche de faire des affaires. J'sais pu' si c'est du self-respect, si j'me protège ou si c'est de l'orgueil mal placé. D'ailleurs, parlant d'orgueil, y a ma mère qui est allée supplier mon oncle de m'aider à me trouver une nouvelle job, même si j'lui ai rien demandé. Là, il veut que j'rencontre un gars d'agence... J'sais même pas si j'ai vraiment envie de quitter GDC. J'veux dire, j'suis confortable, c'est pas la pire des jobs. Y a Julianne, aussi.

— ...

— Peut-être que j'devrais aller lui parler, au directeur de l'autre boîte, juste pour voir. Ça m'oblige à rien, tsé. Pareil pour Pete : j'pourrais mettre mes culottes pis lui envoyer un p'tit message pour lui faire part de mon intérêt. Ça non plus, ça m'engage à rien ! Ça met juste les affaires au clair, les cartes sur la table...

— ...

— En même temps, j'voudrais pas avoir l'air gossante ou de la fille qui veut trop. On s'est vus pas plus tard qu'hier. Faut que j'me laisse désirer ! Mais tsé, il a pas full performé. Sexuellement, j'veux dire. J'voudrais pas qu'il pense que j'veux pu' jamais le revoir à cause de ça. Moi, être lui, j'serais gênée. Croyez-vous qu'il est gêné ?

— ...

— Ouais, j'pense qu'un mot d'encouragement ferait pas de torts. Quelque chose de drôle pis de cute. Pis, fuck that, j'vais accepter la rencontre avec

l'agence. Faut sortir de sa zone de confort, des fois, hen ?

— C'est tout pour nous aujourd'hui.

Une heure de déblatérage.

100,00 \$

Merci.

Lundi 5 décembre

**19 h 11, dans ma cuisine, en attendant
que l'eau de mes pâtes bouille.**

Message texte envoyé à Pete :

J'me sens vraiment en forme, aujourd'hui. Ça doit être toute la vitamine C qu'on a ingérée, hier. J'te dois quelques agrumes, d'ailleurs !

La prochaine fois, on les mangera dans mon lit. xx

Mardi 6 décembre

**16 h 17, en route vers l'agence CIRK,
au centre-ville.**

Yo, Ju ! J'ai dit à René que j'avais rendez-vous pour un PAP test pis qu'il fallait que je parte tôt. S'il t'en parle, j'ai un q-tip dans le vagin, okay ?

Pas d'troubles, j'te couvre.

Et bon meeting, tu me raconteras. xx

PS : Si l'monsieur veut te

jouer dans l'vag', tu dis non, okay ?

Je lui réponds une série d'émojis niaisieux. Je regarde mes messages pour une deux centième fois : toujours pas de réponse de Pete, même si je vois qu'il a vu mon message (à 20 h 22 hier, pour être précise). Après quelques minutes de marche depuis la station McGill, j'entre dans la grande tour où se trouvent les bureaux de CIRK. Je scrute le panneau qui recense les

différentes compagnies qui occupent le building, et vois que mon peut-être-futur-employeur se trouve au dernier étage. Fancy. Je prends l'ascenseur et je suis un peu nerveuse. Mes mains sont moites. C'est con, je la veux même pas, la job.

J'ai envoyé mon CV à mon oncle Gilles pas plus tard que ce matin, et il m'a booké une rencontre quelques heures plus tard. Efficace, la troupe du cirque ! Je dois leur donner ça. Ça tombe bien, je me suis forcée, outfit-wise, aujourd'hui. Je porte un pantalon noir taille haute, des souliers Oxford plateformes en cuir et une chemise vintage à manches courtes en denim délavé. Une parfaite tenue de fille cool et profesh', mais qui s'en fait pas trop avec le protocole, tsé. Je suis ni trop sexy, ni trop prude, et j'ai coloré mes lèvres d'un rouge vif pour compléter mon look, à la suggestion de Julianne. *Sans ça, t'as trop l'air d'un p'tit gars. Mets donc toutes les chances de ton bord !*

J'arrive finalement au vingt-troisième étage. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur un espace ouvert rempli de bean bags, avec un comptoir-bar et une incroyable vue sur la ville. Une dizaine d'employés s'affairent derrière l'écran de leur MacBook – surtout de jolies jeunes femmes en vestons colorés, qui ont l'air d'anciennes étudiantes du HEC, d'avoir des géniteurs cardiologues et d'être bonnes au volleyball. La réceptionniste m'accueille avec un grand sourire de fille qui a eu des broches pendant longtemps. Elle prend mon manteau et m'offre poliment un verre d'eau que je refuse. *Monsieur Tremblay va venir vous chercher, il finit un appel. Ce sera pas trop long, vous pouvez vous asseoir.*

Je me demande si j'en ai trop fait, avec mon rouge à lèvres criard. Trop tard, j'ai pas le temps de l'enlever. Je respire et je profite de ces quelques minutes d'attente pour observer les employés à la dérobée. Ils ont l'air occupés, mais ils se lancent une blague ou un commentaire une fois de temps en temps et rient fort. Ils sont tous seuls derrière leurs ordinateurs, et personne n'occupe les poufs mis à disposition. Sur le comptoir-bar traînent des restants de snacks : quelques muffins, un panier de fruits où il reste seulement des bananes, un sac de noix mélangées presque pas entamé. Il est 17 h 45, et aucun des employés n'a l'air d'avoir terminé sa journée, encore moins d'être sur le point de s'en aller. Ça me fait soudainement apprécier

mon neuf à cinq moins quart. Perdue dans mes pensées, je sursaute quand monsieur Tremblay me tape enfin sur l'épaule.

— Aaah, la fameuse Camille ! Heureux de faire ta connaissance. Moi, c'est Bernard.

Il est assez grand, bedonnant, et a les cheveux courts et grisonnants, fraîchement coupés. Il porte une chemise à carreaux sans cravate, un veston ouvert et des lunettes en plastique bleu marine. Il doit penser qu'elles le rajeunissent. Je suis certaine qu'il fait du ski, qu'il possède un bateau et que ses enfants fréquentent Brébeuf.

Il me serre la main fermement.

— Gilles m'a tellement parlé de toi, j'avais pas le choix de te rencontrer aujourd'hui. On peut se tutoyer, hen ?

— Euh, oui. Absolument.

— Cool. Viens, on va aller dans mon bureau ! On sera plus tranquilles.

On traverse de l'autre côté du building en empruntant un corridor qui donne sur une grande salle de conférences vitrée. La vue de son bureau en coin est impressionnante. Il remarque l'admiration sur mon visage.

— C'est beau, hen ? Ça m'inspire toujours, même après des années.

— J'comprends pourquoi.

Il s'installe derrière son bureau en verre et en acier, sur une chaise en cuir qui doit valoir plus cher que ma voiture. Il me toise du regard, les bras croisés et l'air amusé. Je sais ni quoi dire ni quoi faire de mes deux mains. Il se lève soudainement.

— Tsé quoi ? Attends, minute !

Il sort, et revient rapidement avec une bouteille de vin blanc et deux petits verres au logo de sa compagnie : un chapiteau minimaliste décoré de la lettre C. Il s'installe sur la chaise design en plastique à côté de la mienne. Il se déplace et m'invite à faire de même, pour qu'on se retrouve face à face.

— C'est pas une vraie entrevue, après tout. On se rencontre, pis that's it ! Et il est passé cinq heures, on a l'droit.

Il me fait un petit clin d'œil en ouvrant la bouteille nonchalamment, comme un gars qui en a vu d'autres. Il sent le bouchon, pousse un petit soupir de plaisir, et nous sert. Même si je trouve ça un peu étrange – ça reste une rencontre professionnelle –, j'accepte le verre qu'il me tend : ça va me calmer les nerfs. On trinque et on boit une gorgée en se regardant dans les yeux. Je sens mes joues se réchauffer, sans trop savoir pourquoi.

— Faque là, Camille, j'aimerais ça faire semblant que j'te connais pas, mais j'sais à peu près tout de toi. Tsé, ast'heure, les employeurs regardent les réseaux sociaux des candidats potentiels. On peut bien sizer quelqu'un, avec ces p'tites affaires là.

Je sais pas s'il pense m'apprendre quelque chose, mais je réponds du tac au tac.

— Tant mieux, alors. J'ai rien à cacher, et on vient de sauver quinze minutes. Time is money !

Il rit, et je me trouve game.

— J'aime ça : t'as l'air d'avoir du front tout le tour de la tête, toi. C'est ce que j'recherche, chez mes employés : de l'intelligence, du guts pis de l'humour !

Ça, pis qu'ils aient un vagin et qu'ils s'habillent en taille small au Dynamite, j'imagine.

— Comme ça, t'aimes pas ta job actuelle ?

Je décide de mentir, pour avoir le plus gros bout du bâton.

— En fait, j'l'adore, mais c'est trop confortable. Stagner, ça m'endort. J'suis une fille de défis ! Alors j'me suis dit que j'explorerais mes options.

Il acquiesce. *Je comprends, j'suis pareil.* Je lui parle un peu de mon travail, puis il passe trente minutes à me raconter son parcours et le fonctionnement de sa business *qu'il a bâtie from the ground up*. Quand il reprend enfin son souffle, j'en profite pour lui poser une question.

— Pourquoi avoir appelé l'agence CIRK ?

— Tu connais l'expression *not my circus, not my monkeys* ?

— Euh, oui, m'semble.

— C’est comme ça que ça marche, ici. On règle les problèmes de nos clients et on pose pas plus de questions que nécessaire. Action, solution : c’est tout. Le reste, c’est pas de nos affaires.

— Je vois.

Je vois pas.

— D’ailleurs, c’est un peu la seule chose qui m’inquiète, vu ton profil. J’ai remarqué, sur tes réseaux sociaux : t’es féministe, t’es de gauche, t’as des opinions, tu parles fort...

— J’suis pas certaine de comprendre.

— Qu’est-ce que tu ferais, mettons, si j’tte demandais de monter une campagne pour rétablir l’image d’une compagnie où le patron est pogné dans un scandale de harcèlement sexuel ?

— J’démissionnerais.

Il s’esclaffe pendant que je prends une grosse gorgée du vin qu’il vient de me resservir, en réalisant que ma réponse était sûrement pas la plus diplomate. L’alcool me rend candide.

— C’est bien ce que j’pensais.

— J’sais que c’est pas ce que tu voulais entendre, mais c’est la vérité, au moins.

— T’es une p’tite vite, toi. Pis t’es honnête. J’haïs pas ça.

Il se lève et va s’asseoir derrière son bureau, comme si notre moment business-casual était terminé.

— Ça fait que, il me manque une conseillère. Pis j’pense que tu compléterais bien mon équipe.

— Justement, parlant d’honnêteté : tu l’sais que j’ai aucune expérience en relations publiques, hen ? Moi, mon truc, c’est la rédaction...

— J’le sais, mais j’aime les défis, moi aussi. Pis j’suis pas trop inquiet : j’size bien le monde, d’habitude. Tu commences à cinquante-cinq mille piasses par année, pis ça augmente vite, si tu travailles fort. L’équipe est l’fun, tissée serrée. Les horaires sont rushants, mais t’as trois semaines de

vacances, direct en partant. Pis moi, j'trouve ça important que mes employés grandissent, évoluent au sein de la business. Qui sait, c'est peut-être toi qui auras le beau bureau en coin, un moment donné !

Il me ressert du vin par-dessus sa pile de dossiers. J'ai l'impression qu'il voit des atouts en moi que je suis pas certaine de posséder. J'ai à peu près pas parlé durant notre entretien : comment est-ce qu'il peut être certain que je fasse la job ? Je sais pas si c'est le vin cher qui passe de travers, mais j'ai une drôle de boule dans l'estomac.

— C'est vraiment une belle offre, je, euh...

— Écoute, j'sais que c'est pas une décision qui se prend sur un dix cennes. Penses-y, pis redonne-moi des nouvelles dans une couple de jours, okay ?

— Ça marche.

Je finis ma coupe à grosses lampées pendant qu'il me parle du chalet qu'il est en train de se faire construire à Mont-Tremblant. *C'est là qu'on va faire le party de Noël, l'année prochaine !* Puis, il m'embrasse sur les deux joues et je quitte les lieux, la tête qui tourne un peu.

— J'attends de tes nouvelles, Camille ! On ferait un beau team, fie-toi sur moi.

Mercredi 7 décembre

10 h 12, dans le cubicule de Julianne.

— Du vin ? Mon dieu, un bouquet de roses pis des chandelles, tant qu'à faire !

Les fesses accotées sur le bureau de Ju, encombré d'un million de dossiers, de vieux cafés et de différentes teintes de vernis à ongles, je lui raconte mon entrevue peu conventionnelle de la veille.

— J'veux dire, il était pas méchant... Mais j'pense pas que c'est la job pour moi.

— Surtout que tu travaillerais deux fois plus fort, pour, genre, même pas dix mille piasses de plus par année...

— On le sait ben, toi tu prêches pour ta paroisse, hen ! Tu t’ennuierais trop de moi.

— Même pas ! J’serais soulagée. Enfin, la sainte crisse de paix !

Elle rit et m’enlace brièvement.

— Non, mais, sans niaise : écoute ton gut feeling, Cam ! Si tu l’sens pas, c’est correct de refuser.

— T’as raison, j’veais lui écrire. Merci, mais non merci.

Je me perds dans mes pensées, déjà en train de rédiger le courriel dans ma tête. Mon amie me ramène à l’ordre.

— Ah, moi j’veais super bien, merci de me l’demander !

— Fuck, sorry babe. Ça va ?

— Meh.

Elle se penche vers l’avant et ouvre le col de sa chemise pour me laisser entrevoir les marques de dents foncées, devenues presque violacées, qu’elle a sur le chest. Il est pas allé avec le dos de la molaire, le sale.

— As-tu eu de ses nouvelles ?

— Non, pis j’en veux pas non plus. J’veux juste mettre ça derrière moi. Pis me faire payer des bouteilles de vin par des riches CEO, moi itoooooooo !

— Esti que t’es conne.

Je eyeroll en souriant, quitte son bureau et retourne m’installer dans le mien, pas mal plus en ordre. J’utilise mon courriel personnel pour envoyer un message à Bernard. *C’est pas toi, c’est moi*. Une bonne chose de faite ! Je consulte mon téléphone : toujours pas de nouvelles de Pete. Je le vois en ligne, pourtant. Je ravale ma déception et je l’envoie chier dans ma tête. Fuck him. Pas besoin de ça dans ma vie, moi, un gars qui bande mou, de toute façon, hen.

Pour me changer les idées et pour faire différent, je décide de lâcher Facebook et de travailler pour de vrai.

Mercredi 7 décembre

15 h 22, au bureau.

Courriel reçu :

Bonjour Camille,

J'espère que tu vas bien.

J'aimerais t'emmener souper pour qu'on discute davantage du poste que je te propose. Je pense réellement que c'est une belle opportunité pour toi, même si je comprends tes réticences. Laisse-moi te faire un pitch de vente en bonne et due forme, et si tu n'es toujours pas intéressée, je te laisse aller. Promis !

Es-tu libre jeudi, après le travail ? Choisis un resto que tu as envie d'essayer, c'est moi qui invite !

J'attends de tes nouvelles.

Bernard

Mercredi 7 décembre

19 h 45, dans mon bain.

Bien calée dans trente centimètres d'eau bouillante qui sent l'eucalyptus, je balaie rapidement du bout du doigt les profils d'hommes entre trente et quarante ans à moins de cinq kilomètres de moi. Après quelques minutes, ils finissent par tous se ressembler : un gars à la pêche qui tient une grosse truite, un gars qui se prend en selfie en bedaine dans un miroir sale, un gars qui fait la moue sur le siège conducteur de son char, un gars fier de flatter un tigre drogué en Thaïlande, un gars au sourire Crest, les bras croisés, style vendeur de chez Remax, un gars orange avec des tatouages tribaux qui a visiblement croppé son ex de la photo. La sonnerie de mon téléphone interrompt mon incursion dans cette faune idyllique : c'est ma mère. Je réponds.

— Eille, si c'est pas la chasseuse de têtes en personne. J'savais pas que tu t'étais recyclée en madame des ressources humaines, Louise.

— Franchement. Faque, comment ça s'est passé ? Gilles m'a écrit, ce matin.

Je lui raconte rapidement ma rencontre, mon refus poli et l'invitation de Bernard.

— Ben là, il veut-tu juste coucher avec toi, cou'donc ?

Je me suis passé la même réflexion, mais l'entendre de sa bouche m'insulte.

— Tu sauras que j'ai aussi quelque chose entre les deux oreilles, m'man. Il voit mon potentiel, c'est flatteur.

— Oui, oui. C'est pas ce que j'voul...

— Faque j'vais y aller. J'vais lui donner une chance.

— Tu fais bien, tu fais bien... Mais sois prudente, hen ?

— S'il me kidnappe et m'attache dans sa grosse baraque dans le Nord pour que j'devienne son esclave sexuelle, ce sera ta faute ! C'est toi qui as initié tout ça.

— Eh que t'es niaiseuse ! Dis pas des affaires de même.

Elle prend quelques minutes pour me parler de la couleur de ses nouvelles armoires *qui fittent pas avec le reste de la cuisine, c'est l'enfer* et de son beau Philippe, qui l'encourage à courir son premier demi-marathon avec lui, au printemps. Mes doigts sont plus que ratatinés et l'eau de mon bain tiédit. Je coupe court à la conversation. Ma génitrice me souhaite bonne chance pour ma rencontre du lendemain et je raccroche en lui promettant de lui donner des nouvelles et d'essayer de pas me retrouver enchaînée dans une cave à vin.

Presque au même moment, un message de Pete apparaît sur mon écran. Ma poitrine se serre.

Hey ! S'cuse-moi, j'ai complètement oublié
de te répondre. Ça te tente-tu qu'on mange d'autre chose que
des oranges ensemble, demain soir ? J'pourrais cuisiner !

Allô ! J'aurais aimé ça, mais j'ai déjà quelque chose de prévu.
On se reprend ?

Je suis fière de ma shot. Ça lui apprendra à me faire attendre, à m'oublier. Nobody puts Camille in the corner, kin toé. J'attends qu'il me propose quelque chose d'autre, mais mon téléphone reste silencieux. J'ai un petit pincement au cœur : ben câline, il devait pas vouloir me voir tant que ça. J'essaie de penser à autre chose. J'ouvre mon courriel et je réponds à l'invitation de Bernard. Demain, dix-neuf heures, au nouveau bar à vin hip de la Petite-Bourgogne. Je veux l'essayer, et c'est trop cher pour mes pauvres moyens. Une pierre, deux coups, comme on dit.

Je sors de l'eau, grelottante. Je m'emmitoufle dans ma vieille robe de chambre en ratine jaunie et me glisse sous mes draps. J'ouvre YouPorn et je me masturbe rapidement sur une vidéo intitulée *young women with big tits sleep with old boss for money*. J'atteins l'orgasme en quelques minutes et j'efface tout de suite mon historique, mi-honteuse, mi-anxieuse.

L'humain est une créature complexe.

Jeudi 8 décembre

10 h 45, dans une salle de conférences des bureaux de GDC.

J'ai mis une tenue de nonne, pratiquement : une longue jupe noire, des collants opaques et une laine à grosses mailles vert forêt. Et pas de rouge sur mes lèvres, cette fois. Pas question que monsieur Big Shot prenne notre rencontre professionnelle pour autre chose que ce qu'elle est. J'explique ma théorie à Julianne, qui s'empresse de me rabrouer.

— Tsé que c'est pas parce que tu caches ton décolleté que ça va l'empêcher de s'essayer, si c'est ça qu'il veut, hen ? C'est pas comme si t'avais changé de face, depuis la dernière fois que vous vous êtes vus.

— Tu me cruises-tu, ma maudite ?

Assises côte à côte à la table de la plus grande salle de conférences de chez GDC avec les membres de notre département, on attend l'arrivée du grand boss, qui veut sûrement nous jaser de productivité, de motivation, de budget. C'est toujours bien agréable de se faire dire de mettre les bouchées

doubles par un monsieur qui fait quarante-deux fois nos salaires annuels combinés, minimum.

— Parlant de ça, regarde ma date de ce soir, moi.

Elle me montre la photo d'une grande brune aux cheveux longs, avec des yeux bleu clair. Elle ressemble à une jeune Angelina Jolie. Le genre de fille stylée comme une mannequin, même habillée de guénilles XL du Village des Valeurs.

— Saint-sacre, est donc ben belle ! Pourquoi j'aime pas les vulves, moi aussi ?

— T'es pognée avec les sugar dads pis les futurs chauves qui bandent pas.

— J'fais tellement pitié.

— Mets-en.

Notre patron coupe court à notre conversation en entrant nonchalamment dans la pièce avec plus de trente minutes de retard, sa jeune assistante sur ses talons. Full productif, ça, buddy.

Le marché est difficile, les actionnaires s'inquiètent. Il nous parle de potentielles coupures. *Faut ce qu'y faut pour rester concurrentiel !*

Je l'haïs.

Je sens mon téléphone vibrer entre mes cuisses. Je regarde furtivement mon nouveau message sous la table : c'est Pete. J'ai soudainement chaud. Il m'invite à aller monter le mont Royal, samedi matin. Je pousse Ju du coude, et je lui montre mon écran. Elle sourit à grandes dents et me mime un *YEAH*, les deux pouces levés sous la table.

— J'vous dérange, les gurdas ?

Tous les yeux se posent sur nous. On reprend aussitôt un air sérieux et on agrippe nos crayons, prêtes à prendre des notes dans nos calepins, comme des employées modèles.

Je l'haïs encore plus.

Sur un coin de sa page blanche, Ju gribouille une caricature bâclée du boss, les sourcils froncés, sous laquelle elle inscrit *chu pô content*. Je retiens

mon fou rire en essayant de me concentrer sur la question insignifiante d'un des vendeurs.

Je répondrai à Pete un peu plus tard.

De toute façon, ça me fera pas de tort de me laisser désirer.

Jeudi 8 décembre

18 h 45, dans un café, rue Notre-Dame.

Je voulais arriver dix minutes en retard à mon rendez-vous avec Bernard, mais, malgré mes efforts de non-ponctualité, je suis un quart d'heure d'avance. Je commande un thé et je me pose dans le fond du petit café, qui se trouve tout près de notre point de rencontre, pour poireauter. À dix-neuf heures dix pile, je me mets en route.

Je passe la porte du restaurant bondé, aux lumières tamisées. Le décor est d'un éclectisme pensé. Ça sent bon, et les plats sur les tables me paraissent délicieux. Bernard m'attend, installé sur une grande banquette, tout près de la fenêtre. Il a déjà un verre de vin blanc devant lui.

— Ah, la v'là !

Il se lève et m'embrasse chaleureusement sur les deux joues, comme si on avait élevé les cochons ensemble. L'idée me passe par la tête que les gens autour de nous pensent probablement qu'on est sur une date et que je suis une jeune gold digger. Ça me rend mal à l'aise, mais, en même temps, j'haïs pas ça, je sais pas pourquoi. J'ai l'impression d'être dans un film, ou quelque chose du genre. C'est presque excitant.

Je m'installe devant lui et regarde la carte des vins, en faisant semblant de connaître ça. Il me demande si j'ai besoin d'aide pour faire mon choix, mais je le rabroue poliment.

— J pense que j'vais essayer ce p'tit blanc bio. J'aime ça, goûter à des trucs que j'connais pas, un peu au hasard.

Le serveur, un Français du Sud à l'accent à couper au couteau, vient nous voir, bloc-notes en main. Alors que je m'apprête à lui demander une coupe, Bernard m'interrompt et lui commande plutôt une bouteille.

— J’vais y goûter avec toi !

Sans me demander mon avis, il indique aussi au frenchie qu’on est prêts à manger. Il regarde l’ardoise avec attention, une main devant la bouche.

— T’es pas végétarienne, hen ?

— Nonon.

— Fiou. Faque on va te prendre chacun des plats à partager, s’té plaît.

Je fais un calcul rapide. Quinze plats, à vingt dollars chacun. Trois cents balles.

Il doit lire la stupéfaction dans mes yeux de gourmande.

— R’garde, au diable la dépense. On passe un bon moment, là ! Pis j’suis un épicurien, j’suis comme toi : j’aime ça essayer des nouvelles affaires.

C’est pas moi qui vais me plaindre, même si je trouve qu’il en beurre épais. Quelques minutes de small talk plus tard, notre bouteille arrive ainsi que les premières assiettes. Je trouve ça étrange de manger dans les mêmes plats que lui, c’est un geste intime, je sais pas, mais j’essaie de ne pas le laisser paraître. *À la bonne franquette*, comme il dit.

— Bon, Camille. J’pense que tu fais une erreur.

Il prend son air de mentor concerné et me fait un discours sur les opportunités que la vie nous envoie, les chances qu’on doit prendre, la zone de confort de laquelle on doit sortir le plus souvent possible pour avancer. Il est bon, le petit maudit. C’est sa job de convaincre le monde, après tout. Il vient jouer sur mon orgueil. *Moi, j’pense que t’as peur de ton potentiel.*

Il pèse pas ses mots. Notre bouteille de vin est presque finie, déjà. Mal à l’aise, j’ai bu vite. Je me sens un peu sur la brosse. Plus confiante, et en pleine possession de mes moyens, aussi. Je sais pas si c’est l’alcool ou le fait qu’il vante mes extraordinaires qualités depuis trente minutes.

— Okay, okay. Mettons, là. *Ad-met-tons* que j’accepte. J’veux pas dealer avec des agresseurs ou des gros machos. C’est un plan pour que j’m’haïsse.

— C’est pas les clients que j’t’aurais confiés, de toute façon. J’té l’dis : j’té size !

— Pis j'travaille pas en veston, moi. C'est pas confortable.

— Tu t'habilles comme tu veux, on est pas en 1950.

Je finis mon verre d'un trait et je pousse ma luck, tant qu'à faire.

— Pis j'start à soixante-cinq mille.

Il rit, soupire et se penche vers l'arrière, bien accoté sur la banquette, refroidi.

— Ah, ça, j'sais pas là, par exemple. Tous mes employés commencent à cinquante-cinq mille piasses...

— J'quitte pas ma job en bas de ça. C'est non négociable.

Voyons, je suis ben game. Je devrais toujours négocier chaudaille.

— Ouin. Tu joues tough. J'aime ça.

Il me fait un clin d'œil que je sais pas trop comment interpréter et boit une longue gorgée, lui aussi, les yeux au ciel, comme s'il réfléchissait. Je renchéris.

— It's a men's world : faut ce qu'y faut. Plafond de verre pis toute.

— Okay, fine. Mais tu l'sais que j'vais avoir des grandes attentes envers toi, à ce montant-là ? Ça vient avec.

— J'ai confiance en mes capacités.

Décidément, l'alcool du monde riche me rend cocky.

— Donc, on a un deal, si j'comprends bien ? Tu commences quand ?

— Après Noël ?

— Une ben bonne nouvelle, j'suis content !

Il me serre la main fermement, par-dessus la table, et fait signe au serveur d'approcher.

— Mon cher, on vient de conclure une entente qui mérite d'être célébrée. On va te prendre une bouteille de champagne !

— Certainement. Laquelle ?

— Ta préférée.

Chin chin, esti.

Jeudi 8 décembre

22 h 45, dans un bar à vin trendy de la Petite-Bourgogne.

Après deux bonnes heures de *on a assez parlé de business parle-moi donc de toi*, on quitte enfin le resto. Ça tombe bien, j'avais franchement pu' rien à lui raconter, et il commençait à être un peu sentimental. Très peu pour moi, tes histoires de divorce, mon loup. Il passe régler à la caisse et j'estime que son petit spectacle de show-off lui a sûrement coûté pas loin de six cents piasses. Il doit mettre ça sur la carte de la compagnie, je peux pas croire. Je me sens presque mal, mais je me rappelle que moi, j'aurais été satisfaite même avec un verre de vin pis deux-trois olives.

On sort dans la froidure de décembre, soûls. On a bu trois bouteilles, en tout et partout, et gaspillé assez de bouffe pour nourrir une famille de quatre.

— T'habites dans quel coin, toi ?

— Rosemont, sur De Lorimier.

— Veux-tu que j'te raccompagne ? J'suis stationné juste en face.

Il me pointe un gros VUS noir. J'ai pas envie qu'il me lifte ; l'intimité d'un habitacle me tente pas, pis, de toute façon, il est ben trop guerlot pour conduire, selon mes standards. Je prends pas de chance : better safe than sorry.

— Ah, c'est gentil de le proposer, mais, en fait, j'm'en vais dormir chez mon chum. Il habite tout près !

Merci once again, mon amour imaginaire.

— T'as un chum ? Tu l'as pas mentionné de la soirée. T'es une p'tite cachottière, toi.

Est-ce que je suis censée déclarer mon statut amoureux dans un entretien d'embauche ? Est-ce qu'il aurait dépensé autant d'argent sur mon cas s'il avait su qu'un autre mâle avait déjà planté son drapeau dans ma noune ?

Est-ce qu'il espérait que la soirée finisse autrement ? Est-ce qu'il faudrait que la soirée finisse autrement ?

— J'suis discrète, sur ces affaires-là.

— Tu vas y aller à pied ?

— Oui, c'est à deux minutes, vraiment...

— J't'accompagne, alors. Une belle fille comme ça, toute seule, la nuit, on niaise pas avec ça !

Fuck, fuck, fuck !

— Ben non, pas besoin. C'est vraiment à deux mi...

— J'insiste.

Je panique. Mon cerveau mariné dans le vin biodynamique essaie de trouver comment me dépogner de ma menterie. Pense, ma chum, pense !

Shanie ! Shanie, mon amie d'université, habite à deux minutes d'ici.

— J'vais juste texter mon chum, pour lui dire que j'm'en viens.

Yo, Shan ! Es-tu chez vous ?

Si j'sonne dans deux minutes, peux-tu me laisser entrer sans dire un mot, svp ? J't'expliquerai.

Elle répond presque aussitôt. Thank god pour la dépendance des milléniaux à leurs téléphones.

Ben oui, of course.

Mon doux, es-tu correcte ?

Bernard me raccompagne jusqu'à la porte du vieux building en briques rouges de la rue Workman en me parlant du voyage dans le Sud qu'il prépare avec ses enfants. *Déjà pu' capable de l'hiver !* J'appuie sur la sonnette et Shanie déverrouille la porte en appuyant sur le buzzer. Mon futur boss me laisse au pas, en me donnant deux becs sur les joues.

— Tu diras bonsoir à ton chum, là. C'est quoi son p'tit nom, déjà ?

— C'est Pierre-Étienne.

Ben quoi, je vis déjà dans le mensonge, de toute façon.

— Tu diras bonsoir à P-E, alors !

— Sans faute. Merci pour le souper, Bernard, c'était super bon.

— Ça m'fait plus que plaisir. J'ai vraiment hâte qu'on commence à travailler ensemble, Camille...

Il me regarde droit dans les yeux. Je sais pas trop quoi répondre, alors j'y vais d'un précipité *moi aussi, merci encore pour tout, à bientôt, bonne nuit, là* et j'entre dans la cage d'escalier.

Il tourne les talons et je referme la lourde porte en métal, avec la même drôle de boule dans l'estomac que la dernière fois.

De toute évidence, le vin fancy, c'est pas fait pour moi.

Vendredi 9 décembre

7 h 38, sur le sofa très inconfortable de chez Shanie.

J'entends le cadran de Shanie sonner pour la dixième fois. Elle snooze à répétition. Je suis recroquevillée sur sa causeuse trop courte pour mes longues jambes, un jeté en guise d'édredon et mon manteau comme oreiller. J'ai mal aux os comme si j'avais cent vingt-deux ans, et un pas pire mal de crâne.

Shanie finit par se lever, avec les cheveux en bataille, un bas de pyjama à motifs de flamants roses et sa bonne humeur légendaire.

— Bon matin, minou ! Veux-tu des toasts ?

— Eille, t'es fine, mais non. Faudrait j'me grouille. J'dois passer chez nous me changer, avant d'aller travailler, pis...

— Ben là, on s'en torche ! Tu vas donner ta démission de toute façon ! Call malade.

— Ouin... C'est pas fou.

Elle part mettre deux tranches de pain blanc dans le toaster et je réfléchis. C'est vrai que, dans le fond, on s'en fout. Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Me

crisser dehors ? Anyway, que je sois là ou pas, ça changera pas grand-chose. Avec ma migraine qui se prépare, même si je rentre, c'est pas comme si j'allais accomplir quoi que ce soit aujourd'hui. Je me sens un brin coupable, mais l'envie d'aller m'effouérer devant une télésérie niaiseuse prend le dessus.

Je rejoins Shanie dans la cuisine. Elle tartine de caramel salé ses deux rôties et je me laisse tenter parce que ç'a l'air trop bon. *C'est ma mère qui l'a fait !* Finalement, je suis pas si pressée que ça. Je lui emprunte son câble et je recharge mon téléphone, la batterie à plat depuis le milieu de la nuit. En attendant qu'il revienne à la vie, Shanie me jase de sa job pas payante dans un organisme communautaire et du voyage qu'elle planifie avec sa sœur, cet hiver, dans un camp de surf au Nicaragua. Elle me demande pas ce qui se passe avec moi, comme je lui ai déjà cassé les oreilles avec mes affaires jusqu'aux petites heures, en arrivant comme un cheveu sur la soupe. Je l'écoute en mangeant mes toasts beurrées épais de sucre coulant et son énergie me fait du bien. Shanie, c'est le contraire de moi. Elle vit dans le moment, pas stressée avec un rien, toujours un sourire – un vrai – étampé dans 'face. Ça me fascine, les gens qui font juste enjoy la vie, sans capoter, ou presque. Ça doit tellement être reposant, de pas avoir un hamster qui spinne en permanence entre les deux oreilles. À l'université, Shan était ma partner de brosse. C'est avec des shots cheap de vodka que moi, mon hamster se met à off, pis elle était toujours ben willing de m'aider à arrêter de le faire tourner. C'est pas la première fois que je finis sur son sofa après une soirée arrosée.

— Mon doux, j'veais être en retard, moi ! Faut que j'saute dans la douche.

— Pas d'troubles, j'veais te laisser te préparer et aller faire la paresse chez moi, j'pense.

— Tu fais ben ! Dis-toi que c'est pour célébrer ta nouvelle job jet-set. Tu prends des forces !

Mon amie bon enfant file vers la salle de bain pendant que je mets mes souliers et que j'enfile mon manteau. Je passe la porte alors qu'elle me lance un *bwonnechournée*, la bouche remplie de pâte à dents.

Je décide de prendre le métro jusqu'à la station Sherbrooke et de faire le reste à pied. C'est rare que je profite des rues de la ville, l'hiver. Fait trop noir, trop tôt, pis tout le monde sait qu'une femme respectable, ça se promène pas toute seule dans les ruelles passé cinq heures. Ce serait asking for it, tsé. J'emprunte des petites ruelles, en espérant croiser personne que je connais avec ma face de lendemain de veille, mon haleine de hyène pis mon menton collant de caramel. Ce serait mon genre, de croiser un ex ou un collègue, venu promener son chien ou faire son petit jogging matinal. Loi de Murphy.

Le vent froid me fait du bien. J'en oublie presque le marteau-piqueur dans mon cortex. Je me dis qu'en arrivant, je vais me popper une des pilules d'oxycodone qui me restent de mon opération pour retirer mes dents de sagesse. Je les garde pour des occasions spéciales. Une nouvelle job, je pense que ça entre dans les critères. Ça vibre dans mes poches. C'est Julianne, qui me demande si je veux qu'elle passe me chercher un café.

Fuck, comment je vais lui annoncer que je m'en vais ? Pas par texto, quand même.

Merci mon beau loup, mais j'veais prendre la journée off,
aujourd'hui ! Trop bu de vin, hier. Il m'a gâtée, le mononc'
gâteau.

Encore ? René sera pas content.

As-tu décidé de prendre la job ?

J'sais pas. J'y pense encore.

Tu me raconteras. J'dis quoi
au boss, si jamais y me demande t'es où ?

Dis que c'est un lady problem.

Je vais lui écrire un courriel, mais, d'après moi, il investiguera pas.

Okay. Bonne journée, alors !

Je sais pas si c'est moi qui capote, mais on dirait qu'elle est frue. Est-ce qu'elle sait que je lui mens ? C'est pas pour mal faire, en plus, c'est juste une nouvelle qui s'annonce pas de même, entre deux émojis. Mon départ va créer une petite tempête dans notre monde en symbiose. En tout cas, je pense.

Une vague d'angoisse me ramasse. J'ai-tu ben fait de conclure ce deal-là ? Je fais quoi si je suis pas bonne ? Si j'haïs ça ? Si Bernard regrette ? Si moi, je regrette ? D'un coup que mon amitié avec Ju survit pas à mon soixante heures semaine ? Le jeu en vaut-tu la chandelle ? J'ai-tu vendu mon âme pour vingt mille piasses de plus par année ? Ugh.

Je me rappelle vaguement les derniers moments de notre conversation, à Bernard et moi. J'espère que j'ai pas dit de niaiserie. Et, surtout, que je lui ai pas laissé penser que j'étais disponible pour autre chose qu'une job. Je sais pas si c'est mon cerveau de farouche, mais y m'semble qu'il était un peu intense pour un rendez-vous professionnel. Il est peut-être juste comme ça dans la vie : intense ? Ou il avait envie de virer une brosse sur le dos de la compagnie, simplement ?

J'accélère le pas avant d'avoir envie de me crisser devant un vélo de la piste cyclable pour stopper mes questionnements existentiels. Je me dis que les quelques centaines de mètres qui me séparent de mon appart', parcourus en marche rapide, ça compte comme du sport. L'exercice, c'est bon pour les anxieux, ç'a l'air.

Avant de rentrer chez moi, j'arrête au dep' du coin de la rue me chercher une grosse bouteille de kombucha à la menthe, un Kinder Surprise pis un paquet de fromage en crotttes. Si ça, c'est pas un (deuxième) déjeuner de future championne des relations publiques, je sais pas ce que c'est.

Vendredi 9 décembre

**18 h 45, dans mon lit,
en train d'écouter Netflix.**

Messages textes reçus de Pete :

Hey ! Ça marche toujours pour le mont Royal demain ? On y va tôt, comme du vrai monde en forme ?

Oui, sure. Quelle heure ?

Neuf heures au café Paquebot ?

C'est juste à côté, on se prendra quelque chose pour la route.

Works for me !

xoxo Sporty Spice

I may or may not bring some whisky dans une flasque
et un p'tit joint tranquillou.

C'est une date, après tout.

Ça, c'est mon genre
d'esprit sportif.

Vendredi 9 décembre

**22 h 56, dans mon lit,
sous mes draps propres.**

Lavée, rasée, petit kit de championne de hiking préparé. Je m'endors pas, parce que j'ai le cœur qui bat fort, comme la veille d'une sortie à La Ronde, en sixième année.

C'est con, je connais presque pas Pete, mais mes attentes sont hautes. On dirait que je le size. Que, pour une fois, c'est pas un tata. Pis tsé, le fait de pas l'avoir rencontré en swipant des faces laites, ça aide, aussi. Un meet--cute dans la vraie vie, ça arrive pu', des affaires de même. J'entends déjà ma mère. *J'te l'avais dit !*

Justement, j'ouvre Tinder. Plus par curiosité qu'autre chose. Ça fait un bout que je suis pas allée faire un tour au marché des mal-aimés.

Heyy sexy :)

how are u ??

salut sa va !!

t cute

wow you don't look like other girls
wyd
hotttt
libre pour un verre ce soir ?
je suis sur Montréal jusqu'à lundi
let's meet and see what happens ;)

Vendredi 9 décembre

23 h 05, dans mon lit.

Pour la deuxième fois de ma courte existence, je delete Tinder en poussant un soupir de soulagement.

Samedi 10 décembre

8 h 55, au café Paquebot, rue Mont-Royal.

J'attends Pete devant le café depuis quinze bonnes minutes, déjà. Je suis maquillée juste assez pour avoir l'air belle nature pis ma tresse française décoiffée repose nonchalamment entre mes omoplates, comme si ça m'avait pas pris cinq essais et une couple de gros mots avant que ça ressemble à quelque chose. J'ai froid, parce que j'ai mis mon petit linge de sportive, du *linge technique* comme on appelait ça dans le temps où je travaillais chez Sports Ex, à vendre des robes Billabong trop chères à des adolescentes.

J'aperçois Pete qui se pointe enfin au bout de la rue, avec quinze minutes de retard bien comptées. Il marche, relax, ses écouteurs plogués dans les oreilles. Il sourit en me voyant.

— Hey, allô. Ça fait-tu longtemps que t'attends ?

— Nonon, j'viens juste d'arriver.

Il me fait la bise. Mes joues sont gelées. Il me parle d'un groupe de rap queb' *que je dois absolument écouter*. Je me concentre sur le menu des boissons, tout en respirant profondément pour faire descendre mon rythme cardiaque. Voyons, t'as pu' seize ans. Relaxe, ma chum.

— Tu prends quoi ?

— Un grand café, pas de lait pas de sucre. Toi ?

— Un matcha latte. Mais là, j'me sens moumoune de prendre un cossin sucré.

— J'te juge vraiment, by the way.

— J'le sais. Mais oublie pas que c'est moi qui a le whisky.

Il paye, on sort. Il porte des joggings, un manteau Dickies noir et la même tuque fluo que quand je l'ai rencontré. Il a des petits yeux de gars qui vient juste de se lever et je trouve ça vraiment cute. Il sort la flasque de son sac à dos, verse une grosse dose d'alcool fort dans mon café noir et fait de même dans son thé. Il y goûte et cache mal une grimace de dégoût.

— Ew. Pas la meilleure décision de ma vie, mettons.

Je ricane et cale une grosse gorgée qui me brûle le fond de la gorge. Ça me réchauffe de toutes les façons possibles et ça me détend un brin. Je reprends mes moyens.

— T'es belle, habillée en sportive.

Je rougis.

— Merci, merci. Toi avec, t'es pas pire, en gars qui monte des montagnes.

— Bah, ça ? C'est pas mal mon look de tous les jours.

Il rit fort de son rire franc, contagieux. Je m'esclaffe aussi, sans trop savoir pourquoi. C'est pas si drôle.

On arrive à l'escalier qui mène au petit sentier qui fait le tour du mont. Autour de nous, des joggeurs concentrés, des familles éparpillées, des chiens heureux d'être contents. Je suis à bout de souffle avant même d'avoir fini de grimper le premier palier, mais j'essaie de rien laisser paraître. C'est pas super sexy, une fille qui se crache les poumons après quarante secondes d'effort physique. Lui pis ses grandes cannes de gars de six pieds quatre ont pas l'air dérangés le moins du monde par la pente abrupte devant nous : il la monte d'un trait.

— Faque là, le groupe s'est jamais pointé. J'ai appelé un de mes amis pour qu'il vienne faire un set acoustique dernière minute, pis, finalement, y a eu plus de monde qu... Ça va-tu ? T'as l'air à boutte !

— Nonon, ben non. C’est juste que le premier stretch est raide. Après, ça se calme.

— On peut prendre une pause, si tu veux.

— On vient juste de commencer. Awaille ! Tu disais ?

Quinze minutes plus tard, j’ai encore la patate qui pompe. J’ai chaud, je sue du front, de la moustache, du dessous-de-bras. Mon *linge technique* est trempé à ’lavette. Bâtard, il faut que je retourne au gym. Il finit une anecdote moyen comique sur une de ses serveuses qui, selon lui, couche avec presque tous les chanteurs qui passent au bar.

— T’es ben silencieuse, toi, à matin !

— Ah tsé, j’en suis juste à mon premier café. J’m réveille encore, là.

— Viens, on va s’asseoir deux minutes. J’suis fatigué.

Je sais très bien qu’il est top shape, mais j’apprécie qu’il veuille ménager mon ego. Je reprends mon souffle et je sèche, assise sur un banc qui donne sur le bas de la colline. Il me demande comment ma semaine s’est déroulée, moi. Je lui raconte mon entretien avec Bernard, et mon changement de job imminent. Il semble impressionné.

— Waouh, faut trinquer à ça !

Il sort sa flasque et me la tend.

— À la future bessss’ girl de relations publiques du Grand Montréal !

Je prends une grosse gorgée, il m’imite et replace la gourde dans sa poche. Puis, il me regarde en souriant, sans dire un mot. Ses grands yeux verts m’intimident.

— Quoi ?

— Rien. T’es belle.

— Toé, t’es belle.

— Va falloir que t’apprennes à accepter les compliments, chère.

— Pfff. Toi, va falloir que t’apprennes à accepter les compl...

Il interrompt ma niaiserie et m’embrasse. Une chance que je suis assise, parce que mes genoux flanchent. J’en veux plus, encore, haleine de whisky cheap ou pas. Je me dis qu’il faut absolument que je le ramène à la maison, après notre randonnée de pseudo-sportifs. Ça suffit, l’abstinence. Matante a des besoins.

— On s’y remet, avant d’être trop mous pour monter ?

Je fais presque une joke de flaccidité, mais je me retiens. On se met en route, et j’ai un peu plus d’entrain. Faut croire que j’ai hâte qu’on arrive en haut, pour qu’il remette sa langue dans ma bouche, et qu’on arrive en bas, pour qu’il la mette ailleurs.

On grimpe, on rit, on french, on fume un petit joint. On parle de nos vies, de notre passé, de nos familles. J’évite certains sujets épineux : mon ex fucké dans ’tête, la mort de mon père, mon angoisse, ma psy. J’ai pas envie qu’il déguerpisse en courant. Il m’offre de me moucher dans sa manche quand mon nez coule et que j’ai pas de kleenex. On prend des photos connes avec le panorama de la métropole en background, puis on redescend.

Je suis bien décoiffée, j’ai le froid pogné dans les os. Ce sera encore meilleur de me coller sur le grand corps chaud de Pete. On arrive au bas de la montagne, au coin Saint-Laurent et Mont-Royal. Il est presque midi. Je me lance.

— Bon, faque. Ça te tente-tu de venir te réchauffer chez moi ?

— Aaaah ! J’aurais aimé ça, mais j’soupe avec mes parents, ce soir.

— Ben là, vous soupez à dix-sept heures, quoi ?

— Tu niaises, mais oui. Pis faut que j’aille prendre ma douche, faire un peu de ménage, me préparer mentalement aux questions indiscretes de ma mère. On se reprend ?

— Oui, okay.

Meh.

On s’embrasse longtemps, on se quitte et je marche, lasse, jusqu’à mon vieux bazou stationné un peu plus loin. Je vais me réchauffer à ’mitaine,

faut croire.

Samedi 10 décembre

16 h 30, dans mon lit, post-sieste.

Messages textes envoyés à Julianne :

Yooooo. J'm'emmerde.

Tu fais quoi ?

T'avais pas ta date ?

Oui, mais c'était short
and sweet.

Pas fourré encore ?

Nope.

Bouh ! Ben, si ça te tente,
c'est la fête à Émilie au
Datcha, ce soir.

C'est qui, Émilie ?

La blonde de Jasmin.

Aaah, okay.

Tu sais pas c'est qui,
Jasmin, hen ?

Aucune crisse d'idée.

Ciboire, Cam. Ça fait genre
cinq fois que j'te les présente.

Sorryyyy. You know me. J'prends ma douche pis
j'm'en viens chez vous
pour un pré-drink ?

Sure, okay. À taleur !

Samedi 10 décembre

18 h 30, à la table de cuisine, chez Julianne.

— On ouvre-tu le blanc ou le rouge ?

— Le blanc, sinon j’vais m’endormir. J’ai monté une montagne, moi, aujourd’hui.

— Dude, c’est le mont Royal.

On trinque et on boit une gorgée en se regardant dans les yeux. Julianne s’allume une clope et ouvre la porte du jardin, juste un brin, pour faire sortir la boucane.

— Tu vas avoir des rides pis le cancer à force de fumer socialement.

— Laisse-moi donc vivre.

Je lui parle de ma date et de mes blue balls. Je lui demande si mon absence a été remarquée au bureau. René était pas super content que je manque encore une journée de job, mais il s’en est vite remis, semble-t-il.

— C’était la fête de Christine, pis il était vraiment fier d’avoir acheté des cupcakes véganes. J pense qu’il l’a mentionné mille fois.

Je ris. Je sais que je vais devoir crever l’abcès bientôt, mais je sais pas comment.

— Ouin, faque Ju...

— Tu pars, hen ?

— J pense que oui...

Un silence s’installe, le temps d’une demi-seconde qui me paraît très longue. Je prends une grande respiration.

— Oui. J’ai accepté l’offre. J’voulais juste pas te l’dire par message texte.

— Ouais, j’comprends...

Ses yeux s’embuent, mais elle reprend vite ses esprits. C’est pas son genre de s’émouvoir ben longtemps.

— Aaaah, man. La fin d'une époque ! Mais j'suis contente pour toi, vraiment.

— Ouin ?

— Full. Tu mérites une job qui te challenge.

— Merci. T'es fine.

— Pis tu vas être riche ! Tu vas pouvoir me sortir au resto pis toute.

— Niaiseuse. Tu l'sais que je vais m'ennuyer, hen ?

— Pis moi donc. Mais faut ce qu'y faut. Bravo, ma girl !

On retringue par-dessus sa petite table de cuisine ronde.

— Tu démissionnes quand ?

— Lundi. Ça m'stresse.

— Ça va bien aller. C'est pas comme s'ils s'attendaient à ce que tu restes à ton poste toute ta vie non plus.

— Ouais. Ils tomberont sûrement pas en bas de leur chaise.

— On fête ça comme il se doit ce soir ?

— You bet.

Elle se met à me parler de sa dernière date avec le sosie d'Angie. *Elle est tellement belle ç'a juste pas d'allure, genre j'me sens inadéquate as fuck.* Mon cell, posé sur la table, vibre et interrompt son histoire en plein premier cunni. Pete m'envoie une photo de son souper : des bons vieux cigares au chou. *J'te l'avais dit que mes parents ont comme 128 ans dans l'âme.* Je ris, et je montre la photo à Ju. Elle y jette à peine un coup d'œil, se lève, ouvre la deuxième bouteille et nous sert deux verres remplis à ras bord. Je réponds. *Oh god ! Lunch de cafétéria much. Tes parents sont trop chou ! (Pun intended.)* Je me trouve drôle. Je m'enfile une grosse gorgée de vin avant de redonner mon attention à Julianne.

— Bon, de quoi on parlait, déjà ?

Samedi 10 décembre

23 h 45, dans un bar électro-russe.

J'haïs la musique électro. Je sais pas pourquoi je continue de venir ici.

Poum-tshi-poum-tshi-poum-tshi-poum.

— Yo, peux-tu changer de face ?

— C'est pas ma faute si c'est la même toune qui joue depuis qu'on est arrivées.

— C'est pas la même toune, man.

— On dirait.

— Y a personne qui t'obligeait à venir, hen.

Damn, okay.

— J'sais ben.

— Viens donc, on va danser un peu.

— Minute, j'veais aller chercher mon ectasy pis mes glow sticks.

— T'es conne. Awaille !

Ju cale ce qui lui reste de son Moscow Mule à seize piasses et m'entraîne sur le dancefloor. Je danse sans entrain pendant qu'elle se fait aller, les yeux fermés. Je peux pas croire qu'elle tripe pour vrai. J'ai juste envie de prendre la place du DJ, beaucoup trop concentré pour un gars qui fait juste peser sur play, pour faire jouer du Rihanna.

Les amis de Ju – dont les fameux Émilie et Jasmin – finissent par se pointer. Ils sont une gang et ils sont tous beaux : ils fittent parfaitement dans le décor branché du bar. Ça se donne des becs sur les joues, ça se crie dans les oreilles et la bande finit par se déhancher comme si y avait pas de lendemain. J'essaie d'y mettre un peu plus d'ardeur, peer pressure and all. Je me dis qu'un verre de plus m'aidera certainement à me dégêner le bassin et je me fraie un chemin parmi les corps grouillants jusqu'au bar.

Un shooter de gin.

Un Pimm's Cup.

26,00 \$

Merci.

Sacrament.

Ça coûte cher, la Russie.

Un peu plus lousse, je m'apprête à rejoindre les gens sur la piste de danse, mais je sens mon téléphone vibrer dans ma sacoche. Je m'assois sur un des grands bancs en velours du bar et je fouille d'une main dans mes tracas pour le trouver.

C'est Pete.

Hey ! Tu fais quoi ?

Je pars de chez mes parents

dans Villeray. Si t'as rien de prévu, on pourrait prendre une bière chez nous ou chez vous ?

YES. Ça me tente pas mal plus d'aller frencher Pete que de continuer à danser sur le même esti de beat plate tout le reste de la soirée. Au prix des cocktails, ça va me coûter un bras pis une jambe avant d'apprécier l'expérience un minimum. J'attends quelques minutes en sirotant mon cocktail qui doit être infusé dans de l'or 24 carats, vu son prix, question d'avoir l'air occupée. On s'entend pour un verre chez moi et il propose de venir me chercher direct au bar dans une trentaine de minutes. J'accepte.

Je finis mon verre – un Marie-Antoinette, c'est basically un shooter –, et je passe aux toilettes, question de me repoudrer un peu, entourée de gens très poudrés eux-mêmes, je dirais. Je retouche mon rouge à lèvres, mon blush, mon eye-liner. Je brosse mes sourcils d'un coup de gel en essayant de retenir mon souffle au possible : j'haïs les toilettes mixtes, ça pue la pisse. À côté de moi, un barbu tatoué aux cheveux longs se lave les mains beaucoup trop longtemps, en me regardant, subjugué, comme s'il avait jamais vu ça, une fille qui se maquille. Sorry de popper ta balloune, mon beau : y a personne qui se réveille avec une bouche cerise et des paillettes sur les paupières. It's hard work d'essayer d'attirer l'attention des gars comme toi.

Je quitte la salle de bain dégueu et m'apprête à aller avertir Julianne de mon départ. Sur le plancher de danse, elle a l'air d'avoir vraiment du fun. Tout le monde se déhanche sans gêne, comme si personne les regardait. Dans mes mains, l'écran de mon cell s'illumine. Pete est déjà arrivé. Je décide de pas déranger Ju, de la laisser dans sa transe électro-cool. J'ai pas

envie qu'elle insiste pour que je reste encore un peu, ou qu'elle me trouve plate d'aller rejoindre mon new boy. Je la texterai une fois rendue chez nous. Elle pourra pu' rien dire.

J'agrippe mon manteau au vestiaire en quatrième vitesse et je sors dans le froid polaire en cherchant le pick-up de Pete, le cœur battant la chamade.

Poum-tshi-poum.

Dimanche 11 décembre

1 h 45, dans mon salon bien rangé.

— C'est beau chez vous, c'est... minimaliste.

— J'aime ça quand les affaires sont en ordre. J'suis une vierge, hen.

— Si j'laisse mon sac à dos dans l'entrée, vas-tu tilter ?

— J'vais faire une exception parce que c'est toi.

Il ouvre son sac et en sort deux grosses bières de micro.

— J'ai choisi celle-là pour toi, à cause de l'étiquette.

Collée sur le contenant en verre froid, une image d'agrumes dans les teintes de rose et d'orange. Je trouve ça cute et le remercie. Il m'embrasse goulûment en retour.

Je mets de la musique de fond sur mon ordi et on s'installe sur mon sofa mou, les jambes qui se touchent. On trinque, on boit une gorgée et on dépose nos bouteilles sur ma table de salon. Il s'approche un peu plus et passe sa main dans mes cheveux, en me regardant dans le blanc des yeux. Je me raidis, parce que je sais pas comment réagir à un geste tendre, pas sexuel. Il a l'air de trouver ça comique.

Je l'embrasse tout de suite, parce qu'au moins, ça, je sais comment ça marche, c'est quoi les codes. Il me rend la pareille avec fougue, les mains qui caressent mes cheveux, mon dos, mes seins par-dessus ma robe en coton. J'ai tellement envie de lui. Je quitte ses lèvres un bref instant pour commencer à retirer mon linge. Let's get it on, enfin.

— Wô, wô. Minute.

— Hen ?

— On prend notre temps, on est pas pressés.

Je peux pas m'empêcher de soupirer. Il me regarde, un sourire en coin, visiblement amusé par ma libido que j'ai du mal à contenir. Le vlimeux.

— Viens.

Il prend ma main et m'entraîne vers mon lit. C'est bon signe. Il se couche sur le dos et m'empoigne, pour que je sois sur lui, à califourchon. Il m'embrasse intensément et je peux voir dans ses yeux à quel point il a envie de moi, lui aussi. Je m'y remets de plus belle : je l'embrasse dans le cou, en tentant de défaire sa braguette.

Il m'arrête et sourit, le regard cuisant.

— Laisse-moi faire.

Il se relève, me couche fermement sur le dos, remonte ma robe, retire mes bas collants. Ma culotte en coton noir (pas celle que j'aurais choisie, avoir su) est déjà trempée. Il me l'enlève tranquillement, en m'embrassant sur chaque coin d'épiderme qu'il découvre : mon pubis, le pli de mes cuisses, mes grandes lèvres. Je meurs. Après ce qui me semble une éternité, il pose sa bouche chaude sur mon clitoris. Je gémiss. Il sait exactement ce qu'il fait. C'est juste assez doux, juste assez fort, juste assez toute. Et il aime ça, ça paraît. Il enfonce un doigt en moi, puis deux. *Encore*. Un troisième. J'adore ça, mais j'ai peur qu'il se tanne, qu'il pogne une crampe au cou. J'amorce un mouvement pour qu'on passe à autre chose, pour que ce soit à son tour de profiter.

— Non. J'ai pas fini.

La tête entre mes cuisses et les lèvres luisantes, il est sérieux. Dominant. J'ose pas m'obstiner. Il me pénètre avec ses doigts, vite et fort, en continuant de me lécher délicieusement. J'essaie de faire le vide, de me concentrer sur ma respiration, sur ses grognements de satisfaction. C'est tellement l'un que j'en oublie de penser à si je goûte correct, si je sens bon, si je suis rasée comme du monde. J'arrive près de l'orgasme, mais non, voyons, impossible. Un gars m'a jamais fait venir en me mangeant, encore moins à son premier essai. Je pense à ce qui s'en vient, à comment j'ai hâte

qu'il me pénètre enfin, entièrement. Je sens la vague monter en moi, et, soudain, prise de court, j'explose. Un spasme me parcourt le corps au complet, je me contracte autour de ses doigts, mes cuisses se resserrent sur son visage. Mes jambes tremblent.

Je prends un moment pour savourer, pour reprendre mes esprits, alors qu'il se couche à côté de moi, la tête sur l'oreiller, près de la mienne.

— Dude.

— Oui ?

— Tu vas-tu t'enfler la tête si j'te dis que c'est la première fois que j viens de cette façon-là ?

— Mmmhm. Oui.

— Okay. Ben j'te l'dis pareil. T'as du talent.

— J'ai pas de mérite. J'pourrais faire ça pendant des heures. En plus, t'as vraiment une belle chatte, pour vrai.

Je m'esclaffe.

— Une *chatte* ? Really ?

— Ben quoi ! Comment tu veux que j'appelle ça ? Une vulve ?

— Ouin, j'avoue que ç'a pas le même effet. Une noune ?

— Vous avez vraiment une belle fente, mademoiselle.

On rit et il m'embrasse.

— Tu goûtes moi.

— Tu goûtes bon.

Il met ses doigts dans sa bouche, comme s'il finissait un snack. Ça m'excite tellement que j'en ai des frissons dans le clitoris, encore au garde-à-vous. Je lèche à mon tour ses doigts, un à un, en le regardant droit dans ses grands yeux, qui s'allument de nouveau.

— Esti que t'es hot.

— Right back at you.

Il me frenche avec passion. Je suis pas une fille de langue, d'habitude, mais lui, j'ai envie qu'il me lèche les amygdales. Je le veux en moi au possible. Il me remet on top, sans m'enlever ma robe. Il défait sa braguette d'une main et descend son pantalon et ses boxers d'un seul mouvement. Je suis encore mouillée et sensible, je le sens dur et chaud contre moi. Enfin, esti. J'empoigne sa queue et je l'insère en moi d'un coup. Je gémis. Lui aussi. Damn, c'est parfait.

— Attends, attends.

Il se retire soudainement,

— Quoi ?

— On a pas de condoms.

— J'm'en crisse. Encore.

— T'es sûre ?

— S'te plaît.

Il me couche sur le côté, en cuillère, et me pénètre fort. Je le sens jusqu'au fond de moi. Il sort mes seins du décolleté de ma robe d'un coup sec, me pince les mamelons. M'agrippe par le cou, tire mes cheveux. C'est tellement bon que j'en oublie de rentrer ma bedaine, qui se trouve dans un angle peu flatteur. Je contracte les muscles de mon vagin pour être plus serrée et je sens que ça fait son effet. *Tu veux que j'vienne dans toi, hen ?* Oui, please. Que ça finisse pas tout de suite. *Continue.* Il redouble d'ardeur. Ça me fait mal juste ce qu'y faut. *Dis-le, que tu veux que j'vienne dans toi ?* Il me tire les cheveux un peu plus fort. Je le supplie. C'est assez pour finir de l'exciter. Il jouit en poussant un grognement sonore et reste quelques instants en moi, avant de s'effondrer à mes côtés, béat.

Comme on dit, tout vient à point à qui sait attendre.

Pis câlisse que ça, ça valait l'attente.

Ouf.

Dimanche 11 décembre

3 h 33, dans mon lit, aux côtés d'un beau grand barbu.

Je me réveille parce que je sens Pete grouiller à côté de moi. Assis sur le bord du lit, il est en train d'essayer de remettre ses pants sans trop me déranger.

— Tu le sais que j'ai pas de coloc, hen ? Tu peux librement te promener en bobettes dans mon appart'.

— Ah, oui, oui. J'le sais. Mais en fait, j pense que j'vais aller dormir chez nous, si ça te dérange pas. J dors vraiment mieux dans mon lit...

Aouch.

— Ah, euh. Okay !

— Ça te gosse-tu ? En plus, j'ai pas mes affaires...

C'est quoi, t'as oublié ton fer à friser ?

— Non. Non. Fais ça comme tu le sens.

— On se voit bientôt ? On a encore un déj' à prendre.

— Oui, okay.

Je m'apprête à me lever pour aller lui ouvrir la porte, mais il me retient.

— Nonon, reste couchée. J'sais par où m'en aller.

Il me donne un bec sur la bouche et sort de ma chambre en fermant doucement la porte. Je l'entends mettre ses bottes et descendre l'escalier. Assise toute nue dans mon lit, je sens son sperme qui coule entre mes cuisses. Je suis fucking déçue qu'il soit pas resté jusqu'au matin. J'aurais aimé ça qu'on déjeune ensemble, cette fois, assis sur les bancs collants de la vieille cantine crasse au coin de la rue. Deux-œufs-tournés-bacon-pain--blanc, en se regardant dans les yeux, avant de revenir se coller dans mes draps chauds pour une deuxième baise. Pis une troisième. Mais hey, correct. Il aime mieux ressortir dans le froid pis dans la slush au milieu de la nuit que de se réveiller avec moi. Cool cool cool.

L'ego magané, je me rends jusqu'à la salle de bain, téléphone en main, pour m'asseoir sur la toilette et attendre que ce qui me reste de Pete

s'écoule de moi.

J'appuie sur le bouton d'accueil, l'écran de mon cell s'illumine sur une tonne de notifications : j'ai dix textos non lus, cinq appels manqués, deux messages vocaux.

Oh fuck. Esti.

Yo, t'es où ?

Allô ???

Ça va, man ?

!!!!!!

Viens nous rejoindre, on est
sur le dancefloor, dans l'fond
à gauche.

Réponds svp.

Cam, t'es pas drôle !

As-tu perdu ton cell ?

Hi ! If you found this
phone somewhere can you
please call this number ?

Cam, faut que j'parte.

T ou ?

JU ! Oh my godddd.

J'suis tellement désolée !

J'vais bien. J'suis partie avec Pete, j'avoulais pas te déranger

faque j'suis partie en douce

en me disant que j'allais te texter, but you know me,

j'ai oublié. Pauvre loup,

j'avoulais pas t'inquiéter ! J'espère que t'as eu une belle soirée
quand même.

Appelle-moi quand tu vois ça.

Love you xxxx

J'attends, assise sur la toilette, qu'elle me réponde. Je sais qu'elle laisse toujours son téléphone ouvert, la nuit. Soudain, un mot apparaît sous mon message : seen. Elle l'a lu. Elle doit être sur le point de m'écrire.

Je patiente.

Rien.

Rien.

Toujours rien.

Je réitère.

Ju ? T'es-tu frue ? Réponds-moi !

J'suis inquiète aussi.

Quelques secondes passent. Seen, again. Toujours pas de réponse.

J'attends encore un petit peu, au cas où, mais je reçois aucun signe de vie. Elle est peut-être full endormie ? très soûle ? Ou elle veut me rendre la monnaie de ma pièce ? Ou elle est dans le trouble ?

J'essaie de l'appeler une couple de fois, sans succès.

Je retourne dans mon lit en me sentant petite en sacrement dans mes shorts. Quelle fin de soirée – ou début de journée, là, je sais pu' – de marde. Je me rendors difficilement, le cœur gros et la tête pleine de *what if*.

Dimanche 11 décembre

12 h 20, dans mon lit, la bouche pâteuse.

Je me réveille avec un mal de cœur de cocktails sucrés et une angoisse qui me reprend la seconde où j'ouvre les yeux. Un pincement de solitude, aussi, quand je pense à Pierre-Étienne qui claque la porte au milieu de la nuit.

Je regarde mon cell et j'ai toujours pas de nouvelles de Julianne. Okay, bon, elle doit être frue. Je comprends : ma petite escapade a dû lui péter sa soirée. Va falloir que je trouve un moyen de me faire pardonner. À cette heure-là, elle doit encore être chez elle, probablement endormie. Je décide de drop by pour lui montrer ma bonne foi. Elle aura pas le choix de me parler si je débarque avec deux cafés.

Je prends une douche rapide, me fais une toque sur le dessus de la tête, enfille des leggings, un vieux pull, un manteau de laine et des lunettes de soleil pour cacher mes cernes, et me mets en route vers chez elle. C'est à vingt minutes à pied.

Je fais un arrêt au nouveau café troisième vague qui vient d'ouvrir sur De Lorimier. Ils vendent des vinyles, ast'heure. Un barbu roux avec un chandail de baseball et de grandes lunettes rondes semble subjugué par ma commande de deux cafés filtres.

— On a pas ça, ici.

— De quoi, vous avez pas de café ?

— Oui, mais pas filtre. Tu veux des americano ?

— Euh, sure.

Deux espressos allongés d'eau chaude to go.

8,00 \$

Merci.

L'air froid me fait du bien, il fait soleil, le café est bon. J'essaie de marcher vite pour qu'il refroidisse pas trop. J'arrive devant la porte de l'appartement de mon amie, dans une petite cour intérieure d'un building en briques brunes, rue Beaubien. Je cogne, quand même énervée. J'haïs ça, la confrontation.

Pas de réponse.

Je cogne à nouveau, tout en l'appelant sur son cell. J'attends quelques secondes et je sens du mouvement. Je l'entends sacrer après son chat. *Tasse-toé, Céline Galipeau !* Puis, finalement, elle ouvre la porte. Elle est cernée, a les yeux vitreux, les lèvres bouffies, les paupières encore tachées de son maquillage de la veille. Elle a l'air de la chienne à Jacques et, accessoirement, d'être vraiment peu contente de me voir.

— Ju ! Allô, s'cuse-moi, j'avais pas te réveiller. C'est juste que tu répondais pas, j'étais inquiète... Tiens, j't'ai apporté un café !

Je lui tends la tasse en carton encore chaude. Dans le cadre de la porte, en bobettes et en vieux t-shirt, elle esquisse même pas un geste pour la

prendre.

— Tu me niaises-tu ?

— Come on, Ju ! J’suis vraiment désolée ! T’as genre 100 % le droit d’être fâchée, j’le sais que j’ai gâché ta soirée, c’est juste que ça faisait longtemps que j’attendais que Pete se déniaise...

Elle pousse un petit rire sarcastique, et passe sa main dans son visage, découragée.

— Quoi ? Qu’est-ce qu’y a ?

— Faut toujours que toute tourne autour de toi, on l’sait ben...

— Hen ?

— Check, j’ai pas envie de parler. J’vais juste aller m’recoucher.

— Julianne ! Come on ! C’est un oubli, j’t’jure. Franchement, j’t’aurais pas inquiétée de même pour rien.

— J’étais pas inquiète, man.

— Ben là, j’ai vu tes messages, t’avais quand même l’air un brin inqui...

— Comme j’t’dis : toute tourne pas toujours autour de toi.

Elle a la gorge serrée. De colère, d’émotion, je sais pas.

— J’comprends pas, là...

— Tu comprendrais peut-être si tu ditchais pas tes amis la seconde qu’y a un gars qui te donne deux cennes d’attention.

— Dude, c’est pas fair.

— Attends, moi, j’suis pas fair ? Tu te rends-tu compte que tout ce qui sort de ta bouche, depuis les deux dernières semaines, a rapport avec Pierre-Étienne ? Ou ben avec ta nouvelle job, quand on est chanceux pis qu’y te passe une bulle au cerveau ? Mais tsé quoi : pendant que t’obsèdes sur ta vie donnnnnc beeen difficile, y a d’autres choses qui se passent dans l’univers.

— Ju, aide-moi, là, parce que j’comprends pas d’où ça sort, tout ça...

— Ça sort de la même câlisse de place qu'à chaque fois qui se passe de quoi dans ta vie : t'oublies tout le reste. Tout le monde. Pis attention, si c'est un gars qui mesure en haut de six pieds deux qui t'occupe la tête, là t'es basically braindead, esti.

— Okay, t'es pas parlable.

— Par-don ?

— Qu'est-ce que j'ai manqué, là ? Ta girl t'a laissée ? T'as pas frenché hier à cause de moi pis ça te fait chier ?

— Ouais, ouais. C'est ça. Appelez-moi Camille ! Tout ce qui compte dans ma vie, c'est le monde que j'frenche. J'suis le personnage principal de l'histoire de la terre entière, câlisse.

Le ton commence à monter, et j'ai peur que ses voisins nous entendent.

— Okay, là, on peut-tu se calmer ? Pis laisse-moi donc entrer, on fera pas une scène devant tout le monde, quand même.

— Non, check, c'est beau. J'ai dit ce que j'avais à dire.

— Ju, please. D'où est-ce que ça sort tout ça, sacrement ?

— Tu veux vraiment le savoir ? Ça m'étonne que quelque chose d'autre que ton propre nombril t'intéresse, mais fine. Hier, j'ai croisé Steve au bar. Cool, hen ?

Ça me prend une seconde, dans ma tête, pour replacer Steve. Steve. Steve ? Steve ! Le gros esti de crisse de l'autre fois, celui qui lui a fait peur, celui qui lui a fait mal. Je m'en veux déjà de pas avoir allumé tout de suite.

— Oh... Il était au bar avec ses amis ?

— J'en ai aucune idée. Il m'a spottée pis il m'a pognée dans les toilettes, ben soûl. Pis, of course, il s'est essayé. J'ai eu la chienne.

Des larmes pleines d'eye-liner coulent sur ses joues. Je sais que ça la fait chier, brailler devant le monde, faque j' imagine qu'elle a vraiment eu un bad time. Je sais pas comment réagir. J'essaie de la prendre dans mes bras, elle m'arrête.

— Check, lâche-moi. J’suis correcte, là. J’l’ai repoussé, il a pas pu se rendre ben loin. C’est hier que t’aurais dû être là.

— J’suis tellement désolée, t’as raison, j’aurais dû rester, j’aurais dû t’avertir...

— Camille, c’est quand la dernière fois que t’as eu besoin de moi et que j’ai pas été là ?

— Euh... jamais, je sais, t’es la best...

— Tsé, ça aurait été moins pire, déjà, si j’avais pas eu à revirer le bar à l’envers pour te trouver, pendant que j’savais qu’il me respirait dans le cou comme un prédateur. Mais eille... t’avais des affaires plus pressantes à régler. J’espère au moins que t’as eu du fun.

— Babe, qu’est-ce que j’peux faire pour que tu me pardonnes ? J’capote, j’suis la pire...

— J’sais pas, man. Sors ta tête de ton cul, pour commencer. Pis laisse-moi un peu de temps. Là, j’suis brûlée. J’retourne me coucher.

Elle referme la porte avant que j’aie pu ajouter un mot. Je sors de la cour, abasourdie, les deux cafés encore dans les mains. J’ai envie de me creuser un trou sous un des petits bancs de neige grise et de pas ressortir avant le printemps.

Dimanche 11 décembre

20 h 35, dans mon bain.

— J’té jure, mom, elle veut pu’ rien savoir de me parler.

— Ben voyons, Camille. Elle va se défâcher. Laisse-lui du temps.

— Ouin...

— Pis toi, t’as peut-être une p’tite introspection à faire ?

— J’veux ben, bout d’viarge, mais j’fais déjà de mon mieux. J’vois une psy, j’essaie d’être endurable. J’le sais que j’suis centrée sur moi-même. On dirait juste que j’sais pas comment être autrement... Mes affaires occupent toute la place dans ma tête, tout le temps. J’m sens constamment en train

de ramer pour garder ma tête hors de l'eau. T'as pas full d'énergie pour aider le monde quand t'essayes de pas te noyer.

— T'es un peu dramatique, là, ma chouette.

— Check ! Là j't'appelle, pis j'te demande même pas comment tu vas !

— Ah moi, ça va, ça v...

— En plus, j'donne ma démission demain. L'ambiance va être top à la job, hen !

— As-tu préparé une lettre ? Ton oncle est assez content que ça ait marché, son affaire.

— Ouais, ouais. J'ai tout ce qu'y faut.

— Lui as-tu dit merci ?

— Non, pas encore.

— Bon... Eh que ton père serait fier de toi ! Te voir t'en aller travailler dans un grand bureau de même !

— T'es fine. J'vais continuer de mariner dans mon jus, en attendant.

— Inquiète-toi pas, chouette, toute finit toujours par se tasser. Donne-moi des nouvelles de ta grosse journée demain !

— Okay. Love you.

Je raccroche et je rajoute de l'eau brûlante dans mon bain tiède, dans lequel j'ai mis aucun produit qui sent bon. Je le mérite pas, ce soir. J'ai même pas le cœur à me masturber, ça en dit long sur mon état. J'ai pas eu de nouvelles de Pete de la journée, non plus. Gros tata. Je sais ben que tout ça est pas de sa faute, mais je peux pas m'empêcher de lui en vouloir... même si chaque fois que je pense à sa bouche, à ses mains, j'ai des décharges électriques dans le bas-ventre. Good lord. Si au moins il avait été poche à mort, j'aurais pu être en crise jusqu'au bout.

Je sors de la baignoire et mange deux toasts au beurre de pin' devant une série niaiseuse avant d'aller me coucher. Je me gâte avec une autre oxy, sans occasion spéciale, juste pour me faire du bien pis essayer de dormir un peu.

J'ai pas hâte à demain pantoute.

Lundi 12 décembre

9 h 37, dans le bureau de René.

J'ai la yeule à terre.

— Ben voyons, René ! J'comprends pas. J'ai tout fait dans les règles...

— J'le sais, mais c'est pas moi qui décide...

— J'm'en vais même pas chez un compétiteur ! Ils font zé-ro la même affaire que nous !

— S'te plaît, Camille. Rends pas ça plus compliqué que ce l'est.

Je sors du bureau du boss et entre dans mon cubicule, que j'ai exactement dix minutes pour vider avant que le gars de la sécurité vienne m'escorter jusqu'à la porte. Je me sens comme une criminelle. J'essaie au possible de rester professionnelle, de ravalier mes larmes. J'ai la gorge serrée, mais je me sens aussi... vide. Engourdie. D'autant plus que, quand je suis sortie du bureau de René, Julianne a même pas daigné lever les yeux de son ordi. Comme si elle était en train de travailler pour vrai !

Heureusement, j'ai pas grand-chose dans mon bureau. Je ramasse quelques photos – un polaroid de moi et Julianne, mes parents souriants en vacances – mes vernis à ongles, trois-quatre cossins, et je sacre le tout dans ma sacoche. Je leur donnerai pas un show en sortant avec une grosse boîte brune, comme dans les films.

Je me dis que j'ai pas besoin d'aide pour trouver la sortie, alors j'attends pas la venue du garde avant de m'éclipser. Je passe devant le cubicule de Ju et je me demande si je devrais aller lui dire bye. Son regard croise le mien et elle remet ses écouteurs bien en place sur ses oreilles. Je prends ça comme un signe que je suis mieux de juste partir, sans aller m'apitoyer sur mon sort dans son bureau.

J'annonce mon départ à personne. Ça me tente pas. J'ai déjà assez d'affaires à dealer de même, j'ai pas envie de faire semblant que je vais m'ennuyer de Monique pis de Ghislain.

J'emprunte l'ascenseur en espérant ben fort ne pas croiser âme qui vive et je sors du building en ayant l'impression de peser deux tonnes.

Lundi 12 décembre

**11 h, dans mon lit,
après avoir remis mon pyjama.**

C'est pas mon genre, mais j'ai rien à perdre, comme c'est déjà une journée de merde, donc je décide de texter Pete en premier.

Hey ! J viens de me faire mettre à la porte de façon cavalière.
Ça te tente-tu de boire du vin ce soir ? J suis pas
particulièrement
triste de quitter ma job,
mais toutes les excuses
sont bonnes, hen.

Il répond surprenamment vite.

Allô ! Ben oui, why not.

Tu me raconteras ça. Les fuckers !

J'ai un staff meeting ce soir, mais mettons vers 21 h, chez
nous ?

J peux même te faire à manger,
j suis pas pire, ç'a l'air ! J te fais
mon riz frit, ma spécialité.

Yum ! Texte-moi quand t'es
chez vous pis j m'en viens.

Une bonne affaire de faite. Mais, avant de me délecter de la cuisine asiat' du beau Pete, j'ai encore un rendez-vous chez la psy, dans quelques heures. Ça me tente autant que de me faire arracher une dent à froid. Je vais lui dire quoi ? Que je vire sur le top la seconde qu'un gars cute me trouve intéressante ?

Je décide de faire une sieste, en attendant. Y a rien comme le sommeil pour me faire temporairement oublier mes problèmes. Avant de me coucher, je fais rentrer Tourtière qui miaule encore sur mon balcon. *Viens te coller, gros dégueu, ça pourra pas me faire de tort.*

Lundi 12 décembre

18 h 02, dans le bureau de Dre Gauvin.

— En gros, j’suis la pire amie, j’mesuis fait crisser dehors, j’ai accepté une job que j’pense haïr pis la seule affaire qui va ben, ou à peu près, dans mon existence, c’est qu’y a un grand barbu qui me trouve à son goût. Ben, j’pense.

— ...

— Là, vous allez me dire que j’chiale la bouche pleine. Que c’est pas si pire. Que rien est figé dans le temps. C’est vrai, j’imagine. Pis j’le sais que j’mesuis mise dans cette marde-là par moi-même. Ça, j’suis bonne, là--dedans...

— ...

— Mais, crisse, m’semble que j’essaye. J’avoue, là, j’aurais pu être plus présente pour Julianne. J’pourrais être plus présente pour ben du monde. Ma mère, entre autres. Je l’appelle tout le temps pour chigner, pis, moi, je l’écoute pas full. Mais, c’est comme... m’intéresser à la couleur de ses armoires de salle de bain, c’est tough, ces temps-ci.

— ...

— J’sais juste pas quoi faire de plus. J’suis toujours en mode panique, en mode réaction. J’ai l’impression de pas avoir deux secondes de repos, même si j’fais juste ça, chiller dans le bain pis dormir. Pis boire. Ce qui est peut-être pas la meilleure façon de relaxer, là, j’en conviens.

— ...

— Pis là, Pete me fait du bien pis ça me fout la chienne. J’ai peur de tout gâcher. J’essaye tellement de PAS être dans ma tête quand j’suis avec lui que ça finit par être la seule affaire à laquelle je pense. *Sois là, sois là, sois*

là. J’dois avoir l’air d’une crise de freak. J’ai l’impression de me regarder de l’extérieur être en train de pas savoir quoi faire de mes dix doigts.

— ...

— Pis j’parle de ça comme si on était mariés depuis cinq ans. Esti. J’m’emballe-tu trop vite ? C’est juste tellement, tellement rare, par les temps qui courent, de trouver quelqu’un avec qui ça clique. Pas juste physiquement. Genre... toute. J’ai comme l’impression qu’on se comprend, même si on se connaît pas beaucoup.

— ...

— Ugh. Là, j’suis quétaine. J’m’ensens comme une assoiffée dans le désert. Il est-tu vraiment si cool, ou c’est juste qu’après la trâlée de tatas, les dernières années de schnoutte, il est... correct. Un plaster. Un p’tit citron après un shot de tequila pas buvable. J’le sais vraiment pu...

— ...

— Pis, r’gardez ! Vous voyez, comment j’suis la pire ! Ju m’haït, ma vie professionnelle est en bordel, pis moi j’suis là à encore parler de Pete. Comme si c’était ça le plus important. C’est-tu normal ? M’semble que c’est pathétique. Ou c’est sain, humain ? Vu que ça fait longtemps que j’ai pas eu des papillons dans le ventre... Comment on fait pour savoir ?

— C’est tout pour nous aujourd’hui.

Je, me, moi, me, myself and I.

100,00 \$

Merci.

Lundi 12 décembre

22 h 02, dans mon vieux char.

J’étais prête – lavée, maquillée, peignée, petit baise-en-ville paqueté – depuis vingt heures trente. Assise sur mon sofa bien tranquille à scroller Instagram sans trop bouger pour pas défaire les quelques boucles que j’ai réussi à faire tenir dans mes cheveux à grands coups de spray-net. Mais, of course, fidèle à ses habitudes, Pete m’a texté y a à peine dix minutes. J’ai

enfilé mon manteau, dégivré sommairement mon pare-brise, puis j'ai sauté dans ma voiture, direction son bel appart'. Comme un bon chien.

Je lui pardonne quand j'entre chez lui et que c'est un vinyle de Kim Carnes qui joue. Il m'embrasse tout de suite. M'semble que ça frence bien, *Betty Davis Eyes*.

— Ça va ? Rentre, j'suis en train de finir ma recette.

— Meeeeeeh. I need a drink.

— Coming right up !

On entre dans sa cuisine. Ça sent bon. Lui aussi, il sent bon. Il me sert une bière, s'en ouvre une et va changer le disque de côté.

— As-tu faim ?

— Ouais, correct.

— Oh ! Non. T'as besoin d'avoir plus faim que ça. Attends.

Il sort de la cuisine et entre dans sa chambre. Il en ressort aussitôt avec un gros joint roulé déjà entamé et un briquet.

— Oupsi. J'ai pris une part du dessert avant que t'arrives.

Je ris et je me dis why not. J'allume le bat, prends deux grosses puffs, lui passe. Il ouvre la porte du patio pour laisser sortir la boucane.

— Ah ! S'cuse ! J'peux-tu fumer dans ta cuisine ?

— Ben oui, t'inquiète. Faque là, raconte-moi donc ça, cette journée de marde là !

Je lui raconte tout, mais je skippe les détails concernant ma chicane avec Julianne et ma visite chez la psy. Je lui dis plutôt que Julianne est fâchée après moi parce que j'ai quitté le bar trop tôt et qu'elle m'a cherchée toute la soirée.

— Ben là, elle overréagit pas un peu, ton amie ?

— Bah, non, pas vraiment. C'est vrai que j'fais souvent ça, m'éclipser sans le dire à personne.

— Faut-tu que j’m’inquiète ? Vas-tu partir au milieu du souper, pendant que j’suis aux toilettes ?

— Non, pas mon genre. Moi j’reste jusqu’au matin, contrairement à d’autres que j’connais.

Un froid s’installe. Il a pas l’air de la trouver super drôle.

— Tsé, si ça te gossait que j’parte, t’aurais juste pu me le dire.

— Hen, non, ben non. J’dissais ça pour rire !

Rire-ish.

Il prend une longue gorgée de sa bière.

— Bon. T’as faim comment ast’heure ?

Il nous sert deux énormes bols de riz frit au poulet, nappé de sauce soya. Je sais pas si c’est parce que je suis gelée ou si c’est parce que c’est un bon cook, mais c’est délicieux. Je mange tout avec appétit, pendant qu’il me raconte son staff meeting – qui m’intéresse semi, pour être honnête. Il change rapidement de sujet.

— Faque là, tu vas faire quoi des trois prochaines semaines, pas de job, rien ?

— Méchante bonne question...

— Être toi, j’en profiterais pour aller quelque part. Tant qu’à faire.

— Ouais, pas fou. J’ai pas full de cash, par exemple.

— Tu m’as pas dit que t’avais un chalet ? Rien comme la nature pour te remettre sur le piton, selon moi.

Ah ben oui, le chalet ! J’y avais pas pensé. Ça, ça me mettrait la tête à off sur un temps, m’semble. Le projet m’excite.

— Eille, oui ! Tu devrais venir avec moi, durant tes jours off, cette semaine !

Oh fuck. Gros statement, ça, ma chum. On dirait qu’il lit sur mon visage que, pour moi, cette invitation est un step. En tout cas, il a un sourire en coin que j’arrive mal à m’expliquer.

— Ça pourrait être cool ! T'irais quand ?

— J'sais pas, genre demain ? Ma mère est jamais là, durant la semaine. Toi, t'as mardi pis mercredi off, non ?

— Oui ! Ben, j'ai des p'tites affaires à régler demain, mais j'pourrais venir te rejoindre le mercredi matin, qu'est-ce t'en penses ? J'travailles tard, jeudi, en plus.

— Ce serait parfait ! J'arrêterai nous acheter des p'tits trucs à manger, de quoi faire un bon souper. C'est à mon tour de t'impressionner avec mes talents culinaires !

— Deal. J'espère que tu vas mettre des saucisses dans ton Kraft Dinner.

La bière, le pot, la bouffe pis cette nouvelle me remettent un peu de bonne humeur. J'ai bien fait de venir ici, ce soir. La présence de Pete me fait du bien. La boule d'angoisse dans ma poitrine a rétréci et me laisse respirer un peu. C'est peut-être ben la drogue, aussi.

Pete débarrasse pendant que je nous ouvre deux autres bières froides puis on va s'installer sur son sofa mou, face à face. Il roule un joint sur ses genoux et je le trouve beau.

— Qu'est-ce qu'y a ?

— Rien. T'es beau.

Il rit.

— T'es fine. Ça me fait du bien d'entendre ça venant d'une fille comme toi.

— Ben quoi, c'est vrai.

— Mettons que j'trouve ça rough, vieillir. Pas toi ?

— Dude, you got it easy. Pour un gars, c'est sexy, les rides, les cheveux blancs...

— Ouin, ça c'est si y te reste des cheveux.

Je remarque qu'il porte encore une tuque.

— Ça te gosse vraiment, la calvitie ? J'sais pas, c'est normal...

— Ça me tue, sérieux. J’suis sur le bord d’investir dans une greffe !

— Vraiment ?

— Non. J’sais pas. Si ça empire, peut-être.

Je suis mal à l’aise et je sais pas trop quoi répondre. Je réagis comme je sais si bien le faire dans ces situations-là : je vire ça sexu.

— Tsé que c’est lié à un trop-plein de testostérone. Pis tu sais à quoi c’est bon, aussi, la testostérone ?

Je le regarde, l’air coquin. Ç’a l’air de faire son effet. Son regard change pendant qu’il lèche le bord du papier à rouler qu’il a entre les mains. Ses yeux s’allument. C’est fou comment il peut rien cacher à personne, cet homme. Il est transparent. Ou très bon menteur, je sais pas. Il range la boîte de bonbons surs qui contient son kit à rouler dans le tiroir de la table du salon, coince le joint entre ses lèvres, l’allume et en tire une grande bouffée. Il me regarde intensément, toujours les yeux en feu. Je mouille instantanément, avant même qu’il m’ait touchée.

— Si tu continues de même, j’veais penser que c’est juste ça que tu veux de moi.

— Ça pis ton riz frit, of course.

Il me passe le joint, je tire quelques puffs et la seconde où je le dépose dans le cendrier posé sur la table, il m’empoigne les cheveux et m’embrasse. Mon plaisir est décuplé par la fumée qui engourdit mes neurones et c’est bon au possible. On se retrouve rapidement nus, enlacés sur le sofa. Assise par-dessus lui, j’essaie de l’introduire en moi, mais il m’arrête.

— Mais là, on devrait pas mettre un condom ?

— Mmm si tu veux, mais le mal est déjà fait. Non ?

— Tu prends la pilule ?

— Non, mais j’ai un stérilet.

— S’cuse, ça me stresse. Une seconde, j’veais aller en chercher un.

Je me tasse, il se lève. Je l'attends couchée sur le dos comme un poulet déplumé, la lumière crue inondant son sofa gris. Il revient rapidement, nu comme un ver, un condom dans les mains.

— Peux-tu, genre, mettre un peu d'ambiance ?

— Ah, oui, scuse.

Il allume la lampe de table au bout du sofa et ferme la lumière. Il s'installe au-dessus de moi et, pour nous remettre dans le mood tous les deux, je me relève à moitié et commence à le sucer. Tranquillement, au départ, puis de plus en plus fermement. Il gémit de plaisir. Après quelques secondes, il m'arrête, déballe le condom avec ses dents, l'enfile d'un geste, me repousse et me pénètre sans plus de question. Je suis plus tout à fait lubrifiée, alors ça fait un peu mal, mais mon corps comprend rapidement la patente et ça devient l'fun.

Le disque d'un artiste que je connais pas qui jouait s'arrête, mais il semble pas le remarquer. Son va-et-vient se fait de plus en plus rapide. Il m'embrasse fort, je gémis quand il mord ma lèvre inférieure. Je commence à me toucher, question d'atteindre l'orgasme, moi aussi. J'y mets de l'huile de coude, considérant que je suis pas mal certaine qu'il est à quelques back and forth de jouir. Le fait que je touche mon clitoris avec autant d'ardeur semble l'exciter ben gros. *Ah ouais, touche-toi, touche-toi comme ça, laisse-moi voir.* Il tasse mon bras pour avoir une meilleure vue sur mes doigts qui s'agitent, sans se rendre compte que ça défait toute mon affaire et que ça m'empêche de me masturber comme il faut. Avant que j'aie pu lui dire de se pousser, il vient en lâchant un son guttural et s'écrase sur moi, me tordant le poignet du même coup.

— Aouch !

— Oh, s'cuse-moi.

J'attends qu'il propose de m'aider à finir, quelque chose. Après tout, je sais qu'il a les moyens pour moyenner. Mais rien. Il fait le mort.

— Eille, j'suis brûlé, moi. J'vais aller prendre une douche. Dors-tu ici ?

— Euh, j'sais pas, veux-tu que j'dorme ici ?

— Ben oui, ça me ferait plaisir, mais comme j'te dis, j'ai une grosse journée demain...

— Ah, euh...

— Mais si tu t'en vas demain matin, c'est ben correct !

— Okay. I guess que j'suis un peu gelée pour conduire de toute façon.

— Cool. J'vais te passer un pyj'.

Il se lève, le condom plein qui pend après le pénis, va chercher un long t-shirt des Canadiens et me le lance. Puis il s'enferme dans la salle de bain.

J'enfile son chandail, remets mes bobettes et entre dans ses draps doux, dans son lit nuage, et scrolle Instagram jusqu'à ce qu'il sorte de la douche, serviette autour des hanches, vingt minutes plus tard.

— Veux-tu prendre une douche, toi aussi ?

— Nonon, c'est beau.

Il enfle des boxers, va chercher ce qu'il reste du joint sur la table et le termine. Je trouve ça intense, mais je dis rien. Puis il vient se coller sous la couette. Il est froid, encore mouillé, ça me rafraîchit. Il ferme les lumières et passe un bon quinze minutes à scroller des memes sur Facebook pendant que je somnole sur son chest, me réveillant chaque fois qu'il ricane devant une image niaiseuse. Il éteint son cell et s'endort rapidement d'un sommeil profond. Il ronfle. Je sens mon cœur battre fort. Je me lève pour boire un peu d'eau et aller faire pipi, puis me recouche très près de lui. Je l'entoure de mes bras sans qu'il s'en rende compte et m'endors, agitée.

Mardi 13 décembre

9 h 30, dans le lit douillet de Pete.

Je me réveille d'un coup alors que l'alarme de Pete se met à sonner à plein volume. Il se décolle et se relève, puis s'assoit sur le bord du lit, les pieds pendants et la tête dans les mains.

— Bon matin !

— Uuuuuuuugh.

Not a morning person. C'est noté.

Il pose les pieds sur le plancher, s'étire de tout son long en poussant un cri comme si j'étais pas là et se rend jusqu'à la salle de bain. Je l'entends faire pipi et lâcher un pet grâce à ses murs en papier mâché. Il passe ensuite à la cuisine et me crie :

— Veux-tu un café ?

— Euh, non, ça va être correct. Merci.

Je me rhabille en vitesse, dans le salon où mes bas collants et ma robe traînent toujours sur le plancher en vieux bois franc. J'ai comme l'impression que Pete apprécie ses matins tout seul et je veux pas lui taper sur les nerfs.

Il me rejoint, encore en boxers, les yeux toujours collés et une tasse fumante à la main.

— T'as bien dormi ?

— Oui, full. Toi ?

— Aussi.

— Bon ben, j'vais faire un bout. J'vais aller paqueter mon sac pour le chalet pis faire une couple de commissions. Tu me donnes des nouvelles pour demain ?

— Of course. Tu me diras combien j'te dois pour le souper de chalet pis toute.

— Ben non, voyons. Ça m'fait plaisir.

Il me raccompagne jusqu'à la porte et frissonne quand je l'ouvre et qu'un vent froid entre dans l'appart'. Il m'embrasse et me regarde descendre les marches pour me rendre jusqu'au trottoir. *Fais attention, c'est peut-être glacé.* Je trouve ça cute.

Je suis excitée de passer deux jours avec lui. M'semble que ça va panser mes blessures, juste un peu.

Mardi 13 décembre

11 h 30, dans mon bain à l'huile de coco.

Note dans mon téléphone :

Tu m'as pénétrée
sans filtre,
mais je sais pas encore
comment tu prends ton café.
On va-tu bruncher
un moment donné ?

Mardi 13 décembre

14 h 22, à l'épicerie du village de Saint-Denis.

J'ai fait la route en chantant à tue-tête des vieilles tounes de Laurence Jalbert pour tenter de faire passer mon mauvais coton. Ça me fait penser aux heures passées à hurler des hits québécoises avec Ju sur le siège passager. Le cœur me pince.

Je sors ma liste. Évidemment, j'ai fait une liste. Je veux être certaine de rien oublier. De l'eau, du papier de toilette, une brosse à dents, d'un coup qu'il a oublié la sienne, mais aussi beaucoup de vin – deux bouteilles de blanc, deux bouteilles de rouge – et, pour notre souper à deux, de quoi préparer un tartare de bœuf et une salade de betteraves jaunes. Au dessert, du chocolat noir. Je voulais faire une fondue, mais m'semble que ça fait too much. J'achète aussi un sac de bois pour faire un feu, dehors. Y a pas encore beaucoup de neige au sol, mais ça reste romantique quand même de se coller près d'un feu pour se réchauffer, en regardant les étoiles – qu'on voit d'ici, et pas de Rosemont. J'oublie pas les guimauves, et de quoi faire des bloody caesar, juste pour moi, cet après-midi.

Un tas de treats.

157,67 \$

Merci.

Je prends ensuite la 249, direction le chalet. Mon vieux bazou rushe dans les côtes et je l'encourage. *Vas-y, buddy !* Je connais aucunement le nom des rues. Au fil du temps, j'ai trouvé des repères : impossible de me

tromper. Tourne à gauche au gros arbre, puis à droite au chalet laid, puis encore à droite à la maison pleine de mangeoires à colibris, puis à gauche, là où la route devient en garnotte. Rendue là, je me détache et je roule lentement, pour apprécier la vue du bord de l'eau entre les arbres et les quelques maisonnettes éparses, et pour éviter les gigantesques nids de poule, qui pourraient bien signer l'arrêt de mort de ma Focus 2001.

Je sens mon char chambranler curieusement. Ça doit être le chemin de terre. J'augmente le son de ma musique, et Julie Masse chante que c'est zéro un peu plus fort dans mes oreilles, mais ça suffit pas à masquer mon problème technique. Fuck. J'arrête l'auto sur le bord du chemin et je sors pour faire le point sur la situation. Ça me prend pas un DEP en mécanique pour comprendre que j'ai un pneu crevé, pis sur un temps à part de ça.

Premier réflexe : j'appelle Louise. Elle répond après quelques sonneries.

— Allô ?

— Mom ! J'ai un pneu crevé ! J fais quoi ?

— T'es où là ? T'es-tu correcte ?

— Ben oui, j'suis correcte, Louise. C'est juste un pneu. J'arrive au chalet.

— Qu'est-ce tu fais au chalet en pleine semaine ?

— On peut-tu s'en parler après ? Là, j'suis pognée ici pis y va faire noir dans une heure.

— T'as pu' CAA ?

— Non.

— Comment ça ? Tu t'es désabonnée ?

— Oui. Mom ! Focus. Je l'ai pu', okay ?

— Euuuuuh, okay. Y a un garage au village, ça s'appelle Garage Marcel Tétreault. Pognes-tu Internet ?

— Oui, j'pense.

— Bon ben google-le. Dis-lui, au pire, que t'es ma fille.

— J'vais-tu avoir le traitement VIP ?

— Niaiseuse. Grouille-toi, là, j’aime pas ça te savoir toute seule sur le bord de la route. Pis rappelle-moi quand t’as des nouvelles !

Je raccroche et je google tout de suite le garage, que je trouve en deux clics. J’appelle sans perdre une seconde.

— Moui ?

— Allô, c’est bien le garage ?

— Oui, c’est ça.

— Okay, j’ai besoin d’aide. Je suis à Saint-Denis et j’ai une crevaison...

— Vous êtes où, exactement, là, madame ?

— Euuuuuuuh.

J’imagine que *la rue en garnotte sur le bord du lac*, ça leur dit pas grand-chose.

— J’connais pas exactement le nom de la rue, mais c’est en direction de la rue Benoît, quand t’arrives de la 249. J’m’en allais au chalet de ma mère, Louise. J’suis presque arrivée.

— Ah, ben oui, Louise ! C’est beau, j’sais t’es où. Mais là, mon gars est parti sur un dépannage, on sera pas là avant un bon quarante-cinq minutes. T’es-tu correcte avec ça ?

— Oui. J’vais patienter. J’ai pas ben l’choix, hen.

— Parfait, bouge pas.

Je raccroche et je cherche comment perdre mon temps pendant que j’attends mes sauveurs. J’ai presque pu’ de batteries dans mon cell, j’suis ben trop stressée pour faire une sieste, j’peux même pas texter Julianne pour lui raconter cette esti d’affaire-là. J’décide d’écrire à Pete. Ça va me désennuyer, c’est déjà ça.

Devine qui vient de pogner
un flat on her way to le chalet ?

J’attends quelques minutes, puis je vois qu’il l’a lu sans me répondre. Bon, okay. Merci pour la solidarité. Visiblement, cette semaine, la vie trouve tous les moyens possibles pour me faire chier. J’haïs toute.

Je retourne m'installer sur le siège conducteur, que je descends complètement question de contempler le plafond de mon bazou et ma misère, du même coup, pour les quarante quelques minutes à venir. J'écris un statut Facebook, pour recevoir un peu d'empathie et de support. Ça marche pas full : je récolte une couple de likes, sans plus. J'ai froid et je grelotte, mais j'ose pas ouvrir le chauffage de peur de mourir asphyxiée par le carbone ou quelque chose. J'ai entendu des histoires d'horreur pis je sais pu' ce qui est vrai ou pas. Je pense à la dernière fois où j'ai eu une crevaison, en m'en allant au cégep, un matin de printemps. J'avais appelé mon père, qui avait quitté le bureau en quatrième vitesse pour venir m'aider à remettre ma vieille Tercel en marche. Je me souviens qu'on était allés luncher, après, et qu'on avait mangé un club sandwich dans une cantine cheap. On avait jasé, mais je me souviens pu' trop de quoi. Je devais être préoccupée par quelque chose de niaisieux, genre mon crush dans mon cours d'après-midi. Avoir su que ces moments-là étaient comptés, j'en aurais profité plus. Pis j'aurais aussi demandé à mon père de me montrer comment changer un pneu, tant qu'à faire. Ça me pince le cœur, de penser à ces affaires-là. Surtout maintenant, pognée toute seule sur le bord de la route. Je range mes souvenirs dans un coin de mon cerveau et j'essaie de me changer les idées. Il fait déjà presque noir et la forêt qui m'entoure me hérisse l'échine. J'essaie de pas laisser mon imagination s'emballer. *C'est juste des arbres, c'est juste des arbres, c'est juste des arbres.* Je me mets sur les quatre flashers et j'attends. *Inspire, expire.*

Après ce qui me semble dix mille ans, je finis par apercevoir des phares au loin. Le pick-up s'arrête à ma hauteur et en sort un colosse de région, avec une casquette de trucker et un manteau d'hiver bleu marine taché d'huile. Il fait noir comme dans le cul d'un ours et je me sens moyen à l'aise. J'essaie de me calmer. *Come on, le monsieur est là pour t'aider. Toute va ben été.*

— Allô, madame ! C'est vous qui avez besoin d'aide pour changer un pneu ?

Perspicace.

— Oui, c'est ça. J'sais que j'ai un pneu de secours, mais j'suis pas capable de le changer toute seule.

Il prend le temps de faire le tour de mon véhicule – on pourra pas dire qu’il est pas minutieux dans son travail – et finit par jeter un œil à mon pneu défectueux. Il l’inspecte pendant de longues minutes. Je sais pas où me mettre, alors j’attends la fesse accotée sur le capot gelé, cellulaire à 7 % de batterie en main.

— Ouin ben là, ma p’tite madame, vous avez roulé combien de temps sur ce pneu crevé là ?

— Euh, j’sais pas. La seconde que j’m’en suis rendu compte, j’mes suis arrêtée pis j’veus ai appelé.

— C’est parce que là, il a eu le temps de fondre autour de votre roue, pis de geler là ben dur. Y a rien que j’puisse faire pour l’instant, dans ’rue de même, à part appeler le towing.

— Euh, okay. Mais comment j’veis me rendre chez nous ? Vous allez me prêter une auto ?

Il s’esclaffe.

— Ben non, on a juste un char de courtoisie pis il est déjà prêté. J’veis aller te porter, moi. C’est-tu ben loin ?

Esti que j’ai pas envie d’embarquer dans son truck. D’un coup que, pis toute.

— Euh, nonon. C’est genre cinq minutes en auto, peut-être. Sur la rue Benoît.

— Bon ben, embarque, ça va te réchauffer. La remorqueuse sera pas là avant une bonne demi-heure de toute façon.

— J’ai des affaires, dans l’auto...

— Paqu’tu ça dans le coffre !

Je fais deux voyages de stock, j’agrippe ma sacoche et je me dirige à contrecœur vers le pick-up blanc. J’embarque, le cellulaire bien serré dans ma paume. Mon sauveur s’assoit côté conducteur et passe un coup de fil au remorqueur. J’attends qu’il ait raccroché pour appeler Louise. Je veux que quelqu’un sache où je suis, avec qui, et où je m’en vais. Je prends pas de chances : better safe than sorry.

— Allô, maman ? Oui, le monsieur du garage du village est là, là. Il faut faire remorquer l'auto, mais il va venir me reconduire jusqu'au chalet. J't'appelle quand j'suis rendue, dans une dizaine de minutes, okay ? Oui, j'sais que ça m'aurait rien coûté avec CAA. Okay, bye.

Je respire un peu mieux, mais j'essaie de pas trop le faire, parce que l'habitacle du truck sent un mélange de cigarettes, de sueur, de vieux hot-dogs et de gomme balloune, la chic odeur du petit sapin accroché sur le rétroviseur.

— Bon, rue Benoît, c'est ça ?

— Oui ! Merci, hen, de venir me porter.

— C'est ben normal. Une belle fille de même, tu laisses pas ça toute seule sur le bord de la route !

Il rit gras. Je ris jaune.

— T'en a de la bouffe, pour une fille qui s'en va toute seule au chalet !

— Ah, j'suis pas toute seule. Mon chum s'en vient me rejoindre.

— Aaaaah ! Ça en faisait du vin, juste pour toi. Quoique, c'est pas moi qui juge, hen !

Il glousse encore. Un vrai petit humoriste. Je fais la conversation pour amoindrir mon malaise.

— Connais-tu ma mère, Louise ? C'est à elle, le chalet !

— Ah ben oui, t'es la fille à Louise ! On la voit pu' ben ben, elle, de ce temps-ci.

— Elle s'est fait un chum et ils sont souvent à son chalet à lui, à Morin--Heights.

— Ah moi, le Nord, c'est pas pour moi. Ben trop de mouches !

Il me vante les mérites de l'Estrie durant quelques minutes. J'acquiesce et je lâche une couple de *ah, ben oui, hen* une fois de temps en temps. On arrive finalement dans l'entrée en terre battue du chalet.

— Bon, faque donne-moi ton numéro de téléphone. Marcel va t'arranger ça, ton pneu, pis tu vas pouvoir venir chercher ça demain après-midi.

Il me tend une tablette de feuilles lignées jaunes et je gribouille mon nom et mon numéro de téléphone. Je lui remets les clefs de mon char du même coup.

— Ah, Camille ! C’est un beau nom, ça. J’ai pas de manières : moi, c’est Sébas !

Il me tend sa main, que je serre brièvement.

— Faque là, Camille, as-tu besoin d’un lift jusqu’au garage demain ? J’peux revenir te chercher, si tu veux.

— Ah, c’est gentil, mais mon... chum va être arrivé à ce moment-là. Il a une auto, il va pouvoir me lifter.

— Bon, parle-moi de t’ça !

Je lui souhaite une bonne soirée, descends mes affaires du coffre en un seul voyage qui manque de me casser le dos, et entre dans le chalet, enfin.

Je barre derrière moi et, sans enlever mes souliers ni mon manteau, je m’ouvre une des Coors Light qui traînent dans le frigo. J’en cale la moitié d’un trait.

Ouf.

Mardi 13 décembre

21 h 45, au chalet.

J’ai vérifié que toutes les portes étaient bien barrées : y a un monsieur que je connais pas qui sait que je suis toute seule ce soir, quand même. Ça m’angoisse – d’autant plus que je suis encore sur les nerfs de toute cette mésaventure mécanique. J’essaie de relaxer et de pas trop penser à ce que ça va me coûter. Crisse.

J’en suis à ma troisième bière, que j’ai mélangée avec du Clamato, et je mange des chips en scrollant Instagram, avachie sur le sofa moelleux, devant le faux foyer au gaz qui réchauffe le côté droit de ma face. Plus l’alcool rentre, plus j’ai le vague à l’âme. J’aimerais ça appeler Julianne pour lui raconter ma bad luck. Mon cellulaire s’illumine : mon cœur fait un tour, pensant que c’est peut-être Pete. C’est Louise qui m’appelle.

— Ça va, ma chouette ? J'ai pas eu de tes nouvelles !

— Oui, s'cuse, j'ai oublié. J'suis au chalet. Mais tsé qu'à cette heure-là, j'aurais eu le temps cent fois de me faire égorger dans le bois, hen. T'es pas assidue sur ton check-up.

— Pis toi t'es pas assidue sur ton donnage de nouvelles ! Franchement.

— C'est une blague.

J'explique la situation à ma mère en oubliant intentionnellement de mentionner que Pete s'en vient me rejoindre. En bonne farouche, elle aime pas les étrangers dans ses affaires. Je raccroche et décide de me faire à souper. Je décongèle un pot de sauce à spag' de Louise qui traîne dans le congélateur et je fais bouillir la moitié d'une vieille boîte de macaroni. J'ouvre une bouteille de rouge, la plus cheap, et me sers un verre. Je pose mon téléphone sur le comptoir, face up, juste au cas où j'aurais des nouvelles de l'autre taouin qui répond pas. J'ai le temps de manger deux bols de pâtes et de finir les trois quarts de ma bouteille de pinot noir avant que Pete daigne me répondre.

Hey ! Sorry, busy day.

Ah non, c'est poche ça. :((((

C'est tout. Juste ça. Pas : *Ça va-tu bien ? Es-tu correcte ? As-tu besoin d'aide ?* Fuck all. Je sais même pas quoi répondre. Je me sers ce qui reste de mon vin rouge et je le cale en trois gorgées.

Ouais, ben poche.

Il voit. Il répond pas. Je décide d'ouvrir une autre bouteille. La plus chère. Il s'en passera. Je m'installe devant la télé, pitonne jusqu'à Canal Vie. J'ai pas de télé chez nous et je profite du chalet pour keep up avec les programmes de matantes. Ça me détend. Pendant que je niaise sur mon cellulaire, Saskia vante les mérites de je sais pu' quelle teinte de beige. Je tombe sur les stories de Julianne. Elle est dans le nouveau resto italien qui vient d'ouvrir, sur l'avenue du Parc. Je sais pas avec qui. Elle publie clip après clip d'elle qui trinque avec des mains inconnues, de plats qui donnent l'eau à la bouche, d'elle qui sourit, verre de prosecco à la main. Ça me donne un coup dans le ventre.

Alors que Saskia place soigneusement des coussins décoratifs sur un canapé, mon cellulaire vibre. Pete.

Eille, s’cuse ! Journée de fou.

Comment ça va ? Tout est réglé ?

Mon ressentiment fond comme neige au soleil.

Oui, oui ! Je suis de retour
au chalet, pas de char,
mais ben du vin dans le corps.

Il est au garage ?

Ouais ! J’vais aller
le chercher demain.

Je sais pas si c’est la bouteille de rouge que j’ai engloutie, mon manque flagrant d’attention, ma déprime, ma horniness ou une combinaison de toutes ces réponses, mais je décide de me la jouer slutty.

Manque juste toi
devant le foyer, là.
Idéalement avec très peu
de vêtements.

Oh ! J’haïrais pas ça.
Tu dois être belle devant le feu,
les joues rouge de vino.

J’peux te montrer si tu veux.

Go !

Je retire mon gros pull sous lequel j’ai une bralette en dentelle. Elle est vieille et trouée de partout, mais, en photo, ça paraîtra pas tant que ça. Je cadre la photo juste sous mon nez, en haut de mon nombril. Je rentre le ventre, relaxe mes lèvres, presse mes seins l’un contre l’autre, essaie différentes poses. Je finis par obtenir un résultat acceptable : sexy, mais pas

trop explicite. Juste assez pour lui donner le goût de venir m'enlever ce qui me reste de linge sur le corps. Je l'envoie, sans texte.

Il écrit, puis cesse. Trois petits points apparaissent puis disparaissent plusieurs fois de mon écran. Ça me stresse un peu.

Damn ! Wow.

J'm'attendais pas à ça.

Oops, s'cuse. J'voulais
pas t'effaroucher haha.

Non, pantoute ! J'en prendrais
plus, même...

Il me le dira pas deux fois. Je prends une autre photo, cette fois les seins nus. Je sais pas si c'est la lumière du foyer ou juste où je suis rendue dans mon cycle, mais ils ont l'air gros, ronds, lourds. Je me feel en ta'. Mon petit B est photogénique, ce soir. Je lui envoie avec l'emoji coquin de diable avec des cornes. Pete m'envoie rapidement en retour une photo de lui, couché dans son lit, en boxer. Visiblement bandé, une main sur son pénis à travers le tissu de ses sous-vêtements. Je savais pas que c'était son genre, le sexting, mais tant mieux si ça lui plaît.

Mmmm. Est-ce que tu
te touches ?

Veux-tu que j'me touche ?

Oui.

Qu'est-ce que tu me ferais,
si j'étais avec toi devant le foyer ?

Je pense à ma réponse en allant chercher le paquet de Chips Ahoy et un verre de lait d'amande dans la cuisine. Faut que je trouve quelque chose de cochon, mais qui fait pas trop fifty shades par écrit. Je me rassois sur le sofa, mange deux biscuits bien trempés et mous, et réponds.

Je t'assoierais confortablement

devant le feu, sur le sofa, j'me mettrais à genou devant toi.
J'te prendrais dans ma bouche,
tranquillement, au début, puis
de plus en plus fort.

Fuck, oui. Est-ce que
tu te touches aussi ?

Oui.

Je trempe quelques autres biscuits dans le lait, en bois une longue gorgée
puis je vais chercher une petite cuillère pour ramasser toutes les miettes
dans le fond de mon verre. Ma partie préférée.

J'me toucherais aussi d'une main. Puis, vraiment mouillée,
j'm'assoierais sur toi, et tu me
pénétrerais d'un coup.

Continue.

J'bougerais lentement,
pour te teaser. Puis j'accélérerais jusqu'à ce
que t'en puisses plus.
J'te ferais venir fort,
en moi, en t'embrassant,
pendant que tu entres
tes ongles dans mon dos.

Silence radio de son côté. Je sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise chose. Je suis peut-être allée trop loin dans l'érotico-quétaine ?

Soudain, sur mon écran, une vidéo de douze secondes. Ses deux grandes jambes allongées et sa queue dans une lumière crue peu flatteuse, lui qui se crosse et qui, finalement, se vient dans le poil, sur la bedaine.

Mmmmm.

Ça finit bien la journée, ça.

Es-tu venue toi aussi ?

Oui. Ça me donne
encore plus hâte à demain.

Il répond *bonne nuit* avec une smiley face.

Ben cou'donc.

Je range les biscuits pendant que Jean-François explique comment construire une bibliothèque avec deux feuilles de MDF en background. Je décide d'aller me coucher. Je me brosse les dents, me démaquille et entre sous la couette lourde du lit de Louise. Je ferme les yeux et m'endors rapidement dans le silence absolu du rang Benoît. Demain sera sûrement moins pénible qu'aujourd'hui. En tout cas, je l'espère.

Mercredi 14 décembre

11 h 04, dans le grand lit de Louise, au chalet.

Je me réveille avec l'estomac à l'envers de trop de vin rouge. Je cale un grand verre de jus de pomme brun pour le remettre en place. Je regarde l'écran de mon cell et j'ai pas de nouvelles de Pete. Je me demande à quelle heure il va arriver, mais je veux pas le rusher.

Je me fais deux toasts que je beurre allègrement de creton et de moutarde – mon plaisir ultime de matin de chalet – et je me fais un café dans la machine à capsules pas bonnes pour l'environnement que Louise a reçue de sa sœur à Noël, et qu'elle utilise jamais par éco-culpabilité. Je lui rappelle souvent qu'elle conduit un VUS, mais ça, ç'a pas trop l'air de la gosser. Je suis à l'image de ma génitrice, faut croire : pleine de contradictions.

Le téléphone du chalet sonne. Weird. Je réponds. C'est le garage.

— Allô, oui ? C'est la fille de Louise ?

— Oui, Camille, c'est moi.

— Allô, c'est Marcel, du garage ! S'cuse-moi, Camille, j'trouve pu' le papier avec ton numéro de cell. C'était juste pour te dire que ton char est prêt : j'ai mis un pneu usagé dessus, tu vas pouvoir faire un boutte avec ça. As-tu besoin d'un lift ?

— Nonon, c'est beau. J'vais venir le chercher la seconde que mon copain arrive, ça devrait pas être ben long.

— Ça marche. À plus tard !

Ça me donne une bonne raison de texter Pete. J'espère que ça le dérangera pas trop de me rendre service. Je garde ça léger et je lui envoie tout d'abord une photo du lac calme, vu de la véranda.

Bon matin ! Le lac est beau, l'épicerie est faite, le vin est froid.

Manque juste toi !

Tu pensais arriver vers quelle heure ?

J'attends quelques minutes en finissant nerveusement mon café tiède. Finalement, une réponse.

Allô ! Est-ce qu'on peut s'appeler ?

Voyons les gens avec le téléphone, à matin. Je trouve ça bizarre : on s'est jamais appelés, pas une fois, depuis qu'on se connaît. Ma poitrine se serre.

Euh, oui, sure.

Tout va bien ?

J'pense que ça serait mieux
si on se parlait en vrai.

Ben là.

Quoi ?

Je comprends pas trop ce qui se passe, mais ça sent mauvais.

Ça prend pas la tête à Papineau
pour catcher que quelque chose
cloche. C'est-tu moi qui capote ?

Il m'appelle. Je réponds pas. J'ai le cœur qui débat. What the actual fuck ?

Peux-tu répondre ?

Il me rappelle. Je décroche à contrecœur, le souffle court.

— Allô ?

— Salut Cam...

Il a une voix piteuse. J'anticipe le reste.

— J'imagine que tu viens pas au chalet ?

— Écoute, j'ai trop de trucs à faire, ces temps-ci. C'est crazy, la job, pis toute...

— Okay. Ben écoute, j'suis déçue, mais c'est pas la fin du monde. On se reprendra un autre week-end...

J'essaie que ma voix paraisse cheerful. Je l'entends soupirer au bout du fil. Je l'imagine, battu, devant le cendrier, dans son salon.

— Ouais, mais... C'est pas juste ça...

— Mmm, okay. Qu'est-ce qu'y a ?

— J'pense que toute ça... c'est juste allé trop vite.

— Toute quoi ? C'est parce que j't'ai invité au chalet ?

— Nonon, juste... toute. J'pense vraiment qu'on pourrait être des bons amis, mais...

Je freeze. Des motherfucking amis. Fuck lui, fuck ça, fuck toute.

— Ah. Cool. Cool. Ben écoute, j'sais pas quoi te dire. J'ai assez d'amis dans 'vie.

— T'es vraiment parfaite, Camille, pour vrai. J'sais pas ce que j'ai... C'est juste que... J'sais pas. J'pense que j'suis juste pas rendu là.

— Check, c'est beau. J'ai pas besoin d'explications, c'est pas moi, c'est toi, pis toute. J'vais aller profiter de ma journée, ast'heure, okay ? Bye, là.

Je raccroche sans lui laisser le temps de répondre. Abasourdie. Blessée. L'orgueil décapité. Je regarde l'heure : midi et quart. Je me sers une bière Clamato que j'avale rapidement pour me calmer les nerfs, mais qui passe tout croche. Dans le frigo, les ingrédients de notre souper fancy me narguent. J'espère qu'il me rappelle, qu'il me texte. Qu'il change d'idée. Je comprends rien. Je pensais qu'il était différent, qu'on était sur la même longueur d'onde enfin, esti. Comment on peut changer son fusil d'épaule

comme ça ? Comment on peut sexter au bord du feu et se faire crisser là par le même gars en même pas douze heures ? Quessé ça ?

Je prends tout ce qui me reste de petit change et je le texte.

J'comprends pas ce qui
a changé entre hier pis aujourd'hui. T'étais pas obligé de faire
semblant que ça te tentait de venir ici. Pis tu me feras le plaisir
de supprimer mes photos de ton téléphone.

For future reference, sexter une fille deux secondes avant de la
domper, ça se fait moyen.

La prochaine fois, pense donc à tes affaires avant de faire des
accroires à quelqu'un à qui tu plais. J'suis pas juste surprise,
mais aussi blessée. C'est crissement poche comme fin
d'histoire. Anyway, j'vais m'en remettre.

Check, ça me tente pas
de m'obstiner par message
texte, c'est immature.
Tu voulais pas me laisser
m'expliquer au tél ? Ben c'est ça.

Ah, faque c'est moi qui est
immature là-dedans ?

Good to know.

Bonne chance avec tes commitment issues.

Ç'a pas rapport, j'suis juste mêlé.

Lol, kk.

Je suis pas du tout fatiguée, mais j'ai juste pu' envie d'être réveillée. Je
fouille dans la pharmacie de Louise et trouve des Benadryl. J'en prends
deux, je retourne me coucher en boule dans le lit king, sous les draps qui
sentent le détergent familial de ma mère, juste après avoir tiré
complètement les rideaux de la chambre, maintenant plongée dans la
pénombre. Je consulte mon cell, avec encore un peu d'espoir qu'il ait

quelque chose à me dire. Qu'il ait juste eu peur, qu'il veuille pas me perdre, n'importe quelle esti de phrase banale du crisse. Mais rien. Je supprime son numéro, je le bloque de toutes les plateformes. Control, alt, delete. T'existes pu', mon esti. Je suis en tabarnak. Après lui, après moi pis mes attentes irréalistes. Je sais pu'. Je pitche mon téléphone à bout de bras. Il rebondit sur le mur et tombe, l'écran contre le plancher, en faisant un bruit sourd. Je ferme les yeux, les poings serrés, et m'endors rapidement, buzzée, comme si mon inconscient étant au courant que je pouvais juste pas dealer avec tout ce qui se passe dans ma tête présentement.

Mercredi 14 décembre

16 h 20, au chalet.

Lasse, molle comme de la guenille, déboussolée. La réalité m'est revenue comme un coup de poing dans 'face la seconde où j'ai ouvert les yeux. Je me trouve tellement conne. Voir que je l'ai pas vu venir. Voir qu'hier, comme une vraie épaisse, je lui envoyais des photos de mes boules. Je me sens dégueulasse de l'avoir laissé être la seule affaire qui me donnait encore un peu de jus. Pathétique. Tellement pathétique. Ça m'apprendra. J'ai honte.

J'essaie d'appeler Louise, pas de réponse. À court d'options, j'essaie même d'appeler Shanie, pas de réponse non plus. Le monde travaille, I guess. Je vois que Julianne est en ligne. J'aurais tellement envie de tout lui raconter, qu'elle me dise que c'est juste un motté.

Je prends une longue douche chaude. Ça aide un peu, comme si l'eau brûlante m'enlevait une couche de crasse de corps et d'âme. J'ouvre une des deux bouteilles de blanc qui me reste et me verse un grand verre. J'envisage de me faire le tartare, la recette de Ricardo que j'avais prévue pour notre souper, mais c'est trop triste. I can't. Du tartare, ça se mange pas tout seul. C'est comme de la raclette ou de la fondue. J'ouvre le pot de cornichons surs achetés pour l'occasion pis coupe quelques tranches de pain baguette : ça me servira de souper. Ça, pis ben du vin.

Je tourne en rond dans le chalet. J'ai rien à faire sauf ruminer. Tout me rappelle les plans que j'avais en tête pour moi et Pete : fourrer devant le

foyer, fourrer dans la chambre, fourrer dans la cuisine, fourrer dans la douche, fumer un joint dans la véranda, fourrer dans la véranda. Sacrament. Tout ça pour un gars qui finalement me voit comme *une chum de fille*. Je dois être naïve, niaiseuse, tarée, quelque chose, parce qu'entre lui qui me fait un riz frit dans sa cuisine pis qui m'envoie une vidéo de sa graine en gros plan, je l'ai pas vue arriver, cette déclaration d'amitié là. Mêlé. Mêlé. Fuck off. T'es mêlé quand tu downloades TikTok ou quand tu fais tes impôts, pas quand une belle fille t'intéresse, qu'elle est smatte, drôle, qu'elle te rushe pas, qu'elle a envie de te baiser n'importe où, n'importe quand. T'es-tu cave, crisse ?

Je finis ma bouteille devant la télé, la tête complètement ailleurs. J'essaye de me masturber sur le sofa, mais je suis trop pissé. Ça marche pas et ça me rend encore plus frue. Louise finit par me rappeler, mais ça me tente pu' de parler et j'ignore son appel. Je sais déjà ce qu'elle va me dire, de toute façon. Que notre génération Tinder a donc pas d'allure, que c'était plus facile avant, que je devrais dater des sportifs au lieu d'artistes poteux. J'ouvre ma dernière bouteille. J'ai le droit, je suis au chalet et il est passé vingt heures.

Je décide d'écrire à Julianne, malgré tout. Rien à propos de Pete, obviously. Je suis pas conne. Mais j'ai envie de tendre une perche, qu'elle sache que je m'en crisse pas. Pis j'ai besoin de savoir, moi aussi, qu'elle care, qu'elle va finir par se défâcher. Je rédige mon message dans les notes de mon téléphone avant de le lui envoyer. Je veux peser mes mots, que ce soit parfait, bien dit. Le vin m'aide un peu. Ça me prend quelques minutes avant d'arriver à quelque chose qui, je pense, a de l'allure.

Allô Ju. J'espère que tu vas bien. J'm'excuse pour mon comportement, durant notre dernière conversation.

La vérité choque, j'pense ben. T'as raison : j'ai un problème. J'ai de la misère à séparer les affaires, dans ma tête, à remarquer ce qui se passe autour de moi quand j'ai le cerveau à spin à cause de trucs... souvent de gars, je l'admets.

J't'aime pis j'veux que tu saches que ton message est pas tombé dans l'oreille d'une sourde. J'vais travailler d'autant

plus fort pour être une meilleure amie, une meilleure humaine.

J'suis désolée de pas avoir été là pour toi quand t'en avais besoin. J'espère qu'on pourra se jaser bientôt.

Love you mon loup. xxx

Elle voit mon message presque instantanément, mais ne répond pas.

J'ai le motton. Je suis soûle et toute seule. J'ai un serpent dans la gorge qui me descend jusque dans la poitrine. J'ai besoin de quelqu'un, quelque chose, je sais pas, n'importe quoi. Je fais donc ce que toutes les filles à l'ego en miettes font et je redownloade Tinder.

J'ajuste mes filtres. On est à la campagne, y aura personne à moins de trente kilomètres de moi. Je swipe mécaniquement, en buvant mon fruité et vif à grosses lampées. Des Charles qui font de la randonnée avec des bâtons de marche, des Simon charpentiers-menuisiers mal rasés, des Matthias qui posent fièrement avec des carcasses de chevreuil. Je dois passer mon pouce sur mille faces, j'ai mal à la main et j'ai le temps de finir ma bouteille avant de tomber sur un Mathieu, pompier, trente-huit ans, pas trop pire. À vingt-trois kilomètres. Sur son profil, une photo de lui à la pêche tenant fièrement un gros poisson devant la caméra, une photo de lui lors d'un saut en parachute, une photo pixellisée de lui en suit mal coupé, probablement à un mariage ou un bal de finissant. Six pieds, selon sa description. Il ferait la job. Je glisse mon pouce à droite sur l'écran. C'est un match.

J'entame la conversation tout de suite, sans réfléchir et il répond presque aussitôt. On jase sommairement. *Oui, ça va. Oui, j'habite à Montréal. Oui, j'suis dans l'coin. J'ai un chalet. Tu veux-tu venir boire du vin avec moi ? Cool, emmène une bouteille.* Je lui donne mon adresse. Tant pis s'il s'avère un tueur en série. Je pense à *Elles étaient cinq*, pis je me dis que si on me retrouve ligotée, violée et tuée dans le bois, y en a un qui va se sentir crissement mal de pas être venu manger du tartare, ce soir. Kin toé.

Il sera là juste dans trente-quarante-cinq minutes. Je trouve ça long. Je passe par la salle de bain, évaluer les dégâts. J'ai les yeux creux, je pue de la yeule. Je me brosse les dents, passe une débarbouillette mouillée entre

mes cuisses et emprunte le déo de Louise qui traîne sur le comptoir. Un peu de blush, un peu de mascara, merci, bonsoir.

Je retourne dans la cuisine, m'ouvre une bière qui goûte l'eau ; c'est tout ce qui me reste d'alcoolisé. Je me rappelle que, la veille, j'ai acheté un treize onces de vodka pour me faire des bloodys. Je prends la bouteille dans le congélo et mélange une bonne partie à ce qui reste de jus, directement dans la cruche de plastique. J'ingère le tout rapidement, pour me donner du courage et m'empêcher de penser que maudit que c'est cave ce que je suis en train de faire. Pour trois mille raisons, mais d'abord parce que je suis ben trop paquetée. Il va sûrement s'en rendre compte et revirer de bord. C'est pas super hot, une fille en vieux legging avec les deux yeux dans le même trou.

J'entends finalement une voiture se stationner dans la cour. Il a fait ça vite, mon pompier. Quelques instants plus tard, il cogne à la porte, sur le côté du chalet. Je lui ouvre, bière à la main, en tentant de pas tituber.

— Allô ! Enchanté, moi c'est Mathieu.

Il me tend une bouteille de Wallaroo Trail chaud en retirant ses bottes.

— Salut, Mathieu ! Ça, c'est mon chalet. J'vais nous servir un verre.

— J'mets mon manteau où ?

— Où tu veux.

Je lui mets rapidement une coupe remplie entre les mains.

— Ah, mais il est chaud, t'aimes pas mieux qu'on le mette dans le frigo, un peu ?

— Veux-tu un cube de glace ? Moi, j'm'en fous.

— Ah, nonon. C'est beau. Y est cool, ton chalet !

— Pour être franche, c'est à ma mère. Pas à moi.

— M'semblait.

— Quoi, j'ai l'air trop pauvre pour avoir un chalet ?

Il rit.

— Ben non, mais ça court pas les rues, les proprios de vingt-six ans, à Saint-Denis.

— Ah !

On s'assoit sur le sofa, devant le foyer. Je le trouve pas particulièrement beau. Il est environ grand comme moi – six pieds mon cul ! – et il a du gel dans les cheveux, mais il a un beau sourire. Pis il a l'air propre de sa personne. Je lui donne ça. On boit notre verre en échangeant des platitudes. Ça me tente vraiment pas de l'entendre parler ni de sa caserne, ni de ses rénovations, ni de son bateau. Je perds le fil de ce qu'il me raconte, anyway. Ma tête tourne.

— En tout cas, c'est pas ce soir que j'pensais boire du vin avec une belle fille comme toi...

Bon. Vas-y, mon homme, déguédine, avant que je m'endorme. Ou que je vomisse.

Je fais semblant d'être touchée par son compliment. *Merci, merci*. Je m'approche de lui et je l'embrasse. Notre french est maladroit, comme si nos bouches se comprenaient pas. Je mets pas de langue, il en met trop, on s'embrasse pas du bon bord, ses dents cognent les miennes. Il a pas l'air de s'en rendre compte, alors je dis rien et j'endure sa langue sur mes gencives.

Ses gestes sont secs, comme trop calculés. Il m'enlève mon t-shirt et est surpris de découvrir que je porte pas de brassière. On est au chalet, mon ami. Il retire sa chemise et je m'occupe du reste de mon linge. Il se lève, défait sa ceinture, descend son pantalon (des jeans foncés *évasés*) et garde ses boxers. Il a la décence d'enlever ses bas. Moi, je suis déjà complètement nue. Il tente un doigtage approximatif, auquel je réponds pas vraiment autre chose que : *As-tu des condoms ?* Oui, dans son manteau. Il se lève pour aller en chercher un et revient rapidement, cul nu. Il l'enfile et, aussitôt grayé, je l'empoigne puis l'embrasse à nouveau – je dois être maso ou je sais pas. Il crache dans sa main, se lubrifie le pen' et me pénètre d'un seul coup. Je couine. Et là, la machine part. Il me martèle comme si la Terre allait arrêter de tourner s'il me piochait pas assez. Il a les dents serrées, les yeux à demi fermés. Il prend appui sur l'accoudoir du sofa d'une main et sur ma clavicule de l'autre. Ça me fait mal, mais il ne semble pas remarquer

la pourtant très évidente grimace de douleur qui déforme mon visage, trop absorbé par son va-et-vient olympique. Je suis une fleshlight. Il se masturbe dans mon corps. J'ai même pas l'énergie de lui dire d'essayer autre chose. Il lâche un *ah ouais, fuck ouais* puis, sans me demander si ça me tente ou pas, me prend au cou. Ses doigts encerclent ma gorge et la peur me prend aux tripes. Je tasse difficilement sa main et repousse son corps penché sur le mien, puis prends les grands moyens pour qu'on en finisse au plus sacrant sans devoir tout arrêter. J'ai pas envie de dealer avec ça, s'il entend pas mon *non*. Si lui, il a envie de continuer pareil, même si moi ça me tente pu' pantoute. Je me retourne donc pour qu'il me prenne en doggy style, truc infailible pour faire venir un gars en moins de deux sans lui voir la face. J'aurais dû y penser : il m'agrippe une poignée de cheveux et me tire vers lui d'un geste brusque. *Aouch, tabarnak*. Je lâche un grognement de frustration qu'il doit prendre pour du plaisir et il jouit en lâchant un long *fuuuuuuck*. Il sort de ma personne et s'évache sur le sofa, les pattes écartées. *Damn, c'était fou ça*, qu'il dit.

Un gros trois minutes de fun pour notre amateur de pêche à la truite.

Je me rassois aussi, trouve mon t-shirt et mes bobettes, lui dis que je dois aller aux toilettes. J'apporte mon cellulaire avec moi. Dans le miroir, je me regarde et je m'écœure. Je fais semblant d'avoir fait pipi en tirant la chasse d'eau, me recompose un brin et je sors. Il a fini de se rhabiller.

— Eille, j'veux pas te rusher, mais j viens de recevoir un message texte de ma mère. Elle s'en vient.

— Ta mère arrive au chalet à trois heures du matin ?

— Eum, ouais. 'Était dans un party. S'cuse, j'aurais dû te le dire avant.

— Un party un mercredi ?

— Yep !

— Ah euh, ben okay. J'comprends.

Il enfile son manteau et ses bottes. *Eille c'était cool, on se rappelle, merci pour le vin*. Deux becs sur les joues. Je ferme la porte en vitesse derrière lui. J'entends ses pneus sur la gravelle.

J'espère secrètement qu'il va lutter un chevreuil on his way home.

Tout s'est passé si vite. Une heure et demie, top chrono. J'ai le tournis, mal au cœur. Je m'accroupis devant la toilette, entre deux doigts jusqu'au fond de ma gorge et me fais vomir. Encore. Encore. Jusqu'à ce que j'aie pu rien au creux du ventre, sauf le sentiment d'être un déchet. Je me fais couler un bain. Habituellement, l'eau jaunâtre non filtrée du chalet m'écœure, mais là, je m'en crisse. J'ai besoin de chaleur. Je remplis le vieux bain gris peu profond et je me plonge du mieux que je peux dans l'eau bouillante. Je mets ma tête à moitié sous l'eau, les oreilles submergées. Je me dis que c'est pas full prudent, c'est tellement calme, je pourrais m'endormir et mourir. La chaleur du bain fait battre mon cœur plus vite. Je sue. J'empoigne le pain de savon et me frotte des pieds à la tête, en insistant sur ma vulve pour qu'il me reste zéro trace du passage de l'autre tata. Urgh. Quelle idée de marde. Je veux faire comme si c'était jamais arrivé. Personne le sait, c'est jamais arrivé. C'est jamais arrivé.

Je sors du bain et m'emmitoufle dans la robe de chambre lourde de Louise. Les cheveux mouillés, je m'installe dans le lit devant l'écran de mon cell, craqué à cause de mon excès de rage de ce matin. J'ouvre Messenger et je vois que Julianne m'a répondu. Mon cœur bondit. Je dois lire le message avec un œil fermé, sinon tout est flou.

Allô Camille ! Merci pour ton message. J'suis contente que tu te rendes compte que ç'a pas full d'allure, ton affaire. C'est pas la première fois que ça t'arrive, pis j'sais que tu le sais.

J'arrive à voir les efforts que tu fais, mais c'est peut-être pas assez ? J'te sens de plus en plus angoissée... Ça me fait de la peine pour toi, mais j'pense que j'ai besoin de prendre un peu de recul. On a été un peu soudées l'une à l'autre dans les dernières années, et j'pense qu'on est peut-être tombées dans des mauvais patterns.

J't'aime aussi pis j'te promets qu'on s'en parle de vive voix bientôt. Prends soin de toi, okay ? xxx

Un coup de deux par quatre dans face m'aurait sûrement fait moins mal. Je me fais un nid de coussins et m'y installe en position fœtale. Je tombe tout de suite dans un sommeil profond.

Jeudi 15 décembre

13 h 13, au chalet, toute croche.

Je me réveille la bouche pâteuse, les yeux croûtés de vieux mascara et le vagin qui me pique à cause de tout le savon parfumé que j'ai utilisé pour me scrubber la veille. Ou c'est peut-être une maladie ? On s'est protégés, hen ? Fuck. Angoisse. Je prends une grande respiration et me dis que c'est mon hypocondrie qui parle. Okay, okay, okay, c'est pas ça. Capote pas.

J'ouvre le frigo et je m'enfile une grosse gorgée de jus que je recrache immédiatement : urgh, j'avais oublié que j'avais versé de la vodka dans la cruche. Je la vide dans le lavabo et l'odeur de l'alcool me donne la nausée. Si j'avais quelque chose à vomir dans l'estomac, ce serait probablement arrivé. Mon corps et ma tête m'haïssent. Je décide de prendre une douche froide pour me remettre les idées en place. Sans savon, cette fois.

Je sors, enfille un vieux pyj' et branche mon cellulaire qui a manqué de batterie durant la nuit. J'espère secrètement y découvrir, une fois qu'il s'illuminera, un message de Pete ou de Julianne qui reviennent sur leur décision, qui regrettent leurs mots. *Voyons, à quoi je pensais, I'm so sorry, let's start again.*

Mais ça arrive pas. J'ai zéro message, en fait. Quelques notifications plates, des souvenirs sur Facebook. Par réflexe, j'ouvre mon courriel de job : il a été désactivé. Ça me donne un coup dans la poitrine. J'étais tellement prise par les événements des vingt-quatre dernières heures, j'avais presque oublié la job chez CIRK. Esti. M'semble que l'idée que je me fais d'une relationniste accomplie est fucking loin de la fille aux yeux poqués, hangover, toute seule, triste et angoissée que je suis en ce moment. Je peux même pas gérer mes relations à moi comme du monde, sacrement, veux-tu ben me dire comment je vais gérer celles de gros big shots qui se font pogner la main dans les culottes de leur jeune adjointe ?

Je reçois un message texte de Louise qui me demande comment je vais. Je mens. *Ça va, j'prends ça relax au chalet, j'vais sûrement revenir ce soir ou demain matin.* J'ai de la misère à respirer. Je prends les clefs de la boîte aux lettres et décide de marcher jusqu'au bout de la rue pour aller chercher la malle. Ma mère est pas venue ça fait un bout et, même s'il risque d'y avoir juste des circulaires qui m'attendent, ça pourra pas me faire de tort de prendre l'air. Je mets le gros manteau en plumes de ma mère, celui qu'elle garde au chalet pour ses marches de fin de soirée, une vieille tuque en laine mottonnée, et je sors sans barrer la porte derrière moi. Les pieds dans la garnotte de l'entrée, je réalise que mon char est pas là.

J'ai complètement oublié d'aller le chercher au garage. Pis là, j'ai pu' de lift pour m'y rendre. Vie sale du câlisse.

En marchant vers la vieille boîte aux lettres en fer rouge, je retrouve le numéro du garage et j'appelle.

— Garage Marcel Tétreault bonjour, Marcel à l'appareil !

— Oui, heu, allô. C'est Camille, la fille de Louise.

— Ah ben oui ! On se demandait quand t'allais passer. Tout est prêt !

— Euh, ouais, c'est juste que, finalement, j'vais peut-être avoir besoin d'un lift.

— Ton chum devait pas t'amener ?

Je déglutis.

— Ouin, euh, non. Il peut pas se déplacer, finalement.

— Mmmhm... C'est parce que là, moi mes gars sont pas ici. J'peux pas m'en aller du garage avant une couple d'heures...

— Ah, ça peut être quand vous voulez, là. J'pas pressée.

— Okay. J'vais venir te chercher autour de dix-huit heures. Sébas devrait être revenu.

— Ça marche. Merci.

— Pas de trouble !

Je raccroche pis y m'semble que ma boule dans le ventre a pris du volume. J'ai peut-être attiré ma bad luck, dans le fond. J'ai dit tellement de fois que Pierre-Étienne était mon chum dans les derniers jours, c'est certain que ça allait me péter dans le front. C'est le karma ou je sais pas quoi.

Y a pas de lettres, juste des dépliants de pizzérias pis d'agents immobiliers, que je jette dans la grosse poubelle verte d'un voisin. Je retourne au chalet à pas lents. Il fait froid et déjà noir, mais on dirait que la piquêre du vent sur mes joues me calme. Il est presque seize heures, j'ai donc deux heures à tuer en attendant Marcel. Je sais pas quoi faire. Il me reste pu' d'alcool, sauf du vieux cognac à Louise. Si je bois ça, j'ai touché le fond en tabarnak. Je vais me retenir.

De retour au chalet, je m'installe dans la véranda et je me dis que je pourrais utiliser le fait de feeler comme l'équivalent humain d'un tas de marde pour écrire un poème ou deux. Ça me fait du bien, des fois, de faire ça. Calée dans la vieille chaise berçante rembourrée, le téléphone dans le creux de la main, j'essaye, mais tout ce que j'écris est à chier. Cliché, quétaine, poche. Bouhou, esti, un boy t'a fait de la peine pis t'as pissed off ta best. T'es-tu en secondaire cinq, crisse ? Essayer – et échouer – de tirer quelque chose de poétique et potable de la situation me fait sentir d'autant plus pathétique. J'abandonne l'idée.

Sur le lac paisible et pas encore gelé, devant moi, un gars passe en kayak. Je le trouve motivé et je l'envie. En le regardant pagayer, je me perds dans mes pensées. Je m'imagine de retour à Montréal, dans ma nouvelle job cool, pis j'ai de la misère à m'imaginer avoir du succès. Pourquoi j'ai dit oui, donc ? Je me retiens à deux mains pour pas écrire un courriel à mon futur boss. *Ouin finalement j'ai pensé à ça, pis au lieu de travailler pour vous autres, j'crisse mon existence au bout de mes bras. Elle vaut pas grand-chose, mon existence, ces temps-ci, anyway. J'vais booker un billet d'avion aller simple pour l'Italie pis aller apprendre à faire des gnocchis. Écrire un livre entre deux verres de Chianti. Devenir une auteure acclamée grâce à mon œuvre brillante et profonde et intelligente et sensible et groundbreaking et pas du tout quétaine. Un bestseller dans le temps de le dire. Faque ciao bye, trouvez quelqu'un d'autre à qui donner un early burn out. J'ai d'autres choses à faire, du pays à voir, des beaux bruns à frencher.*

Je reviens vite à la raison : mes plans de globe-trotter vont devoir attendre que j'aie plus que douze piasses dans mon compte de banque. Reste que penser à toute crisser là sans me retourner m'a apaisé le mal-être deux secondes. Mes yeux sont lourds et je finis par m'assoupir, roulée en boule sur la chaise en tissu qui sent l'humidité et le feu de camp.

Jeudi 15 décembre

18 h 21, endormie sur la véranda, au chalet.

Un fort coup de klaxon me sort de ma torpeur d'un coup sec. Le gars du garage est arrivé. J'enfile à nouveau la grosse doudoune de Louise et mes bottes, agrippe ma sacoche et sors le rejoindre. C'est pas Marcel au volant finalement, c'est Sébas, le gars qui m'a dépannée. J'entre dans le truck, encore mêlée, dans les vapes de ma sieste.

— Allô Camille ! Marcel avait trop de job, y m'a demandé de passer te chercher.

— Merci, c'est gentil.

— Ah, c'est rien pantoute. Ton chum est resté pogné en ville ?

— Oui, c'est ça. Il pouvait pas venir, finalement.

— Ouin, c'est dommage, ça, pour ton chum. T'avais une belle soirée de préparée, apparemment, avec toute le vin que t'avais acheté. J'espère que t'as pas bu ça toute seule !

Il rit encore de son rire gras qui, cette fois, m'écœure encore plus. J'ai le motton.

— Ben non. Ben non.

— Un flat, un chum qui se pointe pas. C'est pas ta semaine, toi, hen !

J'essaie de keep a straight face, mais je sens que ma détresse transparaît et que je vais exploser si je dis un mot de plus. Je regarde par la fenêtre, en me concentrant pour ne pas pleurer. Pas là, pas maintenant, retiens-toi, grosse gnochonne. Tu brailles jamais, pis faut que l'envie te pogne dans le pick-up de job d'un gars de région ?

Il doit avoir une intelligence émotionnelle plus aiguisée que je pensais, Sébas, parce qu'il me crisse patience. Il dit pu' un mot jusqu'à ce qu'on arrive au garage, une couple de minutes plus tard. Je le remercie à demi-mot et entre dans le local qui sent l'huile à moteur, le caoutchouc et le métal, en faisant sonner une cloche accrochée au-dessus de la porte. Derrière le comptoir, un vieux monsieur costaud d'une soixantaine d'années au visage bonhomme s'active. Je déduis que ça doit être Marcel. Il m'aperçoit, et son visage s'illumine.

— Ah, toi, Camille, c'est ça ? On t'attendait pu' !

— Oui, j'suis désolée, hen, j'voulais pas vous faire perdre de temps.

— Ben non, fais-toi-z-en pas avec ça, ma pitoune. Bon, attends, j'vais aller chercher ta clef.

Son énergie est calme, bienveillante et me réchauffe le dedans comme une gorgée de whisky. Y m'semble solide, comme un papa protecteur qui dit pas grand-chose, mais qui prend soin de toi en arrangeant ton char, en venant poser tes rideaux dans ton nouvel appart' pis en te donnant une bîne sur l'épaule pour te remonter le moral, quand tu feel moyen, au lieu d'une caresse, parce qu'il a jamais appris à montrer ses émotions, mais qu'il t'aime et qu'il veut que tu le saches. Ça m'émeut, ce qui aide pas ma gorge déjà bien serrée.

Il revient avec ma clef et quelques feuilles de papier. Il enfle les lunettes de lecture suspendues à son cou d'une main.

— Bon, bon, bon. Faque ton pneu était vraiment trop pogné après ta roue, y a fallu qu'on change la patente au complet. Mais tsé, t'as un bazou, j'voulais pas que ça te coûte cher – déjà qu'y avait le remorquage – faque j'suis allé chercher ce qu'y fallait dans la ferraille, pis j't'ai arrangé ça à 'bonne franquette !

Il me fait un clin d'œil complice en souriant, gentil, et c'en est trop pour mon cœur amoché, pour mon cerveau imbibé, pour l'enclume que j'ai dans l'œsophage.

Les coudes appuyés sur le comptoir bleu royal collant, je craque. Je m'écroule, le menton presque appuyé sur la poitrine, les épaules qui tressautent. De mes yeux coulent les chutes Niagara, impossibles à contenir.

Je pleure sans bruit. Je pleure tout ce que j'ai dans le corps. Je pleure ma semaine de marde. Je pleure mon pu-de-job. Je pleure mon angoisse, ma bête noire qui prend toute la place. Je pleure la peur qui m'accompagne partout. Je pleure l'alcool que j'ingère pour la calmer. Je pleure Julianne. Je pleure ma tête toujours trop remplie, qui me fait négliger le monde que j'aime. Je pleure Pete, ou ce qu'il représente. Je pleure tous les tatas avant lui qui m'ont égratigné le cœur jusqu'à ce qu'il soit pu' reconnaissable. Je pleure l'espoir de trouver quelqu'un qui me toucherait pour me faire du bien, à moi, pis qui me trouverait plus que juste belle. Je pleure ma mère, qui veut, mais qui comprend pas. Je pleure mon père qui peut pu' me donner une bîne pour me dire qu'il m'aime. Je pleure ma vie de jeune adulte qui s'enligne pas pantoute dans la bonne direction. Je pleure ma tristesse de sans-cœur, mon mal-être d'égoïste, ma détresse qui sonne faux.

Je m'effondre comme un château de cartes dans la petite salle vitrée aux murs jaunis par le temps, au calendrier de femmes en bobettes en background. Mes larmes glissent sur mes joues et tout le long de mon cou. J'essaie de les essuyer au fur et à mesure, mais ça change pas grand-chose. Je morve et je lève la tête à la recherche d'un kleenex, le regard flou. C'est seulement à ce moment que Marcel, qui avait les yeux rivés sur son écran, semble remarquer mon désarroi inopiné. Il dépose sa paperasse et retire ses lunettes, l'air surpris, mais inquiet. Il me tend une boîte de mouchoirs écrabouillée qui traîne derrière son dinosaure d'ordinateur et s'approche de moi par-dessus le comptoir en abaissant son visage à mon niveau, comme pour consoler un enfant.

— Ben voyons, ma belle Camille, pleure pas de même ! J'te jure, ça te coûtera presque rien, on t'a fait ça cheap. Une centaine de piasses, dans le pire des cas !

Je réponds en hoquetant.

— Oui, oui. Désolée. C'est vraiment gentil.

Il pose pas de question et tente de dissimuler son air soucieux par un demi-sourire. Il imprime ma facture, met doucement ma clef dans ma main pendant que j'essaie de sécher mes pleurs sans succès, et m'indique où retrouver mon bazou avec une voix douce, rassurante, comme s'il avait peur de me briser davantage s'il me prenait pas avec des pincettes. Il a peut-être

raison, je sais même pu' moi-même ce qui est susceptible de me faire chavirer. Je sors ma carte Visa en tentant de garder mon sang froid, mais les flots continuent de se déverser sans que je puisse y changer quoi que ce soit, indépendamment de mon orgueil, de mon bon vouloir ou de la bonté de Marcel. Je paye entre deux sanglots, devant un mécanicien perplexe.

Un vieux pneu qui devrait me tougher la run
jusqu'à Montréal,
jusqu'à pu' grand-chose.
128,50 \$
Merci.

OceanofPDF.com

Mardi 10 janvier

11 h 11, dans mon appart' montréalais.

Courriel reçu :

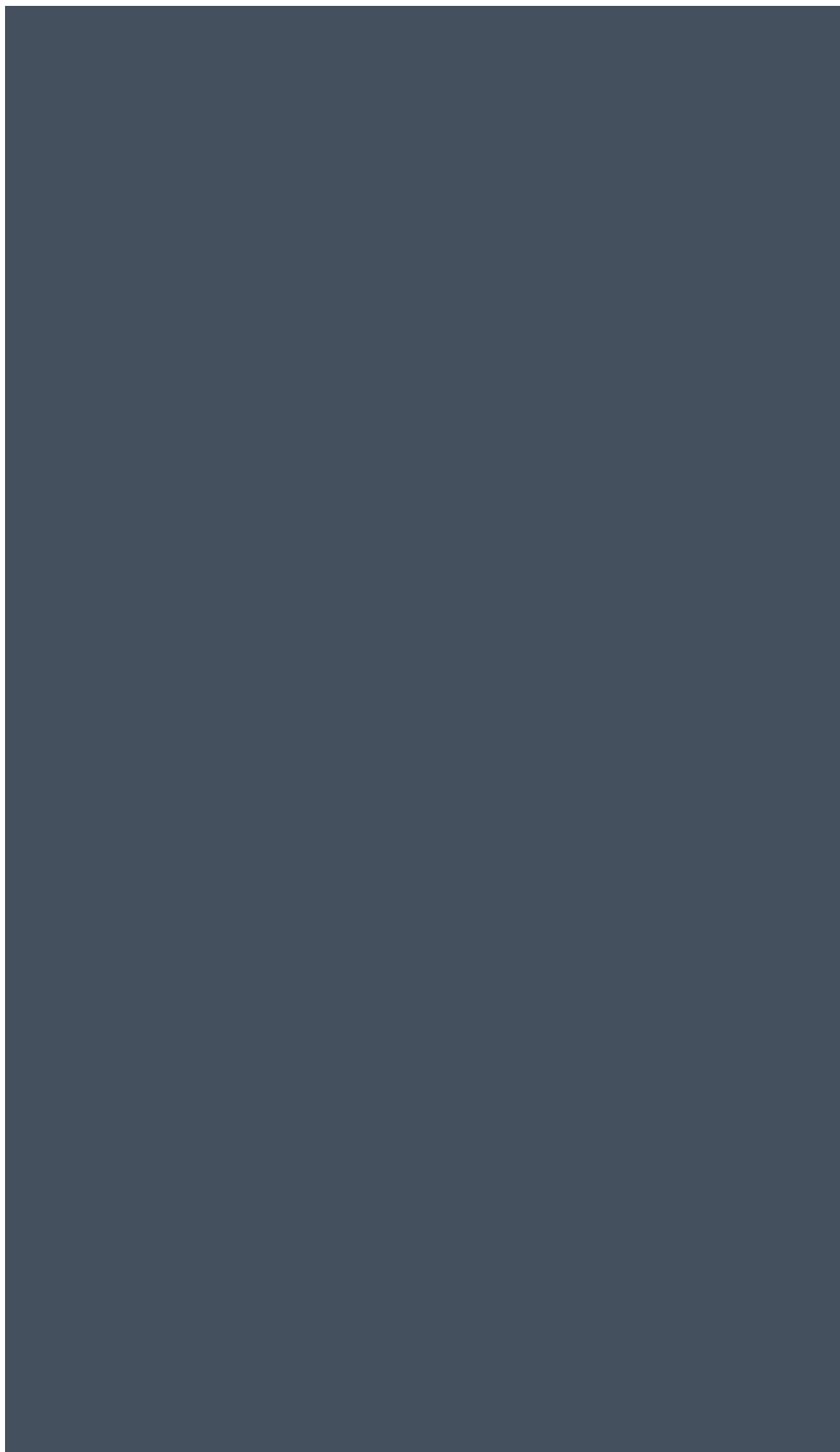
Your booking for a one-way flight to ROME, IT (FCO) is confirmed.
We thank you for choosing Air Canada and look forward to welcoming you on board.

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci tout d'abord à ma chum Théo, ma partner in crime. Elle sait pourquoi. Mon amie Audrey, ma relectrice en chef, qui m'a éditée, aidée et qui a géré mon angoisse d'autrice-pour-la-première-fois tout en faisant pousser la p'tite Charlotte dans son ventre. Si c'est pas du multitasking, ça ! Mes lectrices et cheerleaders du tout début : Vanessa, Catherine, Marie-Pier, Isabelle. Ma mom d'amour, Lise, à qui j'ai dû passer trois millions de coups de fil, en direct de l'Italie, pour lui parler de détails de mon roman auxquels elle s'intéressait POUR VRAI. Mon père, Domenico, qui, je pense, a toujours su que je deviendrais écrivaine. Ma p'tite sœur, Gabriella, que j'aime donc. Mon éditeur, Stéphane, qui a été patient, drôle, minutieux et avec qui je partageais tellement la même vision pour ce livre qu'on dirait que c'est le destin qui l'a mis sur mon chemin. Mes nombreuses Tinder dates, qui faute d'avoir été fructueuses, m'ont au moins inspiré quelques passages de ce livre. Tous les baristas de Pigneto, qui m'ont fourni la caféine nécessaire pour arrêter de procrastiner, pis l'écrire, mon maudit premier roman. Grazie mille, la gang !

OceanofPDF.com



ELISABETH MASSICOLLI

LA BOUCHE PLEINE

Je traîne ma grosse couverte jusque dans le salon et je m'écrase en bobettes sur mon vieux sofa moelleux. Je scrolle Instagram : des gens qui brunchent, des gens qui cuisinent santé, des gens qui gravissent des montagnes, des gens qui lisent, des gens qui se promènent en amoureux dans le Vieux-Port. Moi, mes cheveux gras, mon haleine de cheval et mon trait d'eye-liner d'y a deux jours, on se sent soudainement pas pire pathétiques.

Camille, une grande anxieuse au cœur poqué, s'enfile les coups durs comme autant de gorgées de vin cheap. Elle tente tant bien que mal (mais surtout mal) de garder la tête hors de l'eau, de noyer ses malheurs qui sonnent faux.

Elisabeth Massicoli est journaliste, féministe et vierge ascendant vierge. Elle excelle dans l'art de chialer (la bouche pleine, ah!), de siester trop longtemps, de s'exprimer sans filtre et de manger beaucoup, beaucoup de pâtes. C'est entre autres pourquoi elle a écrit son premier roman en Italie, entre mille cafés, quelques carbonaras et plusieurs nuits d'insomnie.



OceanofPDF.com